ESSAI

SUR

LA DIATHÈSE CHARBONNEUSE,

CONSIDÉRÉE

DANS LES HOMMES ET LES ANIMAUX.

TRIBUT ACADÉMIQUE,

PRÉSENTÉ A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, ET PUBLIQUEMENT SOUTENU LE JUILLET 1811;

PAR

PIERRE-FRANÇOIS-BASILE BELAIGUE,

DE CLERMONT-FERRAND, *Département du Puy-de-Dôme.*

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Multùm restat operis multùmque restabit, nec ulli nato pot mille sœcula prœcludetur occasio aliquid adjiciendi.

SENECA. Epist. LXIV.

A MONTPELLIER,

CHEZ JEAN MARTEL AÎNÉ, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE, PRÈS L'HÔTEL DE LA PRÉFECTURE, N.° 62.

1811.

Parmi les nombreuses affections morbifiques qui assiégent l'humanité, certaines à raison de la rapidité de leurs marches, de l'intensité de leurs symptômes et de leurs terminaisons trop souvent funestes, ont fixé dans tous les temps les regards et l'attention des médecins observateurs: de ce genre, sont celles connues sous le nom de pestilentielles, dans la classe desquelles on a rangé avec raison, les variétés diverses de l'affection charbonneuse, qui va faire le sujet de cette dissertation.

Tous les auteurs qui ont écrit sur le charbon, conviennent que le virus charbonneux, de quelque cause qu'il provienne, une fois introduit dans l'économie, y produit, surtout s'il est abandonné à lui-même, des effets presque toujours désastreux; que son action délétère peut, dans certaines circonstances, agir assez puissamment sur les forces vitales pour anéantir en quelques instans la vie: aucun ne dissimule les dangers que court ordinairement l'individu frappé, lors même que la maladie n'est pas mortelle; à peine citent-ils quelques exemples rares de ces circonstances heureuses, où la nature se suffisant à elle-même se débarrasse de l'ennemi qui l'opprime, sans l'intervention de secours étrangers.

Les mêmes écrivains reconnaissent que ce genre d'affection est commun aux hommes et aux animaux domestiques surtout, chez lesquels cependant elle se manifeste spécialement et de préférence, et devient fréquemment épidémique; l'expérience atteste de plus qu'elle n'est pas étrangère aux animaux qui vivent en pleine liberté.

Plusieurs points bien essentiels sur lesquels les mêmes auteurs ne sont pas également d'accord, sont les causes qui, parmi les hommes surtout, lui donnent naissance, la nature spécifique du virus, la manière en laquelle il agit sur l'économie, et enfin la méthode curative la plus rationnelle.

Les annales de médecine ne nous laissent aucun doute que la diathèse charbonneuse n'ait été connue et observée soit chez les hommes, soit chez les animaux dans la plus haute antiquité; Hippocrate rapporte dans ses épidémies plusieurs histoires d'antrhax entre autres, qui se manifestèrent à Crannon en Thessalie, à la suite de fièvres de mauvais caractère qui devinrent épidémiques pendant une température chaude et humide. Les descriptions exactes que Celse donne soit de l'anthrax, soit de la pustule charbonneuse, annoncent qu'il s'était formé les idées les plus justes de la nature, la marche et l'influence de la maladie; il paraît cependant incliné à penser que des causes internes, une disposition particulière de l'individu, donnent le plus souvent naissance à l'un et à l'autre; Celse regarde la cautérisation des tumeurs par le feu, comme le moyen le plus propre à arrêter les progrès de la contagion. Galien, postérieurement Aëtius, Paul d'Egine, les médecins arabes qui tous ont copié presque textuellement Galien, pensent que soit les anthrax, soit les pustules malignes, soit les autres charbons, sont les produits d'un sang mélancolique, putréfié, corrompu; ils regardent tous la saignée jusqu'à défaillance, comme le seul moyen d'enrayer les accidens funestes qui en sont les suites, et d'arracher le malade à une mort certaine et inévitable. Heister enfin considère les anthrax et les charbons, comme des suites et des crises de fièvres pestilentielles; il présume que la violente inflammation excitée dans le sang par la contagion pestilentielle, leur donnent le le plus souvent naissance.

Dans ces derniers temps, MM. Enaux et Chaussier de Dijon, ont publié un traité très-exact et très-circonstancié, où la marche, les progrès et la terminaison de la pustule maligne sont développés avec ordre et méthode; ils établissent une distinction très-marquée entre l'antrhax et la pustule maligne, mais ils pensent que cette dernière est toujours le résultat de la contagion, de l'inoculation ou de l'introduction d'un virus

étranger dans l'économie ; tandis que l'éruption de l'antrhax tient à une disposition interne et maladive de l'individu qui en est attaqué. D'un autre côté, M. Bayle qui a été à portée d'observer la pustule maligne dans le département des Basses-Alpes, en l'an 4 de la république, assure qu'elle est survenue sans cause connue à des personnes bien portantes, et qui avaient une certitude complète que la contagion n'y avait aucune part. Ce qu'il y a de remarquable surtout, c'est que cette maladie a été épidémique dans quelques communes de ce département, vers la fin de l'automne, sans être contagieuse.

MM. Chabert et Huzard, vétérinaires distingués, ont publié, il y a quelques années, un mémoire très-détaillé sur les variétés diverses d'affections charbonneuses, auxquelles les animaux domestiques sont ordinairement sujets; l'altération, l'appauvrissement des humeurs, suites nécessaires des variations de l'atsmosphère et de la température, des travaux forcés, des excès de fatigue, une chaleur violente, des fourrages vasés, altérés, des grains avariés, des eaux bourbeuses et corrompues, certains pâturages, donnent ordinairement naissance à cette maladie. Ce qui est surtout remarquable, c'est que ce que nous avons de plus complet sur l'étiologie, la nature, le caractère spécifique de la diathèse charbonneuse, considérée, il est vrai, parmi les animaux; de plus précis et de plus rationnel sur son traitement, nous le devons aux travaux des vétérinaires. Que d'inductions, que d'éclaircissemens, si l'on voulait observer, il serait aisé d'en tirer pour la même affection considérée dans l'espèce humaine.

Il faut convenir cependant de bonne foi que, dans plus d'un département où cette maladie est endémique, l'ignorance, l'obstination, les préjugés les plus absurdes, une prévention insurmontable, ont été jusqu'à présent un obstacle presque invincible à ce qu'on pût réunir une somme de faits et d'observations concluantes. C'est sans doute par cette raison que, soit la pustule maligne, soit les charbons de toute espèce, ont encore

dans presque chaque département, des dénominations différentes, souvent bizarres, et que le traitement en est presque exclusivement dévolu au praticien routinier qui a su captiver la confiance, ou ce qui est pire encore, à l'aveugle empirisme et à la cupidité des gens de la dernière classe. Aussi a-t-on quelque sujet de se plaindre de ce que la médecine si riche en faits, en observations, en ouvrages de tout genre dans beaucoup d'autres parties, présente jusqu'à un certain point une lacune dans celle-ci.

Ce qui résulte de plus positif, de plus clair et précis, de ce que les auteurs qui jusqu'à présent ont écrit sur le charbon nous ont transmis, en présentant cependant presque tous des tableaux différens, c'est que cette maladie est susceptible de manifester bien des variétés, bien des degrés divers d'intensité; tous ce sont accordés néanmoins sur un point, celui des désordres qu'elle produit presque toujours dans l'économie, et de sa terminaison trop souvent funeste. D'après tous ces témoignages, d'après l'expérience, on peut, dans l'état actuel de nos connaissances, considérer la diathèse charbonneuse comme une affection *sui generis*, comme contenant un virus dont la nature est encore très-peu connue, qui tantôt inoculé extérieurement par une cause assez légère, a pour propriété et caractère spécial de gangrener et sphaceler les parties qu'il frappe, de les faire tomber en mortification si les progrès n'en sont arrêtés ou sussuspendus, et une fois établi dans une partie, de répandre par des irradiations funestes son influence délétère dans l'économie, en suivant une marche non interrompue, et de finir par anéantir la vie dans l'individu frappé.

Dans d'autres cas, quoique déposé intérieurement dans l'économie, soit par l'absorption pulmonaire, ou l'inhalation intestinale, ou développé intérieurement sans cause connue, par suite de combinaisons nouvelles, d'une espèce de fermentation septique des humeurs, ayant même déjà produit dans cette même économie quelques désordres, cédant aux efforts con-

servateurs de la nature, est susceptible de venir former à la surface du corps des tumeurs phlegmoneuses ou pustuleuses, des exanthèmes, des efflorescences, qui tantôt sont la crise parfaite, tantôt la crise imparfaite de la maladie; je dis crise parfaite, parce qu'on a des exemples d'anthrax, de pustules charbonneuses, d'efflorescences, d'exanthèmes spontanés ou symptomatiques, c'est-à-dire survenus à la suite de fièvres de mauvais caractère, qui naturellement ou par les secours de l'art ont amené une terminaison heureuse. Je dis aussi crise imparfaite, parce que quoique ces mêmes tumeurs tiennent à une opération expulsive, l'effort critique n'est que momentané, et la nature manquant de ressources et de forces nécessaires, le virus déposé un instant à la surface est bientôt résorbé, répandu de nouveau dans l'économie, où il éteint en peu de temps ce qui restait de vie; dans d'autres circonstances, enfin, l'activité septique du virus est si délétère, qu'une fièvre du plus mauvais caractère, vraiment pestilentielle, parcourant rapidement ses périodes, provoque un état de stupeur et de spasme, une colliquation générale des solides et des fluides, par l'effet desquels le malade succombe dans un court espace de temps, dans un état de putréfaction complète.

Sans entrer dans aucun développement sur la constitution primitive des êtres organisés, vivans et animés, d'où résulte ce que l'on nomme idiosyncrasie du sujet, sur les altérations, les modifications que cette constitution primitive éprouve ensuite par les progrès de l'âge, une infinité de circonstances accessoires, l'état des forces vitales, des organes de ceux que la maladie attaque, les effets des successions des saisons, de certaines constitutions atmosphériques, de la situation des lieux, de leurs positions topographiques, surtout dans les endroits où cette maladie est endémique, on ne peut s'empêcher de convenir que la réunion et le concours de certaines causes prédisposantes avec d'autres qui ne sont qu'accidentelles et occasionelles, n'en provoquent presque toujours le développement.

C'est un fait constant que l'affection charbonneuse attaque

spécialement et de préférence les animaux ; que c'est surtout parmi eux qu'elle est contagieuse et sévit avec plus de violence ; contient-elle un virus, un principe délétère plus analogue à leur constitution, au mode de sensibilité et d'impressionnabilité de leurs organes ; ou les habillemens, des habitations plus saines, une nourriture plus choisie et plus tonique, l'usage de reposer dans des lieux couverts, et dans des lits à l'abri des influences de l'atmosphère et de l'humidité du sol, sont-ils, parmi les hommes, autant de moyens préservatifs de cette maladie, c'est ce que je n'entreprendrai pas de décider. Mais il est une observation que j'ai faite depuis nombre d'années : c'est qu'indépendamment de toutes les causes connues qui développent ordinairement parmi les animaux, la diathèse charbonneuse, il suffit pour qu'ils soient atteints de charbons, surtout dans les chaleurs de l'été, que leurs étables soient humides et malsains, que des fumiers en fermentation y soient entassés, qu'ils couchent sur une litière quelqu'épaisse qu'elle soit, mais qui recouvrira des eaux ou des urines croupissantes. J'ai pareillement remarqué aussi que toutes les fois que les hommes se plaçaient dans des circonstances pareilles, avaient l'imprudence de séjourner, de se coucher dans des endroits aussi malsains, une maladie de mauvais caractère avec pétéchies, des exanthèmes, des charbons, en étaient presque toujours les suites.

Une expérience constante apprend encore que si les hommes et les animaux sont quelquefois attaqués de charbon dans toutes les saisons de l'année, même dans les rigueurs de l'hiver, c'est cependant sur la fin de l'été, ordinairement, qu'il fait les plus grands ravages. A cette époque, dans certaines contrées maritimes, dans des vallées étroites, dans des lieux bas, humides et marécageux, l'atmosphère devient brûlante, le sol aride, une végétation abondante, née la saison précédente, se flétrit et tombe en putréfaction, dégageant des gaz de diverses espèces; les eaux courantes cessent d'arriver ; celles des marécages, réduites en vapeurs par le soleil, diminuent chaque jour, et laissent à découvert une vase infecte : des plantes s'y décom-

posent ; une immense quantité d'animaux aquatiques, de reptiles, d'amphibies, d'insectes ou privés de leur élément naturel, ou frappés par l'ardeur du soleil, périssent rapidement et couvrent le sol de leurs cadavres ; une couche végétale épaisse, un véritable terreau, composé en grande partie des débris des végétaux et animaux péris les années précédentes, et encore en demi-putréfaction, exhale une odeur bitumineuse horriblement puante ; des effluves pernicieux, des miasmes délètères, émanent continuellement de ce sol, ou des nombreuses fentes et crevasses dont il est sillonné, des pluies, des orages, des rosées froides et abondantes, condensent de temps à autre ces vapeurs, et en forment une atmosphère infiniment contagieuse.

Si à tant de causes morbifiques se joignent encore, chez les habitans, une constitution faible et languissante, un tempérament altéré, des organes déjà malades, un état de débilité, suite d'une affection scorbutique ou autre, un excès de travail, l'exposition à un soleil brûlant, une mauvaise nourriture, telle que celle surtout qui provient de grains avariés ou ergotés, l'imprudence de se désaltérer avec des eaux corrompues, des habitations malsaines, l'oubli des lois de l'hygiène, une négligence habituelle des soins de la propreté, des chagrins, des inquiétudes, des affections vives de l'âme : parmi les animaux domestiques, des humeurs déjà altérées, un état de débilité et de maigreur, une nourriture ou mauvaise ou insuffisante, pour boisson des eaux stagnantes et corrompues, l'alternative du froid et du chaud, des excès de fatigue, une surcharge de travail, l'exposition à l'ardeur du soleil ; doit-on alors être surpris de voir les uns et les autres en proie aux accidens les plus fâcheux, à des fièvres du plus mauvais caractère, à des tumeurs, des exanthèmes, des efflorescences charbonneuses et contagieuses.

Ce tableau quelque chargé qu'il paraisse n'est que trop vrai, et la pratique ne cesse de présenter chaque jour des faits que l'observation démontre ne devoir pas reconnaître d'autres causes.

De cet exposé sommaire il résulte,

1.° Que dans plus d'une circonstance l'affection charbonneuse chez l'homme, trouve tout naturellement son origine dans une complication de disposition intérieure et antécédente de l'individu, que des causes accidentelles développent.

2.° Qu'un enchaînement de circonstances pareilles, certaines prédispositions, souvent des causes inconnues, la développent parmi les animaux, avec une énergie qui annonce chez eux une disposition spéciale à la contracter.

3.° Enfin, que le plus souvent le développement des maladies charbonneuses, chez l'homme, est le résultat de la contagion; accident d'autant plus fréquent, que le virus qui lui est propre, d'une nature extrêmement délétère, se communique ou s'inocule très-facilement, souvent par les causes les plus légères d'un individu à un autre.

C'est cet ensemble de considérations qui intéressent toutes essentiellement le bonheur de l'humanité, puisque la moindre indiscrétion, une simple imprudence, une négligence légère, un traitement mal conçu et mal coordonné, peuvent avoir des suites funestes et incalculables, qui m'engagent à réunir, dans un seul cadre, un exposé sommaire de faits pathologiques, diverses vues soit générales, soit particulières de traitement, diverses observations, enfin, qui sous d'autres rapports exigeraient des traités particuliers.

La première section qui va suivre aura donc pour objet les variétés diverses de forme que présente la diathèse charbonneuse, parmi les hommes, avec indication détaillée du traitement qui paraît le plus adapté à chaque circonstance.

Dans la seconde, je tâcherai d'analyser autant que possible cette affection sous son vrai rapport dans les animaux, en présentant en même-temps des méthodes de traitement adaptées à chaque variété.

Dans la troisième, enfin, je hasarderai quelques considérations générales sur la maladie considérée en elle-même, ses effets sur l'économie, les dangereuses conséquences de la contagion, le traitement le plus rationnel pour en prévenir les effets, les moyens enfin d'en enrayer les progrès.



ESSAI

SUR

LA DIATHÈSE CHARBONNEUSE,

CONSIDÉRÉE DANS LES HOMMES ET LES ANIMAUX.



SECTION PREMIÈRE.



§. I.er

Tableau des variétés les plus marquantes que présente dans l'homme l'affection charbonneuse, suivi de l'exposé des symptômes qui les caractérisent spécialement.

Cinq modifications diverses sous lesquelles se présente l'affection charbonneuse parmi les hommes.

Première espèce. Charbons sous forme de pustules. Trois variétés.

Première, pustule charbonneuse bénigne.

Seconde, pustule charbonneuse maligne.

Troisième, anthracos ou charbon des paupières.

Deuxième espèce. Anthrax proprement dit, ou charbons sous forme de phlegmon. Quatre variétés.

Première, anthrax essentiel bénin.

Seconde, anthrax essentiel malin.

Troisième, anthrax symptomatique bénin.

Quatrième, anthrax symptomatique malin.

Troisième espèce. Charbons sous formes d'exanthèmes ou d'efflorescences. Deux variétés.

Première, glossanthrax qui comprend les charbons de l'intérieur des lèvres, de la bouche, du voile du palais, de la langue.

Seconde, angine charbonneuse, dont le siége est dans la fosse gutturale.

Quatrième espèce. Nécrose ou mal des ardens, gangrène sèche avec caractère charbonneux.

Cinquième espèce. Fièvres de mauvais caractère, accompagnées de symptômes pestilentiels, suite d'une affection charbonneuse plus ou moins prononcée. Trois variétés.

Première, fièvre plus ou moins intense, plus ou moins aiguë pendant le cours de laquelle paraissent des taches pétéchiales dans diverses parties du corps, souvent très-grandes et très-nombreuses, qui en sont une espèce de crise.

Deuxième, fièvre aiguë d'une plus ou moins longue durée, plus ou moins grave, accompagnée d'accidens plus ou moins fâcheux, pendant la durée de laquelle surviennent des éruptions cutanées, formant des élévations peu considérables, aplaties, douloureuses et surmontées de pustules ou vessies contenant une sérosité très-âcre.

Troisième, fièvre charbonneuse, proprement dite, ou pestilentielle.

Symptômes particuliers qui caractérisent chaque variété.

Symptômes de la pustule charbonneuse bénigne.

Tache ordinairement d'un rouge violet, se présentant sur toute la surface de la peau, le plus souvent cependant au visage,

sur les joues, au cou, à la poitrine, aux mains. Cette tache, semblable à la morsure d'une puce ou à la piqûre d'un insecte, n'a pas paru, que déjà les vaisseaux lymphatiques contiennent ou ont reçu dans le réseau capillaire, les principes du virus; le tissu réticulaire est insensiblement pénétré, il n'y a encore ni tumeur, ni saillie, ni altération sensible dans le tissu de la peau; bientôt une démangeaison incommode mais légère, un certain prurit, un picotement vif mais passager, s'y fait sentir, et alors un cercle, une aréole d'une couleur moins foncée, environne cette petite tache purpurine; peu à peu l'épiderme se détache, ou parce que le malade s'est gratté ou naturellement, et forme une vésicule séreuse qui n'excède pas tantôt la grosseur d'un bouton d'épingle, tantôt celle d'un grain de chenevis, mais qui croît peu à peu et devient brunâtre; la démangeaison revient, la vésicule est rompue, et laisse échapper quelques gouttes d'une sérosité roussâtre, et la démangeaison cesse: la durée de cette première période est quelquefois de vingt-quatre heures, d'autres fois de quelques heures seulement.

C'est alors qu'on aperçoit sous la peau un petit tubercule dur, rénitent, une petite tumeur dure, mobile, circonscrite, souvent d'une forme lenticulaire; la couleur de la peau altérée laisse entrevoir dans le centre une couleur livide, citronnée, grenue; les démangeaisons deviennent vives et fréquentes avec sentiment de chaleur, d'érosion et de cuisson; un engorgement œdémateux s'empare du tissu cellulaire ainsi que des surfaces cutanées qui environnent l'aréole; l'aréole elle-même devient plus large, plus saillante, tantôt pâle, tantôt rougeâtre et livide, tantôt orangée et nuancée de diverses couleurs; bientôt elle est parsemée de phlyctènes pleines d'une sérosité roussâtre et acrimonieuse; isolées d'abord, elles prennent peu à peu de l'accroissement et finissent par se réunir: le tubercule central se gangrène, devient dur, insensible, le malade sent alors une légère altération dans ses forces, souvent des frissons fugaces, presque toujours le pouls faiblit, quelquefois il est

simplement profond et accéléré. Dans cette seconde période, qui dure tantôt deux, trois ou quatre jours, quelquefois quelques heures, ou par les seuls efforts de la nature ce qui est rare, ou par l'effet d'un traitement méthodique extrêmement simple, ou par l'application de certains topiques dont les empiriques font un secret, la tumeur devient stationnaire, l'enflure perd peu à peu cet état de tension, d'emphysème, suite de l'éréthisme et de l'irritation : le pouls se développe, devient souple, ondulant et légèrement fébrile; une chaleur douce, une transpiration modérée s'emparent du malade; une inflammation vraie se manifeste dans toutes les parties qui environnent l'aréole vésiculaire : cette aréole elle-même prend une couleur plus animée. Le malade sent alors dans tous ces endroits de la chaleur, des pulsations réitérées; la suppuration s'empare du tissu cellulaire : débordant bientôt et détruisant la peau entre l'aréole vésiculaire, pour lors noirâtre et gangrenée, et les parties environnantes alors très-enflammées, elle trace un cercle blanchâtre qui les sépare; cette suppuration coule par là en abondance, et finit enfin au bout de quelques jours par détacher l'escarre; la plaie se nettoye, prend les caractères de plaie simple, qui dans ces heureuses circonstances ne tarde pas long-temps à se cicatriser.

Symptômes de la pustule charbonneuse maligne.

La pustule charbonneuse maligne se manifeste sur toutes les mêmes parties que la précédente, et présente dans les premiers temps de l'invasion exactement la même marche et la même progression, avec cette différence cependant que plus le caractère de malignité est tranché, plus les périodes, symptômes de la précédente, sont de courte durée. La première période dure alors au plus 8, 10, ou 12 heures; la seconde souvent beaucoup moins, et le mal, au lieu de se borner dans le cours de la seconde, comme je l'ai fait remarquer, prend rapidement de nouveaux accroissemens: la gangrène s'étend en tout

sens dans le centre de la tumeur, pénètre profondément soit le tissu cellulaire soit les couches musculaires placées en-dessous; l'aréole vésiculaire qui la borde, annonce et précède les progrès de la mortification : autour de ce noyau primitif se forme alors une espèce de bourrelet qui le fait paraître enfoncé, et forme dans tout son contour une seconde tumeur compacte; un boursouflement considérable qui semble tenir du météorisme s'étend au loin dans le tissu cellulaire, et donne à la peau des parties non encore gangrenées, une couleur rosacée assez semblable à celle de l'érysipèle. Il en résulte une sorte de tension, d'enflure élastique, luisante, rénitente, qui fait éprouver un sentiment de stupeur et d'étranglement dans la partie; l'affection locale, l'état des forces vitales, ne laissent aucun doute sur le danger qui menace l'individu frappé, danger dont il sent toutes les conséquences, et qui font sur son imagination la plus vive impression : une faiblesse extrême, un pouls sans consistance et déprimé, des anxiétés précordiales, tout enfin annonce un péril pressant. Est-il d'une constitution forte et robuste, non-seulement on ne doit pas désespérer, mais tout tenter pour enrayer les accidens et ranimer les forces : une crise heureuse, suite de ces tentatives, peut conduire, malgré cet état alarmant, à une issue favorable, et y conduit le plus souvent. Fût-il même faible, d'une mauvaise complexion, on doit tout essayer, tout oser pour ranimer et réveiller ce qui reste de forces à la nature: plus d'une fois, même dans de telles circonstances, les tentatives sont couronnées du succès, mais alors on doit compter sur une faiblesse d'une longue durée chez le malade, sur des accidens qui ne céderont que lentement, et sur une convalescence longue et tardive.

Mais si dans une pareille position on n'emploie aucun moyen vraiment efficace, ou si ceux dont on fait usage n'ont pas eu les succès qu'on avait droit d'en attendre, la nature sans ressources laisse bientôt entrevoir les symptômes avant-coureurs d'une terminaison funeste : la gangrène et le sphacèle font intérieure-

ment les plus grands progrès, les organes les plus essentiels à la vie sont successivement attaqués, le pouls chez certains individus devient petit, intermittent, souvent à peine sensible; chez d'autres, petit, tremblotant et prodigieusement accéléré; la peau devient sèche, la langue aride et brunâtre, le malade éprouve intérieurement un sentiment de chaleur brûlante, une soif inextinguible, quoique la chaleur extérieure soit très-modérée : l'accablement, les anxiétés précordiales, les syncopes, les cardialgies, se renouvellent à chaque instant ; par intervalle, le malade se plaint de douleurs aiguës, les convulsions surviennent, la raison s'égare, une respiration courte et laborieuse est entrecoupée de sanglots et de soupirs, les urines deviennent rares et briquetées : chez certains individus paraissent alors des diarrhées, des sueurs colliquatives, des hémorragies atoniques ; un délire obscur s'empare du malade ; l'enflure et la mortification font des progrès à vue d'œil, et un dernier souffle de vie abandonne enfin un cadavre gangrené qui répand l'odeur la plus infecte.

Symptômes de l'anthracos ou charbon des paupières.

Ce charbon infiniment dangereux attaque les moissonneurs surtout, dans les chaleurs de l'été ; l'effet du virus est tel sur cette partie délicate, que des organes précieux sont détruits avec une étonnante promptitude, le moindre retard du traitement véritable semble ajouter encore à la célérité des progrès du mal; dès l'invasion, une tumeur mal circonscrite, qui n'a point la forme d'une pustule, présente ordinairement sur une surface aplatie, un point gangreneux, où la mortification précède toujours l'inflammation : le malade éprouve dans les commencemens plutôt un prurit violent qu'une vraie douleur, l'escarre s'étend en largeur et en profondeur, le globe de l'œil est bientôt alors affecté, et dans ce cas, la perte de l'organe est presque inévitable ; la paupière tombe en mortification dans les 24 heures ; alors, si le mal a été abandonné à lui-même, ou

si le traitement a été infructueux le virus pénètre avec une étonnante rapidité dans toute la fosse orbitaire, en occasionant des douleurs atroces, presque toujours accompagnées de mouvemens convulsifs, d'angoisses, d'anxiétés ; bientôt le cerveau est lui-même affecté, la raison s'égare, un délire obscur et comateux survient, le pouls perd toute consistance, et devient tremblotant, les forces s'anéantissent ; et le malade frappé de stupeur et d'insensibilité succombe en peu de temps.

Symptômes de l'anthrax essentiel bénin.

Une cause interne résultant d'une disposition intérieure de l'individu, certaines combinaisons ou altérations et modifications des humeurs, paraissent donner naissance aux anthrax de quelque nature qu'ils soient : on peut encore compter au nombre des causes, l'absorption ou l'introduction dans l'économie de certains virus, de certains miasmes délétères. Dans l'anthrax essentiel bénin, dès l'invasion, une douleur vive et pénétrante, une chaleur brûlante que le malade compare à l'action d'un fer rouge appliqué sur la peau, tourmente la partie affectée ; cette tumeur qui commence toujours dans les tissus charnus, dans des parties profondes, est une véritable phlegmasie musculaire. Déjà le mal a fait intérieurement de grands progrès et s'est étendu, suivant l'expression de Celse, par les racines, que la peau n'est point encore altérée ; comme cependant l'engorgement qui en peu de temps devient considérable, est de nature à former promptement une saillie à l'extérieur, il soulève d'abord la peau dont les tissus sont bientôt altérés et dilacérés, elle devient alors brunâtre et livide.

Dès le principe de la formation de la tumeur, on sent, dans l'endroit douloureux, un petit tubercule souvent lenticulaire ou ovale, dur, rénitent, très-adhérent dans son fond, toujours accompagné de chaleur et de douleur aiguë et brûlante ; le pouls est précipité et cependant faible ; le membre où le phlegmon est placé, est d'une débilité telle que le malade ne peut le

mouvoir ; il y éprouve un sentiment de tension et de rigidité, un serrement qui lui paraît la cause de la cessation de son mouvement. Cette tumeur étant de nature à faire des progrès bien plus rapides que la pustule charbonneuse, a bientôt pris, surtout lorsqu'elle est abandonnée à elle-même, un accroissement considérable ; de petites crevasses se forment à la peau et laissent paraître des vésicules grisâtres et gangreneuses, qui donnent passage en s'ouvrant à une sanie roussâtre et ichoreuse : quoique intérieurement, le malade éprouve un sentiment douloureux, la tumeur est extérieurement indolente ; souvent en la comprimant avec le doigt, on compare l'impression qu'on éprouve à celle d'un parchemin demi-sec qu'on froisse ; pour sauver alors le malade, il n'y a pas un instant à perdre ; et, sans délibérer, il faut mettre en usage de suite un traitement actif et énergique.

Car rarement, et les exemples qu'on en cite ne sont pas très-nombreux, la nature, lorsque le mal a fait de certains progrès, a-t-elle assez de ressources pour faire à elle seule la crise? Dans ces circonstances, une inflammation vraie circonscrit la tumeur de toutes parts, la séparation des parties vives se fait par là, dans un plus ou moins long espace de temps, d'avec celles qui sont sphacelées ; peu de suppuration se manifeste, surtout dans les parties profondes, et l'escarre gangreneuse perdant tout rapport, toute union avec les parties vivantes, finit par se détacher.

Symptômes de l'anthrax essentiel malin.

Dans les cas contraires, soit parce que la nature est impuissante, soit parce que le mal lui-même est d'un caractère à faire des progrès rapides, l'anthrax prend en très-peu de temps, soit intérieurement, soit extérieurement, un accroissement très-considérable ; le pouls éprouve une altération marquée, le malade tombe dans la plus grande faiblesse : à des frissons fugaces succèdent les anxiétés précordiales, les syn-

copes, les cardialgies; les douleurs aiguës et brûlantes, dont le malade se plaignait précédemment, ne sont pas alors de longue durée; la gangrène, le sphacèle, la mortification s'étendent successivement, la tumeur continue toujours à faire les progrès les plus rapides, et prend un volume énorme, pénétrant soit le tissu cellulaire, soit les parties profondes. Cet état conduit bientôt le malade à la mort, dont les approches sont marqués tantôt par un état de stupeur et d'insensibilité, tantôt par un spasme général, tantôt enfin par des convulsions; si avant la mort même, la tumeur vient à s'ouvrir, on trouve intérieurement un tissu spongieux, brunâtre, dont les cellules contiennent plus ou moins d'une sanie, d'une sérosité noirâtre, tandis que l'enveloppe extérieure a une consistance, un craquement semblable à celui d'un parchemin à demi-sec.

Symptômes de l'anthrax symptomatique bénin.

Un caractère essentiel aux anthrax, de quelque nature qu'ils soient, est de paraître spontanément, de faire irruption tout d'un coup et presque subitement; mais il y a cette différence, entre les anthrax essentiels et les symptomatiques : c'est que les premiers ne sont précédés ni de mouvemens fébriles, ni même d'aucuns symptômes maladifs, tandis que les anthrax symptomatiques ne se manifestent jamais qu'à la suite d'un état pathologique plus ou moins prononcé.

Dans l'anthrax symptomatique bénin, le virus délétère qui doit lui donner naissance, se dépose dans les parties charnues, dans la fibre musculaire, y prend un accroissement, un développement qui parcourt à peu près les mêmes périodes déjà décrites dans les anthrax essentiels; mais l'éruption, dans ce cas, n'arrive jamais qu'à la suite de fièvres plus ou moins aiguës, qui portent avec elles un caractère de malignité plus ou moins prononcé. La marche de ces sortes de fièvres est en général assez irrégulière, leur durée est plus ou moins longue; elles surviennent spontanément, ou sont provoquées par toutes les

causes qui déterminent les affections du même genre. Nul doute alors qu'un virus délétère, d'un caractère charbonneux, déposé dans l'économie, ne tourmente la nature qui réunit toutes ses ressources, tous ses efforts, pour s'en débarrasser et le porter à l'extérieur. L'anthrax est donc bien certainement alors la crise de cette fièvre qui dans la circonstance constitue l'affection essentielle; cette fièvre est presque toujours marquée par des douleurs vagues, un malaise général, quelquefois des sueurs extrêmement abondantes. L'anthrax qui fait irruption dans de pareilles circonstances, est du plus heureux augure, puisqu'en général il amène une terminaison avantageuse, ou par les seuls efforts de la nature, ou combinés avec les secours de l'art : dans ce cas, l'inflammation survient plus ou moins promptement dans toutes les parties qui circonscrivent la tumeur qui a déjà passé à l'état gangreneux, et par suite de cette opération, l'escarre se détache : c'est vraisemblablement de cette espèce de charbon dont Heister fait mention dans sa chirurgie, et que Selle dans sa pyréthologie désigne sous le nom de *carbunculus benignus.*

Symptômes de l'anthrax symptomatique malin.

Un mouvement fermentatif des humeurs précède, tantôt de quelques heures, d'autres fois de plusieurs jours, l'apparition de cet anthrax; le malade quelquefois n'a d'abord qu'une fièvre légère compliquée d'une affection gastrique, d'autres fois tous les symptômes d'une fièvre ataxique compliquée d'adynamie; le pouls est précipité et néanmoins presque toujours faible; les pulsations sont inégales, quelquefois ralenties et traînantes; la langue est rouge et sèche, cependant le malade n'est pas très-altéré, la peau est aride et rude au toucher; la chaleur extérieure modérée; les urines sont rares et ardentes; il y a dans ce cas presque toujours constipation : le malade éprouve intérieurement un sentiment de tristesse, d'inquiétude, d'anxiété et d'angoisses, quelquefois du spasme, surtout dans la région précordiale; il survient des frissons assez vifs à de courts inter-

valles, peu à près un accroissement intérieur de chaleur très-marqué, de l'altération, une douleur vive et brûlante dans la partie qui doit être le siége de l'anthrax; l'éruption se fait dans l'espace de quelques heures, il est alors bien moins accablé; le pouls reprend du ressort, la fièvre augmente, il y a un accroissement marqué, mais momentané des forces vitales; le malade se croit mieux et l'est effectivemeut: ce moment est celui, surtout si l'individu est bien constitué, où la nature par un effort critique cherche à se débarrasser du virus qui l'opprime. L'art, dans de pareilles circonstances, peut seconder efficacement cette tentative qui, par le moindre retard, la moindre négligence, peut n'être d'aucune utilité: l'intervalle de mieux n'est, en effet, que d'une bien courte durée, et l'avant-coureur, surtout si l'individu est faible, mal constitué, des dernières périodes de la maladie; alors la tumeur prend en peu de temps un volume énorme; l'humeur repasse, par l'intermède des voies circulatoires, dans toute l'économie; les forces s'anéantissent, et les phénomènes désastreux décrits précédemment se succèdent rapidement, et amènent la mort, suivie toujours alors d'une putréfaction très-prompte du cadavre.

Symptômes du glossanthrax ou charbon de l'intérieur de la bouche.

Sous le nom de glossanthrax, je comprends toutes les efflorescences, les exanthèmes, les tumeurs pustuleuses et charbonneuses qui, au lieu de se manifester sur les surfaces cutanées, sont placés sur la membrane muqueuse qui tapisse la partie interne des lèvres, des joues, le voile du palais, la membrane coriasse du palais, la langue soit à sa base, soit à sa partie moyenne, soit à son extrémité. Ces sortes d'accidens sont heureusement assez rares; cependant des témoignages authentiques d'écrivains tant anciens que modernes, en constatent l'existence; et de plus il s'en recontre de temps à autre quelques exemples dans la pratique.

La piqûre d'un insecte dont la trompe ou le dard aura pré-

cédemment été imbibé du virus, la contagion, l'absorption, le transport métastatique de l'humeur charbonneuse qui antérieurement aurait présenté une tumeur de cette nature dans une autre partie, des causes souvent complètement ignorées lui donnent naissance; la nature de la tumeur aplatie, pâle, blâfarde au moment de l'irruption, la gangrène qui se manifeste dans son centre, presque dès les premiers instans, l'accroissement rapide qu'elle prend, le gonflement énorme qui survient bientôt et qui a une teinte noirâtre et obscure, les douleurs aiguës et lancinantes qu'éprouve le malade, la décomposition des traits de la face qui devient livide et plombée, l'altération du pouls et des forces vitales; d'autres symptômes accessoires caractérisent assez cette affection, pour ne laisser aucun doute sur sa nature. Si, pour remédier à des accidens si graves, on n'emploie pas des moyens prompts et efficaces, les symptômes les plus terribles et les plus effrayans se manifestent, et amènent rapidement une terminaison funeste, toujours précédée d'une affection apoplectique, suite de l'engorgement des vaisseaux du cerveau et de la stagnation du sang dans ce viscère.

Symptômes de l'angine charbonneuse.

Quelques causes qui déterminent cet accident, qui sont en général celles que j'ai déjà énumérées, le malade éprouve, au premier abord, dans l'intérieur de la bouche et particulièrement dans la fosse gutturale, un sentiment pénible de constriction, accompagné d'une douleur brûlante, même à une époque où l'engorgement est encore peu considérable; les symptômes d'ailleurs qui caractérisent ordinairement l'angine inflammatoire, surviennent en peu de temps, avec cette différence cependant, qu'un ou plusieurs points gangreneux paraissent sur les parois de l'arrière-bouche tuméfiée : dès les premiers instans, le pouls éprouve en général un affaiblissement très-marqué, même jusqu'à devenir presque insensible; la respiration devient laborieuse, l'haleine puante, la déglutition difficile et douloureuse,

la langue noire dans toute sa surface, la circulation se fait péniblement dans les parties supérieures surtout, le visage devient violet, le cerveau se gorge de sang, dont le retour devient de plus en plus difficile. Les symptômes apoplectiques ne tardent pas alors à paraître : l'engorgement devient énorme ; le cou, dans toute sa circonférence, présente une augmentation prodigieuse de volume ; la gangrène, le sphacèle s'emparent des parties de la membrane muqueuse, siége de l'inflammation ; les forces s'anéantissent, la respiration est interceptée, et le malade succombe en quelques heures, en répandant l'odeur la plus infecte. Cette maladie heureusement assez rare, a été très-bien connue et décrite par Celse.

Les progrès rapides que fait le mal, la couleur livide et gangreneuse que prend dès le principe la membrane muqueuse, siége de l'affection, la chute du pouls dès les premiers instans, la prostration des forces, l'accablement où se trouve le malade, la saison, la position topographique des lieux, des affections charbonneuses régnantes alors, le soupçon fondé qu'on a que le malade s'est exposé à la contagion, des charbons qui sur l'individu avaient fait peu auparavant irruption, et qui ont disparu d'eux-mêmes ou cédé à un traitement peu méthodique, sont autant d'indices qui, joints à la connaissance des caractères essentiels, aideront dans de telles circonstances à fixer le diagnostique.

Symptômes de la nécrose ou mal des ardens.

L'habitation dans des lieux humides ou malsains, une saison pluvieuse, la malpropreté, certaines constitutions atmosphériques, un état de débilité et de faiblesse extrême, suite d'une mauvaise nourriture, particulièrement de celle qui provient du seigle avarié ou ergoté, déterminent dans certaines contrées, dans la Sologne particulièrement, chez quelques individus, de véritables charbons ; chez d'autres, une gangrène sèche, connue sous le nom d'ergot ou nécrose des ardens. Une diminution sen-

sible des forces vitales, une altération notable des humeurs, donnent naissance à l'un et à l'autre de ces accidens; dans le premier cas, des humeurs appauvries recélant un virus délétère, sont portées par un effort critique de la nature, par un mouvement fluxionnaire sur une surface cutanée quelconque, et un anthrax, une pustule charbonneuse paraît : l'accident rentre alors dans la classe de ceux déjà décrits, et indique un traitement analogue. Dans le second cas, le même état pathologique ralentit, modifie même la circulation des humeurs destinées à porter la vie dans toute l'économie, surtout dans les parties les plus éloignées du centre circulatoire; dans une extrémité très-distante du cœur, dans un pied, par exemple, abordent des humeurs en petite quantité, mais plus propres à y éteindre la vie qu'à l'y entretenir; les rapports réciproques cessent, la partie privée des sucs nourriciers et vivifians se trouve hors du cercle circulatoire, devient étrangère aux parties adjacentes dans lesquelles la vie et la circulation ont été maintenues; un engourdissement s'y manifeste, elle se flétrit sans être tuméfiée, le sentiment et le mouvement y cessent; une gangrène sèche s'en empare, en altère, en dénature tous les tissus, et une portion de membre, quelquefois un membre presque entier, se sépare enfin du corps par sphacèle sec.

Le mouvement fermentatif des humeurs développe-t-il dans l'un et l'autre cas, un virus d'une nature à peu près analogue, c'est ce que je ne décide pas; mais ce qui est très-certain, c'est que la gangrène est toujours la suite de l'un et de l'autre accident.

Dans le premier, des fluides altérés viennent frapper, pénétrer une partie vivante, s'y accumulent et en désorganisent tous les tissus, et la gangrène s'en empare; dans l'autre, sans mouvement fluxionnaire apparent, sans congestion sanieuse, sans gonflement préalable, un virus délétère vient y porter une impression désastreuse, et la gangrène s'empare d'une partie flétrie et qui n'est plus vivante.

Symptômes d'une fièvre aiguë de mauvais caractère, suivie d'éruption de taches pétéchiales, considérées comme crise d'une affection charbonneuse.

Des pâtres, des bouchers, des tanneurs et autres ouvriers exposés par état à toucher les laines, les dépouilles, les débris d'animaux morts du charbon; des gens indiscrets qui sans contact immédiat on eu l'imprudence de s'exposer à la contagion, quelquefois même sans cause connue; des personnes saines et bien portantes sont attaqués subitement d'une fièvre, qui dès l'abord se présente avec tous les symptômes d'adynamie : dès l'invasion la langue est couverte d'un enduit jaunâtre, épais et limoneux; des angoisses, une faiblesse extrême, des anxiétés précordiales, ne tardent pas à paraître; les lèvres et les dents deviennent quelquefois noires et fuligineuses; le pouls est presque sans consistance, quelquefois intermittent : il y a tantôt diarrhée séreuse d'une odeur infecte, tantôt constipation, les urines sont rares et ardentes ou crues, des exacerbations assez régulières paraissent presque toujours accompagnées d'une céphalalgie sous-orbitaire, et suivies de sueurs souvent fétides et copieuses; c'est à la suite d'un de ces redoublemens que paraissent des taches pétéchiales, répandues sur différentes parties du corps, résultantes du virus charbonneux qui fait éruption sur les surfaces cutanées; le plus souvent les efforts de la nature, secondés par un traitement rationnel, amènent une terminaison heureuse; d'autres fois les symptômes s'aggravent de plus en plus, et le malade succombe peu après l'éruption. Les circonstances pendant lesquelles la maladie s'est manifestée, les autres induction accessoires peuvent, plus que toutes autres choses, éclairer sur la nature de l'affection et la méthode curative la plus rationnelle.

Symptômes d'une fièvre aiguë, pendant la durée de laquelle surviennent des éruptions exanthématiques, surmontées de pustules contenant un virus charbonneux.

Dans certaines contrées où les épizooties charbonneuses sont

endémiques pendant un été brûlant surtout, les personnes de l'un et l'autre sexe qui pendant le cours de ces maladies contagieuses approchent les animaux malades, leur donnent des soins, les dépouillent après leur mort, mangent de leur chair, quelquefois sans cause connue et par la seule influence de la constitution atmosphérique, mais presque toujours dans le temps où ces épizooties charbonneuses règnent, sont atteintes d'une fièvre continue quelquefois assez légère, mais accompagnée d'un malaise général, de pesanteur, de tristesse, de lassitudes spontanées, de défaillances, d'un pouls inégal, faible, fréquent; d'autres fois d'une fièvre assez forte, dont les principaux symptômes sont des angoisses, des anxiétés, surtout dans la région précordiale, un pouls dur et vibrant, un sentiment involontaire d'inquiétude, des frayeurs de la mort lors même que l'état du malade ne présente rien d'inquiétant, souvent une constipation opiniâtre, rarement des évacuations liquides; à ces symptômes se joignent d'autres accidens qui annoncent une fièvre essentiellement adynamique compliquée d'ataxie, tels qu'un pouls irrégulier sans être très-mauvais, des soubresauts dans les tendons. La durée de cette fièvre n'a rien de fixe, quelquefois elle n'est que de quelques jours, d'autres fois elle se prolonge pendant 18, 25 et même 30 jours; pendant son cours paraissent à des époques plus ou moins rapprochées des exanthèmes, ou élévations cutanées tantôt assez saillantes, tantôt très-peu, mais chaudes et douloureuses; ces efflorescences paraissent au premier abord de peu de conséquence, mais au bout d'un espace de temps assez court, il paraît dessus une ou plusieurs vessies d'un volume quelquefois assez considérable; ces vessies sont tantôt violettes, tantôt noirâtres, occasionnent des douleurs aiguës, et contiennent une sérosité d'une couleur plus ou moins foncée; en se crevant elles laissent une escarre noirâtre qui passe bientôt à l'état gangréneux; l'escarre, après s'être élargie, se borne; l'inflammation survient, et par l'intermède de la suppuration qui en est la suite, elle finit enfin par se détacher. Les symptômes alors dimi-

nuent graduellement d'intensité, la nature reprend peu à peu ses droits, et la convalescence arrive à des époques plus ou moins rapprochées. Cette maladie, quelquefois épidémique sans être contagieuse, fait peu de victimes, et cède assez facilement aux efforts de la nature et à l'influence du traitement.

Symptômes de la fièvre charbonneuse proprement dite ou pestilentielle.

Dans les grandes chaleurs de l'été surtout, par un vent de midi brûlant, ou une température chaude et humide, dans des lieux malsains et dans lesquels règnent alors des épizooties charbonneuses meurtrières, où d'ailleurs toutes les causes qui y donnent ordinairement naissance existent, un homme souvent bien portant, d'une constitution forte et robuste, s'expose, sans en prévoir la conséquence, à la contagion d'animaux malades du charbon en demeurant auprès d'eux, ou à respirer après leur mort les miasmes délétères qui émanent de leurs cadavres; quelquefois encore sans cause connue, mais après avoir éprouvé une émotion ou une affection vive de l'âme, des chagrins cuisans, ce même homme tombe presque subitement dans un état de stupeur et d'insensibilité, sans néanmoins paraître éprouver ni douleurs aigues ni aucun autre symptôme grave : l'invasion est marquée par la chute subite du pouls qui devient presque insensible ou intermittent, des soubresauts dans les tendons, la prostration des forces, le regard fixe et hagard, l'œil éteint, quelquefois larmoyant, la décomposition des traits de la face, un état de spasme général quelquefois seulement dans la région précordiale, une espèce de coma vigil, parfois une rigidité du tronc qui tient de l'affection tétanique. Cet état qui en apparence ne présente rien d'extrêmement sinistre, ne dure tantôt que quelques heures, tantôt un jour, ou un peu plus rarement deux. Pendant ce temps, nulle apparition extérieure ni de pustules, ni d'anthrax, ni d'efflorescences charbonneuses; néanmoins une progression assez rapide, la continuation des symptômes

déjà décrits, signalés seulement par un affaiblissement successif, emportent le malade souvent au moment où on y pense le moins ; les approches de la mort sont marqués tantôt par des sueurs froides surtout au visage, la gêne de la respiration, quelquefois une diarrhée horriblement fétide ; dans d'autres circonstances, des hémorragies atoniques d'un sang dissous qui surviennent par les narines, la bouche ou le fondement, accidens qui annoncent une colliquation générale des solides et des fluides. Aussitôt après la mort, la putréfaction s'empare du cadavre qui répand l'odeur la plus infecte.

Tels sont, à peu de variétés près, les symptômes d'une fièvre très-insidieuse : nul doute alors que l'introduction d'un virus extrêmement délètère dans l'économie ne lui donne un caractère vraiment pestilentiel ; dans de telles circonstances le malade succombe avant qu'on ait pu venir à son secours ou qu'on y ait même pensé.

§. II.

Histoires diverses de maladies charbonneuses.

Pustule charbonneuse bénigne survenue spontanément.

Première histoire. Un particulier d........ département du Puy-de-Dôme, âgé de 36 à 40 ans, d'un tempérament sanguin, d'une constitution forte et robuste, était en 1808 domestique à gages dans une maison de mon voisinage ; c'était un ivrogne de profession. Sur la fin de l'automne de cette même année, après un excès de vin, il se coucha, ou plutôt, se laissa tomber dans un endroit humide et malsain où des fumiers étaient entassés; après avoir demeuré 15 à 18 heures dans un sommeil léthargique, dont aucun effort ne put le tirer, il s'éveilla enfin et voulut se mettre au travail ; au bout de quelques heures, il éprouva au bras gauche, qui était devenu un peu plus faible que l'autre, une petite demangeaison, un léger prurit; il continua son travail, mais les démangeaisons et les picotemens

continuèrent ; le remède qu'il y mit fut de s'énivrer de nouveau, et de passer la nuit suivante tout habillé et couché au premier endroit. Le lendemain, 2 de la maladie, le mal, comme on peut penser, continua à faire des progrès, mais cet homme endurci au travail et d'ailleurs très-abruti, ne s'en donna aucune inquiétude, malgré que l'accroissement de faiblesse du bras, des douleurs assez fortes, fussent faites pour lui donner idée d'y regarder ; c'est ainsi que cette journée se passa encore partie à boire, partie à faire quelque peu d'ouvrage. Quoique son état dans le cours de cette seconde journée eût empiré, il passa la nuit suivante tout habillé et vraisemblablement dans un état d'ivresse. La journée qui suivit se passa à peu près de même, mais sans travail, parce que sa situation ne lui permettait pas même d'y penser ; il en fut ainsi de la nuit qui suivit qu'il passa aussi vêtu. Enfin, le quatrième jour de sa maladie, éprouvant sur le matin une douleur brûlante, vive et pongitive dans la partie inférieure et moyenne de l'avant-bras gauche, il se décida à se déshabiller et à y regarder ; on y aperçut effectivement une tumeur brunâtre, aplatie, surmontée de vésicules noirâtres qui laissaient échapper une sérosité un peu jaune. S'étant de suite présenté chez moi, je reconnus à la tumeur tous les caractères d'une pustule charbonneuse ; l'aréole vésiculaire de la grandeur environ d'un écu de 6 fr. était surmontée dans son milieu d'un petit tubercule dur et rénitent, et environnée de plusieurs vésicules, les unes remplies de sérosité, les autres déjà ouvertes ; le bras était gonflé et douloureux; autour de cette aréole d'un brun obscur, livide et citronné, commençait à paraître une espèce de cercle inflammatoire, qui s'étendait assez loin, et d'une couleur assez prononcée ; quoique le malade se sentît très-faible, les traits du visage étaient peu altérés, la langue n'était pas extrêmement chargée, couverte cependant d'un enduit légèrement jaune ; le pouls etait faible, légèrement fébrile et assez accéléré. La tumeur était déjà à son quatrième jour ; l'état des forces, les progrès du mal,

quoique assez considérables, n'indiquaient rien de sinistre; d'autant qu'une inflammation vraie qui circonscrivait la tumeur annonçait une opération efficace de la nature; elle fut couverte d'un plumaceau de charpie chargé d'un digestif composé de thérébenthine, onguent ægypliac, cantharides en poudre et eau-de-vie camphrée; le bras fut plié dans des compresses doubles imbibées d'un vin aromatique, mis en écharpe, et le malade renvoyé jusqu'au lendemain. Le 5, le gonflement du bras avait augmenté, l'aréole vésiculaire s'était agrandie, et était complètement gangrenée; l'inflammation des parties voisines qui la circonscrivait, assez élevée et s'étendant au loin, la faisait paraître basse et enfoncée; en la comprimant légèrement avec le doigt, on sentait une fluctuation qui annonçait qu'en dessous la suppuration commençait à s'établir, le pouls était fébrile, accéléré, meilleur que le jour précédent: même traitement que la veille.

Le 6, l'appareil levé, je remarquai le tissu de la peau déjà détruit entre l'aréole vésiculaire et les parties voisines très-enflammées; la suppuration qui s'était fait jour coulait parlà; la fluctuation sous l'escarre gangréneuse était plus considérable que le jour précédent: dans cet état, la séparation des parties saines d'avec les malades commençait à s'effectuer: aussi le bras était-il moins gros, moins enflammé et bien moins douloureux; la faiblesse seule continuait à y être considérable. Même traitement que dessus, en supprimant cependant les cantharides du digestif.

Le 7, la suppuration était très-bien établie, l'aréole vésiculaire déprise dans sa circonférence pouvait être soulevée sur ses bords; bien moins d'inflammation que la veille, presque plus de douleur dans la partie qui conservait toujours une grande faiblesse. Pansement avec un plumaceau chargé d'un digestif composé de parties égales de jaune d'œuf, térébenthine, huile d'olive, eau-de-vie camphrée: même traitement les 8 et 9. Le 10, l'escarre ne tenant presque plus fut aisément détachée, presque

plus d'inflammation ni d'engorgement dans le bras, et la plaie considérée dès ce jour comme plaie simple, et pansée avec la charpie sèche.

Pustule charbonneuse maligne survenue sans cause connue.

Deuxième histoire. C. G. de la commune d........ département du Puy-de-Dôme, âgée d'environ 35 ans, était naturellement d'une constitution faible et délicate ; sa santé depuis son mariage s'était peu à peu altérée; le dérangement des affaires de son mari, la perte de son ancienne aisance, la sur charge d'une nombreuse famille, des affections vives de l'âme, ajoutèrent encore à ce délabrement primitif, de plus son habitation était humide et malsaine. Le 21 août 1807, elle sentit, sur les 10 heures du matin, une démangeaison à la joue droite sur l'os de la pommette, et à la suite de cette démangeaison, la série de symptômes qui accompagnent l'éruption d'une pustule charbonneuse; il s'était écoulé plusieurs heures, et le mal avait déjà fait assez de progrès, qu'elle n'avait encore fait que très-peu d'attention à son incommodité; enfin, sur le soir s'apercevant que le mal allait toujours croissant, éprouvant d'ailleurs du malaise, des angoisses, et surtout une grande faiblesse, elle se présenta chez moi. L'aréole vésiculaire surmontée de plusieurs pustules, était de la grandeur d'une pièce de 30 s.; un gonflement œdémateux assez considérable occupait presque toute la joue et la paupière inférieure; la nature de la tumeur exigeant des remèdes prompts et efficaces, je la cernai et cautérisai avec des fers à cautères très-rouges, et la couvris d'un plumaceau de charpie enduit d'un digestif légèrement animé. L'application du feu produit deux effets très-sensibles dans l'instant : 1.° le rétablissement du pouls dont avant l'opération on sentait à peine les pulsations; 2.° la cessation de la faiblesse, des anxiétés, des envies de se trouver mal, et le retour des forces tel qu'elle est en état de s'en retourner de son pied chez elle. Prescription, pour le lendemain matin, d'un vomitif

de trois grains de tartrite de potasse antimonié dans quantité suffisante d'eau de poulet. Effets très-marqués de ce remède; vomissement abondant d'une bile jaunâtre et gluante, plusieurs évacuations par bas de même nature, amélioration sensible de l'état du pouls et des forces vitales : administration dans la soirée d'une infusion de camomille romaine éthérée, que la malade prend par petits verres à distance convenable. La tumeur peu douloureuse ne présente presque aucun progrès sensible, nuit assez calme, point de sommeil cependant ; le jour suivant, 3 de la maladie, la malade se trouve assez bien pour prendre sur elle de suspendre toute espèce de remèdes, entre autres l'usage d'un apozème composé d'une once de quinquina infusé dans quatre verres d'eau auquel on avait ajouté quatre onces d'un vin généreux et demi-gros d'ether ; elle se contente de faire panser la tumeur avec le digestif déjà mis en usage. Sur le soir du même jour, anxiétés, malaise général, frissons fugaces, mouvement fébrile, nuit agitée et mauvaise, révasseries, délire léger par intervalles. Le 4 au matin, on aperçoit que la tumeur a fait dans la nuit des progrès effrayans : syncopes, angoisses, anxiétés précordiales, grande faiblesse ; la malade témoigne la plus grande inquiétude sur son sort : nouvelle application du feu, mais à raison des progrès du mal bien plus profondément ; un digestif très-stimulant est en outre mis en usage. Prescription pour ce jour de l'apozème de quinquina que la malade avait précédemment refusé de prendre : l'usage de ces moyens actifs améliorant sensiblement sa posision, la soirée est plus paisible qu'on n'aurait osé l'espérer, la nuit aussi assez calme, mais point de sommeil. Le matin 5, la suppuration commence à s'établir dans la plaie, plus d'augmentation réelle dans la tumeur, une inflammation vraie se manifeste dans toute sa circonférence: pansement avec un digestif légèrement animé, continuation de l'usage du quinquina à la même dose et sous la même forme que dessus, diète légère. Les 6, 7, 8 et 9, rien de remarquable, la suppuration va son train,

ces jours là, la malade très-altérée fait usage tantôt de limonade préparée avec des citrons, tantôt d'eau de groseille ou de sirop de vinaigre. Pansement de la plaie qui va passablement comme dessus.

Le 10, écart de régime, la malade fait un repas copieux de choses pesantes et indigestes : sur le soir affaissement de la tumeur, résorption presque complète de la suppuration, enflure élastique et violette qui occupe la joue et la partie latérale du cou; une tuméfaction rosacée, assez semblable pour la couleur à l'érysipèle, s'étend sur la partie antérieure de la poitrine, et descend jusqu'aux mamelles; respiration courte et laborieuse, le pouls est à peine sensible, selles copieuses et très-liquides, suites d'une indigestion; défaillances, angoisses, faiblesse extrême, nuit agitée et pénible, anxiétés précordiales. Le 11 au matin, un très-grand vésicatoire est mis entre les deux épaules; un digestif très-animé, et où entrait la poudre de cantharides, est placé à l'aide d'un plumaceau sur la plaie; apozème de quinquina, même formule que dessus, potion cordiale dont on administre une cuillerée toutes les heures. La malade est très-altérée, accident peu étonnant après des évacuations considérables : limonade minérale préparée avec l'acide sulfurique convenablement édulcorée, compresses imbibées de vin aromatique, placées et sur la poitrine et sur la joue; la journée est bien meilleure qu'on n'aurait dû dans de pareilles circonstances l'espérer, le pouls demeure cependant faible, la malade accablée, sans forces; nuit paisible, à quelques révasseries près, point de sommeil. Le 11, apparences assez sensibles de mieux, la suppuration reparaît à la plaie, la poitrine est moins rouge, moins tuméfiée que la veille, la respiration plus libre, l'engorgement œdémateux du visage bien moindre, la plaie des vésicatoires très-belle. Pansement comme le jour précédent, apozème de quinquina comme dessus, émulsion camphrée et nitrée, pour tisane décoction d'orge avec acétate d'ammoniac. Le 12, la journée paisible et sans accidens, amélioration sensible dans

l'état de la malade, suppuration abondante à la plaie, partie de l'escarre paraît prête à se détacher, plus de tuméfaction ni au visage, ni à la poitrine, le pouls assez consistant, l'espérance venait chez elle. Pansement comme le jour précédent, l'émulsion camphrée remplacée par les pilules de camphre, potion cordiale comme dessus, décoction d'orge pour boisson avec acétate d'ammoniac. Le 13, suppuration abondante, l'escarre se détache par lambeaux : pansement comme dessus, émulsion camphrée, décoction d'orge pour boisson avec acétate d'ammoniac. Le 14, quoique la suppuration soit abondante, la malade se sent la bouche mauvaise, un enduit jaunâtre et limoneux couvre la langue : purgatif légèrement tonique, évacuations assez copieuses, suites du remède ; dans la soirée, apozème de quinquina comme dessus, nuit très-bonne. Le 15, la suppuration très-abondante entraîne toutes les escarres, la plaie est belle, bien nettoyée : pansement avec la charpie sèche. Le 16, tous les accidens ont cessé, la plaie très-belle est considérée comme plaie simple, convalescence réputée commencer à dater de ce jour, mais marchant lentement à raison des accidens survenus et d'une grande faiblesse, cicatrice difficile à raison du relâchement des parties. La malade n'a été parfaitement rétablie que plus de trois semaines après.

Pustule charbonneuse maligne survenue par contagion.

TROISIÈME HISTOIRE. Le 10 octobre 1807, un bœuf périt dans la commune de . . . . département du Puy-de-Dôme, dans l'espace de 3 heures, d'une fièvre charbonneuse du plus mauvais caractère. Malgré mes défenses, F. Ch., cultivateur, habitant du même lieu, âgé d'environ 33 ans, homme de grande taille, fort et robuste, très-bien constitué, le dépouille, emporte de sa chair et en mange ; quatre jours après Ch. éprouve le matin en se levant un malaise général, il se plaint en même-temps d'éprouver un certain état d'anxiété, d'angoisse, d'ennui et de tristesse qu'il ne peut définir. Sur les dix heures du matin,

une petite démangeaison, un prurit léger, annoncent l'éruption d'une pustule charbonneuse qui se manifeste effectivement quelques heures après sur la joue gauche. Inquiet et avec raison sur son état, il se rend chez moi : je remarque dans l'instant à cette partie du visage une pustule charbonneuse du plus mauvais caractère ; l'aréole vésiculaire qui occupait son centre avait déjà 18 lignes au moins de diamètre : elle était surmontée de plusieurs vésicules assez grosses et d'où découlait une sérosité jaunâtre. Le malade était absolument sans pouls, dans un état de tristesse, d'angoisse et d'accablement dont on ne peut se faire une idée. La langue était couverte d'un enduit jaunâtre qui annonçait l'embarras des premières voies ; le teint du visage était plombé, pâle, défait, à peine pouvait-il se soutenir.

Sans délibérer, je circonscris et cautérise la tumeur avec des fers à cautères très-rouges et sans aucun ménagement ; la plaie est pansée avec un plumaceau de charpie enduit d'un digestif très-animé ; d'abord après l'opération, prescription d'un vomitif de 3 grains de tartrite de potasse antimonié dans quatre verres d'eau ; vomissement copieux d'une bile jaune et épaisse, évacuation par bas de même nature, suites de l'effet du remède.

Immédiatement après le vomitif, apozème de quinquina préparé comme je l'ai déjà indiqué. Dès le soir même, le malade éprouve quelques légers soulagemens ; nuit assez calme et assez paisible, mais point de sommeil. Le matin, 2 de la maladie, le gonflement du visage est considérable, mais ferme, consistant, et anonçant déjà dans cette partie une inflammation vraie qui ne tarda pas à paraître ; l'aréole vésiculaire presque détruite par la cautérisation, n'avait fait aucun progrès ; le pouls du malade était assez bien, nul symptôme inquiétant ne paraissait, la douleur vive des pulsations réitérées que le malade éprouvait dans la partie, y annonçait un accroissement de vie et d'action. Pansement avec un digestif animé, l'apozème de quinquina continué pendant le cours de cette journée, limonade minérale préparée avec l'acide sulfurique pour boisson ;

journée assez calme et paisible, point de sommeil pendant la nuit. 3. La suppuration commence à s'établir sur la plaie, une inflammation vraie est très-apparente dans toutes les parties qui circonscrivent l'aréole vésiculaire, le malade mieux en tout et plus fort que le jour précédent : pansement comme la veille, apozème de quinquina. 4. Suppuration très-abondante de la plaie, pansement comme dessus. 5. Un certain dégoût qu'éprouve le malade, un embarras des premières voies très-manifeste, l'enduit jaunâtre qui couvre la langue, indiquent la nécessité d'un purgatif; il est administré de suite, la plaie d'ailleurs présente un assez bon aspect, la suppuration est assez consistante : pansement comme dessus, évacuations alvines abondantes, provoquées par le purgatif; dans la soirée, prescription d'une infusion de camomille romaine éthérée, nuit bonne, sommeil assez tranquille. 6. Suppuration extrêmement abondante, chute de partie de l'escarre, pansement avec un digestif légèrement animé, l'apozème de quinquina réitéré. 7. La plus grande partie de l'escarre se détache; pansement comme dessus. 9. Les derniers lambeaux de l'escarre sont enlevés et la plaie considérée comme plaie simple. Quelque activité qui ait été, dans la circonstance mise dans le traitement, qui d'un autre côté a été très-bien secondé par les efforts de la nature, la convalescence a été assez longue, et la plaie n'a été complètement cicatrisée qu'au bout de trois semaines.

Anthracos, ou charbon de la paupière, survenu spontanément.

Quatrième histoire. M.r A. T., propriétaire aisé, et maire de la commune de ...., département du Puy-de-Dôme, fut atteint dans le courant de l'année 1805, sans cause connue, d'un charbon à la partie interne de la paupière inférieure gauche; la scarification, l'excision même d'une très-petite partie de cette paupière, l'application subséquente de quelque caustique, arrêtèrent les progrès de la gangrène et de la mortification. La petite plaie ne s'étant point cicatrisée dans le délai ordinaire, l'ulcère

qui subsista dégénéra en cancer; des accidens très-graves, survenus depuis ayant nécessité trois ans après une opération très-conséquente, je reviendrai sur cet objet dans la troisième section.

Anthrax essentiel malin, survenu spontanément et sans cause connue.

M. B., de la commune de . . . . . . ; département du Puy-de-Dôme, âgée de 22 ans, grande et belle femme, bien constituée, d'un tempérament sanguin, fut atteinte, le 5 janvier 1808, d'un anthrax essentiel d'un très-mauvais caractère qui occupait la partie externe et moyenne de l'avant-bras gauche. Avant de présenter les détails de la marche de cette tumeur, il n'est pas inutile d'exposer brièvement certaines circonstances accessoires qui ont pu concourir au développement de cette maladie.

Ayant perdu ses père et mère en bas-âge, ayant d'ailleurs une assez jolie fortune, elle fut mariée par ses parens à l'âge de 16 ans. Ce mariage ne fut pas heureux; abandonnée deux ou trois ans après par son mari, privée du revenu d'une dot assez considérable, négligée et traitée avec assez d'indifférence par la famille de son mari, elle se trouva presque réduite à la condition de servante dans la maison où elle avait été chercher un asile, et y habitait un rez-de-chaussée bas et humide. D'un caractère naturellement doux et sensible, sa position triste pour le présent, sans apparence d'amélioration pour l'avenir, fit sur son imagination une impression d'autant plus vive, qu'elle s'attacha davantage à dissimuler le chagrin qu'elle éprouvait.

L'anthrax parut donc, comme je l'ai déjà dit, le 5 janvier 1808 sur le soir. L'éruption de la tumeur fut marquée par une douleur très-aiguë et brûlante dans la partie qui était le siége du mal. Peu instruite sur la nature de cet accident, elle place un cataplasme émollient dessus; la nuit fut très-mauvaise et extrêmement agitée, il y eut par intervalles du délire, des anxiétés, des angoisses, le tout accompagné d'un grand abat-

tement et d'une tristesse profonde. La douleur aiguë et pénetrante qu'elle éprouvait dès le soir, devint très-intense pendant le cours de cette nuit, ainsi que le sentiment de chaleur brûlante qui devenait de plus en plus insupportable.

Au point du jour elle me fait appeler, la tumeur formait alors sur la partie moyenne du cubital postérieur une élévation demi-sphéroïde, de la grosseur d'une châtaigne, dure et rénitente, elle était très-adhérente dans son fond, très-douloureuse; le tissu de la peau qui la recouvrait, déjà altéré, était livide et noirâtre ; à la partie la plus élevée paraissaient de petites crevasses d'où suintait une sérosité roussâtre ; le bras, à l'endroit de la tumeur, éprouvait dans toute sa circonférence un gonflement œdémateux assez considérable, la malade se plaignait d'une douleur brûlante intérieure, qu'elle comparait à celle qui résulte de l'application d'un fer chaud ; elle ressentait dans cette partie un serrement, comme si une corde très-fermée eut été placée dans cet endroit ; le membre entier était d'une telle faiblesse, que tout mouvement lui était absolument impossible ; elle y sentait une pesanteur, comme si un poids très-lourd eut été suspendu à son extrémité; les battemens de l'artère radial de ce bras étaient à peine sensibles, les pulsations de l'artère du côté sain étaient plus marquées, mais annonçaient une grande faiblesse ; la malade éprouvait des défaillances, des envies de se trouver mal. Je me hâtai de circonscrire la tumeur à l'aide de fers à cautère fortement chauffés, et la cautérisai ensuite en tout sens sans aucun ménagement. La malade pendant l'opération perdit connaissance, et fut ranimée par une potion éthérée qui lui fut administrée dans l'instant. L'opération terminée, un digestif très-animé placé sur un plumaceau de charpie fut mis sur la tumeur.

L'action tonique du feu ranime les forces de la malade, le pouls paraît bien plus consistant au bras droit, demeure le même au bras gauche ; un vomitif de tartrite de potasse antimonié est de suite administré à dose très-modérée, l'état de

la langue et des premières voies en indiquait la nécessité. Quelques verres de cette solution déterminent des vomissemens copieux de matières saburrales, la malade éprouve de suite un mieux sensible, elle commence à pouvoir exécuter quelques mouvemens avec le bras, la glande axillaire qui déjà avait éprouvé un gonflement considérable est moins douloureuse; dans la soirée, apozème de quinquina convenablement préparé; nuit assez calme, sans sommeil cependant, aucune apparence d'ailleurs d'accidens graves. Le lendemain 3 de la maladie, la tumeur très-affaissée, bien moins volumineuse, étendue d'ailleurs en tout sens, n'avait fait aucun progrès inquiétant, quoique formant une escarre gangreneuse très-compacte. Une sérosité roussâtre coulait du fond de la plaie: lotion avec vin aromatique, pansement avec un digestif légèrement animé; le bon état de la plaie n'empêche pas que la malade n'éprouve une grande faiblesse: administration réitérée de l'apozème de quinquina, potion cordiale dont on lui donne une cuillère à bouche d'heure en heure, nuit assez passable, point de sommeil cependant. 4. Le bras est bien moins gorgé que le jour précédent, la tumeur considérablement diminuée, la suppuration que fournissait le tissu cellulaire qui la circonscrivait, permettait de soulever les bords de l'escarre: apozème de quinquina réitéré. 5. La plaie dans le meilleur état possible, pansement comme dessus: un dégoût très-marqué qu'éprouve la malade, l'enduit jaunâtre qui recouvre la langue, annoncent un embarras gastrique bien caractérisé; une potion purgative est administrée, elle produit l'effet désiré: elle en éprouve un soulagement très-marqué. Dans la soirée, infusion de camomille romaine éthérée, la nuit meilleure et plus calme qu'aucune des précédentes. 6. Moitié environ de l'escarre se détache, pansement avec une digestif légèrement animé. 7. L'escarre peut facilement être enlevée en entier; pansement avec la charpie sèche. 8. La plaie considérée comme plaie simple.

Anthrax symptomatique bénin.

Sixième histoire. Cette histoire est tirée de la médecine-pratique de Stoll; elle est remarquable à raison surtout de la lenteur avec laquelle l'anthrax a parcouru différentes périodes, et par sa terminaison heureuse presque par les seuls efforts de la nature.

Un paysan (dit Stoll), âgé de 24 ans, vint implorer mon secours, c'était dans l'été de 1777; depuis 14 jours, son bras était devenu enflé et douloureux, dureté considérable près du creux de l'aisselle; au centre de la tumeur, était une pustule lenticulaire rouge qui bientôt commença à noircir, à s'ulcérer, à s'agrandir; son contour était dur et douloureux; le malade avait de la fièvre mais n'était point alité, il avait le visage, toute l'habitude d'un bilieux, surtout à son lever. Lorsqu'il entra à l'hôpital la fièvre avait déjà diminué, elle se termina spontanément; il fit usage d'un sel neutre, d'oxymel: l'anthrax fut plus long à guérir. . . . Je n'ai point observé d'anthrax dans les autres temps de l'année. Ceux que j'ai vus précédemment, paraissaient d'un caractère plus doux que ceux qu'Hippocrate rapporte avoir vu dans la même saison à Crannon ville de Thessalie, où il tomba pendant de grandes chaleurs une pluie forte et continuelle, les vents soufflant principalement du midi.

Même espèce d'anthrax.

Septième histoire. Elle est tirée du mémoire sur la pustule maligne de MM. Enaux et Chaussier. M. Chagnebrun (disent-ils) nous a raconté, que visitant un malade attaqué d'une fièvre inflammatoire, gangreneuse; exanthématique, on lui présenta tout-à-coup un bassin plein de matière très-fétide qu'on retirait de dessous le malade; dès l'instant même il éprouva du malaise, un mouvement spasmodique, et le lendemain il fut attaqué d'un charbon à la cuisse. Dans ce cas, ajoutent les auteurs du mémoire, l'impression s'est faite sur les organes intérieurs,

le virus semble avoir été élaboré par l'action vitale, le charbon n'a été qu'une éruption secondaire; ces Messieurs ne parlent pas de la fièvre que doit avoir eu le malade, elle est cependant un des symptômes caractéristiques de cette espèce de charbon: il parait difficile que sans elle l'éruption ait pu se faire.

Anthrax symptomatique malin.

Huitième histoire. L'anthrax, dont je vais donner l'histoire, a eu des suites bien plus funestes. T. R., laboureur, propriétaire aisé, domicilié dans la commune d...... département du Puy-de-Dôme, eut quelques-unes de ses bêtes à corne attaquées de charbon, dans le courant de septembre de l'année 1787; l'été avait été marqué par des alternatives de chaleurs excessives et de pluies d'orages; plusieurs de ces animaux avaient déjà été les victimes de cette cruelle maladie, lorsque la contagion gagnant toujours, deux très-beaux bœufs de trait qu'on avait préservés à force de précautions, furent atteints dans la même journée et succombèrent à la distance de quelques heures l'un de l'autre. Cet homme, malgré les avis qu'on lui donna, s'obstina à demeurer constamment auprès de ces animaux, à leur donner des soins, dans l'espérance sans doute de les conserver; cette perte fit sur lui la plus vive impression, il en conçut même un chagrin violent, tomba dans un état d'accablement et de tristesse profonde, suites soit de la perte qu'il venait d'éprouver, soit de l'absorption d'un virus d'une nature extrêmement délétère. Ne pouvant plus se soutenir, on le porte dans son lit; à peine y est-il, qu'une fièvre du plus mauvais caractère s'annonce par un malaise général, des anxiétés, des angoisses, particulièrement dans la région précordiale; le pouls devient faible et irrégulier, les pulsations inégales et traînantes, céphalalgie sous-orbitaire, le malade ne peut conserver dans son lit aucune position; nuit très-agitée, délire ou rêvasseries presque continuelles; sur le matin, il se plaint d'éprouver une chaleur intérieure très-forte, la langue est noire et sèche, l'al-

tération très-considérable, le pouls est petit et précipité, la peau est sèche et rude, la chaleur extérieure très-modérée, les urines rares et briquetées; sur le midi, frissons fugaces, augmentation de chaleur intérieure; bientôt après, le malade se plaint d'éprouver à la partie interne de la cuisse droite une douleur profonde, extrêmement vive et brûlante; on y remarque une tumeur noirâtre, dure, rénitente, très-adhérente dans son fond; le malade dit y éprouver un sentiment de cuisson, comme si un fer chaud y était appliqué. L'éruption de l'anthrax lui procure cependant quelques soulagemens momentanés, le malaise et les angoisses sont plus supportables, il se croit mieux; dans l'espace de quelques heures la tumeur soulève la peau qui prend une teinte rembrunie, de petites crevasses se formant à la partie la plus élevée, quelques gouttes d'une sérosité sanieuse en découlent; le spasme qui avait un peu diminué reparaît ainsi que les angoisses et les anxiétés précordiales, bientôt elles sont accompagnées de cardialgie, le pouls devient presque insensible, un délire obscur et comateux s'empare du malade, il expire enfin peu après dans un état de stupeur et d'insensibilité; à peine a-t-il rendu le dernier soupir, que son cadavre déjà en état de putréfaction exhale l'odeur la plus infecte.

Angine charbonneuse.

Neuvième histoire. Le charbon, dit M. Petit (discours sur les maladies principales observées dans l'Hôtel-Dieu de Lyon, pendant neuf années), est la plus affreuse des gangrènes, il marche avec une rapidité désespérante, et veut pour être borné dans ses effets un moyen prompt et terrible : c'est le feu, il n'a point l'infidélité des caustiques qui m'ont trompé plusieurs fois, il soulage sur le champ, j'ai sauvé par lui un grand nombre de malheureux. L'un d'eux nommé Boachon venait de guérir d'un charbon à la face, lorsqu'il se renouvela dans le fond de la gorge; l'accident n'avait reparu que depuis trois heures, et

déjà il suffoquait, le cou était gonflé, la poitrine prise, la tête embarrassée, quelques momens de plus il était mort. Je proposai et le malade accepta une nouvelle application du feu : 14 fois je portai un fer rougi à blanc dans le fond de la gorge derrière le voile du palais, les accidens semblaient s'éteindre dans ces applications successives, à la quatorzième, il respira librement, le calme se rétablit, et le père de 5 enfans fut sauvé.

Fièvre portant le type et le caractère charbonneux, suivie d'éruption de taches pétéchiales.

Dixième histoire. Elle est tirée du mémoire de MM. Énaux et Chaussier déjà cités. L'observation, à ce qu'ils rapportent, leur avait été communiquée par M. Raudot leur confrère... Un chamoiseur de Dijon, ayant acheté à très-bas prix plusieurs peaux de bœufs morts depuis quelque temps d'une maladie charbonneuse, s'occupa à les battre et les ranger dans son atelier; mais peu de jours après, il fut atteint d'une fièvre très-grave, qui se termina par une éruption de taches gangreneuses en différentes parties du corps, particulièrement aux parties génitales.

Il est peu de praticiens, dans les cantons où les maladies charbonneuses sont endémiques, qui n'ayent été dans le cas d'observer de ces fièvres de mauvais caractère, accompagnées de symptômes plus ou moins graves et dangereux, et qui se sont terminées par des efflorescences ou des taches gangreneuses et pétéchiales de la même nature, qui ont été les crises de ces fièvres.

Fièvre aiguë accompagnée de symptômes assez graves, pendant la durée de laquelle il y a eu éruption cutanée, surmontée de tumeurs pustuleuses.

Onzième histoire. L'observation très-intéressante que je rapporte ici est extraite des annales cliniques de la société de médecine-pratique de Montpellier. Mars 1811.

Je visitai, dit M. Richelmi, au village de Pigne, sous-pré-

fecture de San-Rémo, six individus campagnards dont trois hommes et trois femmes, tombés malades depuis environ 25 jours à époques différentes : leur maladie consistait dans une élévation cutanée, douloureuse et chaude, paraissant d'abord de peu de conséquence, sur laquelle s'étaient élevées peu de temps après une ou plusieurs pustules ou vessies presque de la grosseur d'un haricot, de différentes figures, violettes ou noirâtres, occasionant une douleur cuisante, et remplies d'une lymphe rougeâtre ou brune. Je ne vis cette maladie qu'aux mains, aux doigts des mains, à l'avant-bras ou au bras ; ces vessies en se crevant, et cela était arrivé dès les premiers jours, avaient répandu la lymphe qu'elles contenaient ; et laissé à leur place une escarre ou croûte noire insensible, s'étendant en peu de jours plus ou moins, et s'entourant d'un engorgement inflammatoire : cet engorgement était d'une couleur rouge, brune, accompagné de douleur poignante et d'une chaleur vive, cette maladie avait été précédée chez quelques-uns de lassitude générale, de malaise ; chez d'autres, elle s'était déclarée sans signes précurseurs ; chez ceux en qui le mal était plus intense, la tumeur d'un rouge plus foncé et d'une chaleur brûlante faisait éprouver à la partie malade un poids et une stupeur qui s'emparaient de tout le bras jusqu'à l'aisselle : il s'ensuivait divers symptômes, fièvre, malaise, lassitudes, mal de tête, défaillances, faiblesse générale, pouls dur et vibrant et quelquefois inégal, faible et fréquent. Tandis qne la croûte noire s'élargissait considérablement, l'engorgement parut donner dans un sujet des signes d'œdématie, enfin l'escarre se bornait, et dans l'espace de douze à quinze jours, elle se détachait ou était prête à se détacher par la suppuration, avec une diminution graduelle et successive de tous les symptômes.

Chez ceux dont le mal était moins grave, il y avait fort peu d'engorgement et très-peu d'accidens : de ce nombre était une femme de 50 ans, ayant à la partie externe de l'index, répondant au milieu de la deuxième phalange, la pustule

noirâtre qui fut suivie d'une escarre ; mais avec un engorgement fort peu considérable ; néanmoins la douleur était assez vive et répondait à l'aisselle du côté du doigt malade : aucun n'avait succombé à cette maladie, et ne paraissait pas devoir y succomber. Cette maladie ne fut point contagieuse, on était dans l'opinion que la cause de cette maladie consistait dans l'usage que les malades avaient fait de la chair d'un taureau mort d'une cause inconnue, ou dépendait du contact des entrailles de son cadavre; en effet, deux des malades l'avaient éventré, et deux autres avaient mangé de sa viande.

Fièvre charbonneuse proprement dite ou pestilentielle.

Douzième histoire. Une épizootie charbonneuse très-meurtrière régnait, dans le courant de l'été de l'année 1786, dans quelques communes du département du Puy-de-Dôme; elle fit périr entre autres chez un fermier plusieurs vaches et quelques génisses, enfin un de ses bœufs de travail fut attaqué lui-même de la contagion : la maladie fit chez cet animal en peu de temps de tels progrès, qu'il succomba au bout de 8 à 9 heures. Le propriétaire voulant au moins tirer parti du cuir, le dépouilla lui-même ; le virus charbonneux qui avait fait périr l'animal contenait des principes si délétères, que ceux qui étaient présens remarquèrent qu'autant de mouches se posaient sur le cadavre dépouillé, autant il en périssait de suite : cet homme en fut lui-même la victime ; à peine a-t-il terminé son opération, qu'il commence à éprouver les symptômes les plus intenses d'un accès de fièvre qui s'annonce avec les présages les plus sinistres. Le malaise général qu'il éprouve le décide à se mettre au lit, il pouvait être alors 6 heures du soir : point de douleurs aiguës à la vérité ; mais chute subite du pouls qui devient presque insensible ; prostration complète des forces, état de stupeur et d'insensibilité, indifférence absolue pour tout ce qui pouvait l'intéresser, angoisses et anxiétés ; spasme très-marqué dans la région précordiale surtout, respiration pénible

et entrecoupée de sanglots, affaiblissement marqué d'heure en heure, délire obscur et comateux, nulle apparition cependant ni de charbons, ni d'exanthèmes, ni même de taches pétéchiales. Sur le matin sueurs froides et colliquatives, hémorragie atonique par la narine gauche d'un sang dissous qui continue sans interruption, odeur cadavéreuse et insupportable que répand le malade, qui infecte ceux qui l'approchent; enfin, un dernier souffle de vie qui restait encore s'éteint au bout de quelques instans, et la putréfaction s'empare du cadavre.

A cet exposé sommaire des différentes modifications sous lesquelles se manifeste la maladie grave qui fait le sujet de cette dissertation, et qui présente tantôt une affection légère ou peu compliquée quoique assez grave, tantôt un état pathologique inquiétant par sa nature, que des accidens inattendus, certaines complications dangereuses viennent aggraver encore, tantôt enfin une série de symptômes du plus sinistre augure qui ont amené une terminaison funeste, j'aurais pu joindre une multitude d'autres faits de pratique d'une nature à peu près semblable qui sont à ma connaissance. La crainte seule d'être long, ennuyeux et diffus, m'a décidé à me borner, dans le choix des histoires que je devais présenter, à celles qui caractérisent spécialement chaque espèce.

§. III.

Exposé sommaire des méthodes de traitement adaptées aux différentes variétés que présente l'affection charbonneuse parmi les hommes.

Je viens de présenter le tableau de l'affection charbonneuse chez l'homme en parcourant successivement tous ses degrés; depuis le plus léger ou presque sans fièvre, sans accidens marquans, l'opération seule de la nature, que la cause soit externe ou interne, suffit à peu près pour rétablir tout dans l'ordre,

jusqu'à cette affection grave, cette fièvre vraiment pestilentielle, qui ne laisse ni à la nature ni à l'art presqu'aucun moyen d'enrayer des accidens rapides dans leur succession, menaçans et terribles dans leurs effets.

En parcourant les degrés intermédiaires, on a vu graduellement les parties extérieures, frappées d'une manière plus ou moins grave, intérieurement les forces vitales plus ou moins ménacées et opprimées, presque toujours deux genres de symptômes bien distincts, marchant ensemble.

Extérieurement une partie frappée devenir un foyer morbide, d'où par des irradiations un virus délètère porte sa funeste influence dans toute l'économie; intérieurement le même virus se développer souvent par des causes inconnues, se combiner avec les humeurs, leur communiquer les principes malfaisans qu'il contient, et la circulation devenir l'intermède par lequel le désordre et la destruction s'étendent et se propagent dans les viscères et les organes les plus essentiels. Deux ordres divers par conséquent d'indications à remplir.

Tout moyen curatif a pour but, soit de ramener les propriétés vitales en général, soit celles d'un organe, soit celles des divers tissus altérés ou frappés d'une affection grave, au type qui leur est naturel, et qui constitue l'état de vie, de santé et d'intégrité parfaite.

Sur les surfaces cutanées, il est nécessaire qu'une inflammation vraie établisse une ligne de démarcation entre des parties saines et d'autres qui sont très-malades, entre une portion gangrenée et sphacelée et celles qui sont encore vivantes : il faut donc la provoquer cette inflammation, la faire naître, lui conserver l'énergie nécessaire à la période inflammatoire; la dénudation, le déchirement des tissus, l'ulcération de la partie devenue un foyer inflammatoire, en est la conséquence nécessaire; la suppuration peut être lente et tardive, d'une mauvaise nature, être répercutée; les chairs, par une marche rétrograde, par suite d'un état pathologique spécial, devenir mollasses,

sanieuses, fongueuses : des moyens actifs, irritans, stimulans, deviennent alors nécessaires; enfin, il faut amener à une cicatrisation prompte et solide un ulcère souvent rebelle, profond et d'une grande étendue en surface.

Intérieurement l'affection même assez légère détermine un certain degré de faiblesse et de relâchement des solides que décèle un embarras gastrique, un état saburral des premières voies : des moyens actifs propres à déterminer une secousse salutaire, deviennent indispensables ; un état d'inertie et de stupeur dans ces mêmes solides, lorsque le mal a fait certains progrès, se manifeste un peu plutôt ou un peu plus tard, il est infiniment dangereux, parce que par là, toute réaction de leur part devient impossible. Le spasme, un des symptômes caractéristiques de cette maladie, lorsqu'elle a fait certains progrès, en est une suite presque nécessaire; il ne peut mener qu'à une terminaison funeste, il faut prévenir ce spasme ou le rompre; il faut donc que l'emploi de moyens actifs et puissans rende à ces mêmes solides l'action et l'énergie qu'ils ont perdues. Des humeurs imprégnées d'un virus délétère, combinées avec lui, sont menacées d'une colliquation funeste qui bientôt va frapper toute l'économie ; il faut non-seulement prévenir leur appauvrissement et leur dissolution, mais leur rendre la consistance et les propriétés salutaires et bienfaisantes qui constituent leur vie.

Après même qu'on a enrayé tous les accidens, si la maladie a été grave: la commotion violente, qui en a été la suite, a imprimé à toute la machine un état d'atonie qui se remarque à une faiblesse générale, à une convalescence lente et pénible, à des digestions languissantes et laborieuses, à une disposition saburrale du tube digestif, toujours prête à se reproduire ; il faut qu'un traitement rationnel pare à tous ces inconvéniens. Je vais parcourir successivement les indications que chaque circonstance exige.

I. C'est une vérité généralement reconnue, soit dans le trai-

tement de la pustule charbonneuse, soit dans celui de toutes les autres tumeurs de même espèce, que les caustiques, de quelque nature qu'ils soient, sont le seul moyen de provoquer une inflammation vraie, un accroissement, une exaltation de vie dans les parties qui circonscrivent celles qui, dans ces cas, sont frappées de gangrène, d'où résulte la cessation de communication; la chute, la séparation de celles qui sont sphacelées et mortifiées, en sont la conséquence; car, dès qu'il n'y a plus de communication, plus d'abord de fluides, par conséquent plus de vie. De tous les caustiques le plus employé est le cautère actuel; on lui a reconnu, dans ces circonstances périlleuses, des propriétés spécifiques auxquelles les anciens et les modernes ont rendu justice; on peut même avec raison le regarder comme le seul moyen vraiment efficace, le seul sur lequel on puisse et on doive compter. Les autres qui se présentent en seconde ligne, ne peuvent en comparaison être considérés que comme des moyens subsidiaires incertains et infidèles, plus adaptés à la timidité du malade et de l'opérateur qu'à la gravité des circonstances. Je les énumérerai cependant successivement.

II. Ces caustiques connus sous le nom de cautère potentiel, sont le muriate d'antimoine sublimé (beurre d'antimoine) en cristaux ou liquide, le nitrate d'argent (pierre infernale) ou sa dissolution, l'acide muriatique, l'acide sulfurique, etc. Viennent ensuite ces topiques tant vantés par leurs inventeurs ou leurs possesseurs, aux effets merveilleux desquels ils ajoutent encore par le secret mystérieux avec lequel ils en font usage; certaines eaux caustiques, préconisées comme autant de spécifiques qu'on vend au poids de l'or, et qui n'ont d'autre mérite que celui de remplir, d'une manière plus ou moins active, plus ou moins efficace, l'indication désirée, une inflammation vraie. Je passe sous silence la potasse caustique, pierre à cautère, la lessive des savonniers, les mélanges de savon et de chaux vive, et autres caustiques alcalins qui, à une pro-

priété dissolvante des matières animales, joignent un principe de septicité nullement adapté à la circonstance.

Il en est de même de certains oxides ou sels métalliques, tels que les préparations arsénicales, le muriate de mercure suroxigéné (sublimé corrosif), les eaux mercurielles qui, appliqués sur des tissus dénudés, peuvent, par la voie des absorbans, pénétrer dans l'économie et y produire des effets dangereux. Les moyens vraiment utiles sont d'ailleurs assez nombreux, assez variés, pour ne pas aller donner tant d'importance à ces procédés vulgaires, bien plus incertains et moins efficaces.

III. La manière d'opérer les tumeurs charbonneuses, au moyen du cautère actuel sur les surfaces cutanées, est extrêmement simple. L'opérateur doit être muni de fers, soit cutélaires soit à bouton, de diverses grandeurs; ils doivent, autant que possible, être chauffés à un feu de forge et être rouges blanc. On commence par circonscrire la tumeur au moyen d'une ligne circulaire qu'on trace tout au tour avec un fer cutélaire, passant et repassant jusqu'à ce qu'on ait atteint une profondeur suffisante : on place ensuite au centre un simple bouton de feu, et de là, on tire à la circonférence un certain nombre de rayons proportionnés à la grandeur de la tumeur; dans l'intervalle des rayons, on distribue de distance en distance quelques boutons de feu, on passe et repasse jusqu'à ce qu'un sentiment douloureux assez vif qu'éprouve le malade, annonce qu'on a atteint les parties vives.

La tumeur est-elle d'un volume très-considérable comme dans certains anthrax? Il faut, après l'avoir cernée, la miner en-dessous, en pénétrant dans son centre avec un fer à bouton très-effilé, qu'on tourne et retourne dans son intérieur dans des directions obliques, en se dirigeant du centre à la circonférence.

L'opération faite, on couvre la plaie d'un plumaceau de charpie chargé d'un digestif plus ou moins animé, suivant l'exigence des cas, et on maintient le tout par un appareil conve-

nable. Il est important de prévenir sur un effet du feu qui, à peu de différence près, lui est cependant commun avec les autres caustiques pour peu qu'ils soient actifs : c'est que son application est toujours suivie de gonflement ; ce qui pourrait faire présumer que c'est la tumeur qui continue à faire des progrès. Ce gonflement subit est dû à l'inflammation locale et spontanée que son application détermine dans la partie : c'est à quoi on doit nécessairement s'attendre et même désirer. C'est une inflammation de ce genre que la nature provoque, par ses seules ressources, dans certaines pustules et anthrax qui portent avec eux un caractère de bénignité.

Bien des praticiens intimément convaincus que le cautère actuel ne peut produire l'effet désiré sans des scarifications préalables, faites au bistouri ou à la lancette, débutent toujours par là. Des expériences cent fois répétées et sur les hommes et sur les animaux, dans des tumeurs même d'un volume énorme, m'ont convaincu qu'elles n'étaient nullement nécessaires ; et dèsqu'elles ne sont pas d'une rigoureuse nécessité, il y a toute espèce de raison pour ne pas en faire usage.

Le malade souffre bien moins ; on évite ensuite, ce qui n'est pas d'une petite conséquence, des délabremens considérables, une perte de substance toujours à redouter dans des plaies qui, essentiellement atoniques, demeurent souvent béantes ; ces hémorragies, suites presque inévitables de la dilacération de parties déjà à demi-mortifiées : le sang, dans ces cas, est fourni par des vaisseaux capillaires, souvent du plus petit calibre; il coule comme par une éponge qu'on presse, plusieurs heures même après l'opération, sans qu'aucun moyen souvent puisse l'arrêter, et c'est à quoi on doit s'attendre dans des parties qui, frappées par la contagion, éprouvent déjà un commencement de putréfaction. Un inconvénient majeur en résulte, c'est l'augmentation de la faiblesse de la partie, qui est toujours en raison de l'abondance de l'hémorragie : j'en déduirai plus amplement dans la suite les conséquences.

IV. Les autres caustiques déjà énumérés et renfermés sous la dénomination générale de cautère potentiel, ne peuvent agir efficacement et seuls comme escarotiques, que dans les premiers instans de l'éruption d'une tumeur charbonneuse même assez légère. Il est aisé de pressentir qu'ils seraient presque impuissans sur des escarres gangreneuses, épaisses et compactes; et, dans tous les cas, quelques actifs qu'ils fussent, leur action s'épuiserait sur une croûte déjà très-consistante, et se bornerait au plus à en corroder la surface. Les scarifications indispensables alors doivent être faites avec circonspection et prudence: trop légères, ne divisant ni toute l'épaisseur de l'escarre ni de la tumeur compacte qui forme le foyer, les caustiques restent, et épuisent encore leur action sur des parties mortes; trop profondes, on a à craindre les hémorragies atoniques, j'en ai fait sentir déjà les danger. Pénétrant d'ailleurs dans les chairs vives, elles étendent et propagent la contagion concentrée jusque-là dans la tumeur; les fluides délétères qui y stagnent suivent le tranchant de l'instrument, arrivent aussitôt que lui au fond de la plaie, et y portent leur funeste influence.

Un autre inconvénient non moins grave qui résulte des hémorragies, quelque peu considérables qu'elles soient, est que le temps qu'elles durent est un obstacle, en général, à l'application des caustiques; certains, surtout, entraînés, dissous, délayés par elle, demeurent absolument sans effet; on est forcé d'attendre, et pendant qu'on perd un temps extrêmement précieux, le mal fait des progrès.

N'eût-on pas même à craindre l'inconvénient des hémorragies, la sanie ichoreuse qui découle en abondance à la suite des scarifications de certaines tumeurs charbonneuses, est encore une nouvelle source d'embarras. Il faudra préalablement absorber et pomper avec des bourdonnets cette humidité; sans cette précaution, les caustiques les plus actifs étendus et délayés couleraient avec les fluides qui suintent de la plaie; d'autres, décomposés et éprouvant une combinaison nouvelle, perdraient

leur vertu caustique : ainsi le muriate d'antimoine sublimé forme alors par sa combinaison avec le fluide séreux, une véritable poudre d'algarot, et au lieu d'un caustique actif, agissant sur la plaie, on n'a plus qu'une préparation émétique presque complètement impuissante. Ces observations sur lesquelles j'ai cru devoir insister, font pressentir avec quelle prudence, quelle circonspection, les scarifications doivent être dirigées et pratiquées. Aussitôt qu'elles sont faites, si c'est du muriate d'antimoine sublimé en cristaux, dont on doit faire usage, on le porte avec l'extrémité des pinces à pansement dans le fond des plaies qu'on a faites ; on l'y étend, de manière que réparti également il puissse agir sur toute la surface où son action est nécessaire : est-il liquide, on le porte avec un pinceau dans les mêmes plaies ou sur des bourdonnets qu'on en imbibe et qu'on proportionne toujours à leur grandeur. On procède en la même manière avec les acides sulfuriques, muriatiques, avec la dissolution de nitrate d'argent ; mais si c'est de la pierre infernale même qu'on fait usage, on la promène dans le fond des plaies, passant et repassant jusqu'à ce qu'on se soit assuré qu'il s'en est dissous une assez grande quantité pour produire l'effet désiré.

De quelque caustique dont on ait fait usage, aussitôt après leur application, on entoure et couvre la plaie de charpie, puis de compresses, et on assujétit l'appareil avec un bandage approprié. Ces caustiques, quelques actifs qu'on les suppose, le sont bien moins que le cautère actuel : on compte ordinairement sur un espace de 4 à 6 heures, pour qu'ils puissent produire sur la partie l'effet qu'on en attend.

On lève alors l'appareil, et si l'application a été bien faite, on trouve une escarre dure, sèche, qui comprend toute l'épaisseur de la peau, on la couvre d'un plumaceau de charpie chargé d'un digestif plus ou moins animé ; ce premier pansement fait avec tous les soins et les précautions d'usage, on remet au lendemain à lever l'appareil, et alors il faut scrupuleusement

examiner la partie; est-ce une pustule charbonneuse qu'on doit traiter : il faut s'assurer qu'il n'y a plus ni dureté ni aréole vésiculaire; si c'est un anthrax, que toute l'étendue de la tumeur a été comprise, que le mal n'a point fait de nouveaux progrès, que le malade n'éprouve ni chaleur âcre, ni tiraillemens; si, au contraire, il n'éprouve qu'une douleur légère, une douce chaleur, un mouvement de pulsation dans la partie, on peut raisonnablement conjecturer que le caustique a agi sur toutes les surfaces et produit l'effet désiré; dès-lors on a droit de présumer qu'à l'extérieur l'effet de la contagion est arrêté. Le pansement se continuera avec un digestif plus ou moins animé jusqu'à la chute de l'escarre, qui arrive tantôt plutôt, tantôt plus tard, suivant les progrès qu'avait faits la maladie et l'état des forces vitales chez le malade. Cette chute arrive ordinairement du 6.e au 9.e jour; dans tous les cas, dès l'instant qu'elle est détachée, on panse avec des plumaceaux de charpie sèche, et passant légèrement de temps à autre la pierre infernale, la cicatrice arrive assez promptement. C'est encore une pratique utile de tremper alors les plumaceaux de charpie dans du vin miellé ou de l'eau vulnéraire étendue d'eau; c'est ainsi que, dans des circonstances heureuses, soit par l'emploi du cautère actuel ou des caustiques, se termine extérieurement l'accident.

Mais ce n'est pas toujours après une première cautérisation, qu'on obtient un succès aussi complet : assez souvent, en levant le premier appareil, on aperçoit autour de l'escarre provoquée par le caustique, une tumeur dure et compacte (accident cependant qu'on rencontre très-rarement, quand c'est du cautère actuel dont a fait usage, et que l'opération a été faite avec soin et méthode); dans une pustule charbonneuse paraît quelquefois encore une aréole vésiculaire accompagnée d'un gonflement œdémateux et considérable de toute la partie; dans les anthrax, la tumeur a continué ses progrès, s'est étendue, est devenue plus volumineuse, d'où résultent une chaleur âcre et mordicante dans la partie, un sentiment de brûlure et d'éro-

sion qu'éprouve intérieurement le malade, souvent même des douleurs aiguës et lancinantes; à ces symptômes se joignent un malaise général, une grande faiblesse, des angoisses, des anxiétés surtout dans la région précordiale, un certain étouffement, un sentiment de stupeur dans l'organe cérébral; le pouls est alors faible et précipité: ces accidens et autres n'annoncent que trop que les caustiques mis en usage n'ont pas été à la racine du mal; et une nouvelle cautérisation devient d'une instante nécessité: superficielle, elle ne produirait pas l'effet désiré et on perdrait encore un temps précieux; c'est alors que le cautère actuel doit être mis en usage de préférence à tous autres moyens, surtout si de premier abord on ne s'en est pas servi.

Quelque dure, quelque compacte que soit l'escarre qui occupe le centre de la tumeur, il faut, à l'aide de ce moyen, la traverser, l'attaquer profondément, pénétrer même en-dessous, en traçant des raies, en appliquant des boutons de feu, jusqu'à ce qu'une douleur assez vive qu'éprouve le malade, annonce qu'on a atteint les parties saines et sensibles; circonscrire de nouveau la tumeur, à l'aide du même instrument, est une chose qu'il ne faut pas négliger non plus; on doit le faire même sans aucun ménagement: sans de telles précautions on a tout à craindre pour le salut du malade.

A-t-on des raisons, dans une circonstance aussi grave, pour ne faire usage encore que du cautère potentiel: des scarifications deviennent nécessaires; avec quelque prudence, quelque discrétion qu'elles soient ménagées, toujours doivent-elles traverser l'escarre, être dirigées de manière à en détacher quelques lambeaux; car c'est par ces petites ouvertures qu'on introduit le caustique dont on s'est décidé à faire usage; c'est dans ces circonstances surtout que la plaie est sanieuse, qu'une sérosité ichoreuse abondante en découle, et le caustique ne peut prudemment être appliqué que toute cette humidité n'ait été pompée et absorbée. Dans ce cas, comme dans le précédent, après l'effet des caustiques on met en usage les digestifs plus ou moins stimulans, suivant l'état de la tumeur.

Lors même que dans le principe l'opération a été bien faite, qu'elle a eu dans les premiers temps tous les succès qu'on devait en attendre, que la plus grande partie des accidens extérieurs a disparu, que la suppuration même a commencé à paraître, on n'est pas pour cela toujours à l'abri ni de crainte ni d'accidens subséquens. La disposition personnelle de l'individu malade, une faiblesse naturelle ou accidentelle, le moindre écart de régime, la négligence, enfin, ou la suspension d'un traitement intérieur, actif et méthodique, toujours alors d'une rigoureuse nécessité, laissent reparaître la tumeur qui continue les mêmes progrès qu'au moment de l'éruption, et qui est accompagnée des mêmes symptômes: j'ai cité (2.e) histoire un exemple de ce genre. Voilà encore une circonstance impérieuse qui exige une nouvelle cautérisation faite sans aucun ménagement, à la suite de laquelle on procédera comme je l'ai déjà indiqué.

Je ne dois point passer sous silence certaines circonstances difficiles et délicates qui présentent au praticien, même instruit, de l'embarras et de l'incertitude: il n'arrive que trop souvent qu'il n'est appelé que très-tard; alors, ou la nature du mal a été méconnue, ou on a compté imprudemment sur certains topiques, sur les eaux secrètes, sur un traitement purement empirique, ou enfin sur des procédés vulgaires. Les charbons, alors, de quelque nature qu'ils soient, ont fait de tels progrès, que la maladie, même locale dans le principe, a déjà porté sa funeste influence sur toute l'économie, état aisé à juger et par le volume de la tumeur, et par celui du pouls et des forces vitales. On peut avoir à traiter une personne déjà malade, attaquée de la fièvre, scorbutique, scrophuleuse, dartreuse, d'un tempérament cacochyme. Dans de telles circonstances, le mal fait bien plus rapidement des progrès; la gangrène et la mortification marchent à grand pas, une escarre sèche et compacte forme à la vérité le centre de la tumeur essentielle, mais une infiltration gangreneuse dispose au loin les parties à une dissolution, une colliquation putride; on sent assez, dans ces cas épineux

et difficiles, avec quelle prudence, quelle discrétion, quelle activité, le traitement doit être dirigé tant intérieurement qu'extérieurement.

Après la chute même de l'escarre, lorsque toutes les premières périodes ont été parcourues sans accidens, on n'est pas pour cela à l'abri d'évènemens fâcheux. L'état naturel de faiblesse du malade, une altération considérable des forces vitales, un écart de régime, une indigestion même légère, suite de l'état de débilité accidentelle de l'estomac et des voies digestives, provoquent très-facilement l'affaissement de la plaie, la résorption du pus; dans ces circonstances critiques, on emploie sur la plaie des digestifs très-animés dans lesquels entrent les cantharides en poudre; on place des vésicatoires très-grands, des sinapismes sur diverses parties du corps, de préférence dans le voisinage des organes menacés d'une congestion, ou soupçonnés être le siége d'une métastase; on cherche, enfin, à stimuler et irriter la plaie par les moyens les plus actifs qu'on peut imaginer. On soutient l'action de ces moyens stimulans par des lotions, des applications, d'infusions aromatiques, spiritueuses où entrent le quinquina, le camphre, la myrrhe, l'aloès et autres antiseptiques, surtout quand il y a eu au loin expansion érysipélateuse, gonflement œdémateux considérable; c'est en outre sur un traitement intérieur, sagement ménagé, que le médecin doit compter comme sur une de ses principales ressources.

Quelques méthodes de pansement et de traitement que nécessite la circonstance, on aura, dès le premier pansement, la plus grande attention dans l'application des bandages et appareils; ils seront toujours légers, les plus simples possible, peu serrés, même après l'application des caustiques. Les plumaceaux seront peu épais, peu compactes, afin que la suppuration puisse les traverser aisément; au visage, les compresses seront douces, de linge très-fin : le bandage qu'on emploîra de préférence sera la fronde, qui peut être placée commodément dans presque

tous les cas. On évitera soigneusement une compression trop forte qui deviendrait bientôt douloureuse et ralentirait la circulation dans une partie déjà disposée à la mortification.

Les plumaceaux surtout au visage seront toujours enlevés à chaque pansement avec précaution, on en prendra encore davantage relativement aux portions d'escarre qui se détacheront successivement : une hémorragie dangereuse serait la suite d'une manœuvre imprudente ; l'escarre chez des sujets faibles, cacochymes, scorbutiques, peut tomber en dissolution : le pus est alors ichoreux, clair, fétide. Après avoir enlevé avec précaution les parties flottantes, il est utile de saupoudrer la plaie avec du quinquina en poudre, ou seul ou uni à une petite quantité de camphre aussi en poudre; on peut encore très-avantageusement la recouvrir d'un enduit léger, préparé avec le même quinquina mêlé à suffisante quantité d'eau-de-vie camphrée.

Il faut s'attendre dans certains cas, surtout si l'engorgement a été considérable, à une suppuration longue et tardive ; des chairs mollasses forment alors des fongus, des excroissances ; les plumaceaux de charpie sèche, les lotions avec une eau vulnéraire styptique, le collyre de l'Enfranc, l'usage réitéré du nitrate d'argent, par-dessus tout un traitement intérieur sagement administré, sont autant de moyens propres à amener une cicatrice prompte et solide.

Il est enfin une précaution de prudence, j'ose dire même de nécessité, qui trouve son application au traitement de toutes les tumeurs charbonneuses de quelque nature qu'elles soient, quelques parties des surfaces cutanées qu'elles occupent : c'est d'abord de lotionner à chaque pansement les plaies, ou avec un vin aromatique convenablement préparé, ou avec des infusions ou décoctions aqueuses vulnéraires, animées soit avec l'eau-de-vie camphrée, l'eau vulnéraire spiritueuse, la teinture de quinquina, de mirrhe, celle d'aloès ; on ne devra mettre qu'une dose très-modérée de cette dernière, à raison de ses propriétés

purgatives; on rendra de telles préparations, dont on peut varier la composition, légèrement styptiques et astringentes, par l'addition d'une dose convenable d'alun, de sulfate de fer, de muriate de soude; des compresses imbibées des mêmes préparations couvriront toute la partie malade, s'étendront à tous les endroits qu'un engorgement œdémateux, qu'une infiltration quelconque ont parcourus : en hiver on fera tiédir légèrement la préparation avant d'y tremper les compresses. On en réitérera souvent les applications ; dans les circonstances graves, on les renouvellera de deux en deux heures, on aura attention surtout en les enlevant de ne point déplacer les plumaceaux de charpie, cette partie du pansement ne devant être faite que deux fois le jour. Cette méthode de traitement n'est pas du tout indifférente, elle aura le double avantage : 1.° par ses propriétés antiseptiques, de prévenir les progrès de la gangrène et de la mortification ; 2.° par sa vertu tonique et astringente, de rendre à une partie faible, infiltrée, tombée dans le relâchement, l'énergie et l'action nécessaire pour repousser le virus et le concentrer dans son foyer primitif. On en commencera l'usage à compter des 1.ers pansemens, et on le continuera après la chute de l'escarre, même à une époque où la cicatrice sera déjà avancée, si la faiblesse et l'engorgement de la partie en font juger la continuation nécessaire.

Il est presque inutile d'observer que les décoctions aqueuses, émollientes, les corps gras et onctueux, et enfin les cataplasmes adoucissans et résolutifs, de quelque espèce qu'ils soient, dans une maladie surtout caractérisée par la faiblesse et l'atonie, ne feraient qu'accroître ces accidens dans une partie déjà trop disposée par elle-même au relâchement.

V. L'anthracos, ou charbon des paupières, présente des accidens graves dans leur nature, rapides dans leur succession, menaçans et terribles dans leurs effets, dans une partie naturellement délicate. Quelque méthode de traitement qu'on emploie, lors même que le mal s'est borné à la paupière, la cica-

trice seule qui en résultera la laissera bridée, erraillée, quelquefois même renversée, toujours conservant un bourrelet qui obstrue quelquefois les points lacrymaux. Les principales méthodes en usage consistent à inciser à l'instrument, enlever même la portion de paupière gangrenée, sur laquelle on applique ensuite un caustique léger, tel que le nitrate d'argent.

Un autre procédé est de pointer légèrement à la lancette la tumeur, d'introduire, dans ces petites ouvertures, des trochisques de minium qui agissent comme escarotiques.

Un troisième consiste à pratiquer à la lancette des scarifications légères, dans le fond desquelles, après avoir couvert le globe de l'œil de plumaceaux de charpie trempés dans l'eau, on porte, à l'aide de quelques brins de charpie, un caustique actif tel que l'acide muriatique.

Une quatrième méthode, enfin, bien plus sûre, plus efficace, et qui ne présente pas plus d'inconvénient que les précédentes, est de cautériser la partie de paupière malade avec le cautère actuel. Pour user de ce moyen sans inconvénient, on place entre le globe de l'œil et la paupière, ou un morceau de carton, ou une lame courbe de plomb ou de tout autre métal, façonnée exprès, la plus lisse et polie possible: par ce moyen, on n'a pas à craindre l'inflammation de la conjonctive; on couvre en outre le globe de l'œil de plumaceaux de charpie trempés dans l'eau végéto-minérale. Ces précautions prises, on touche avec un fer à bouton petit et aigu la tumeur charbonneuse, soit dans son centre, soit dans sa circonférence.

Pour peu qu'on ait trop attendu ou que le mal ait fait des progrès rapides, la conjonctive elle-même qui tapisse le globe de l'œil participe à l'accident; dans cette circonstance délicate, surtout lorsque la partie qui correspond à la pupille est encore intacte, on a proposé d'inciser à l'instrument cette portion de conjonctive, d'en enlever même tout ce qui est gangrené, et de cautériser ensuite le fond et la circonférence de la plaie avec le nitrate d'argent, ou encore de scarifier à la lancette la

portion de conjonctive attaquée, et d'y porter ensuite à l'aide d'un très-petit pinceau de l'acide muriatique. Au moyen de certaines précautions, on pourrait également sans danger faire usage du cautère actuel; pour cela, il n'y aurait qu'à couvrir les parties saines du globe de l'œil de plumaceaux de charpie imbibés d'eau végéto-minérale, ensuite, à l'aide d'un conducteur qu'on aurait préalablement appliqué sur la tumeur, porter dans son centre un bouton de feu.

Enfin, si la tumeur a gagné le centre de l'orbite, envahi la pupille, l'axe visuel, les accidens graves qui accompagnent de tels délabremens, mettent le médecin dans le cas de n'user d'aucun ménagement; il est constant que l'œil est également perdu: une telle circonstance exige impérativement qu'il choisisse parmi les procédés divers, celui qu'il jugera le plus actif et le plus efficace.

Quelque partie du globe de l'œil ou de ses accessoires qu'occupe la tumeur, l'opération faite, on la couvrira d'un plumaceau de charpie chargé d'un digestif doux, tel que celui qui serait préparé avec le jaune d'œuf, la térébenthine fine et le camphre. Trop irritant, il enflammerait promptement des parties qui par leur contexture y sont déjà très-disposées, ce qui pourrait avoir des suites funestes. Si le malade éprouvait, soit dans les parties qui avoisinent l'orbite, soit dans l'intérieur de la tête, une douleur sourde et pongitive ainsi que cela arrive quelquefois, extérieurement, des embrocations avec le camphre dissous dans un jaune d'œuf, dans lequel on aura ajouté une petite quantité de teinture de Sydenham et quelques gouttes d'éther, produiront de bons effets; on les fera sur les diverses parties des tégumens où le malade éprouvera des sentimens douloureux, on les renouvellera dès que les douleurs reparaîtront.

Intérieurement l'usage des antispasmodiques produira d'excellens effets; on les choisira dans la classe de ceux dont on n'a pas à redouter les propriétés stupéfiantes: tels que le camphre, le musc, le castoréum étendus dans un véhicule approprié,

comme l'infusion de tilleul, l'eau de fleurs d'orange, l'eau de cannelle orgée; on ajouterait à la potion quelques gouttes d'éther soit sulfurique soit acétique, et un sirop.

VI. La cautérisation avec le cautère actuel est encore le moyen le plus efficace à employer pour les charbons de l'intérieur de la bouche; rien de plus facile que de l'appliquer sur l'intérieur des lèvres; plus avant, c'est-à-dire, dans l'intérieur de la bouche, on peut également, pour peu qu'on ait de dextérité, en user avantageusement, ou à nu ou à l'aide d'un conducteur. On remplira, mais moins sûrement, les mêmes indications avec les caustiques déjà désignés; celui cependant de tous qui paraît mériter la préférence, est l'acide muriatique: le succès avec lequel on l'a toujours employé dans ces parties, dans des cas de gangrène, sur des ulcères scorbutiques rebelles, sont de sûrs garants de son efficacité; on peut l'y porter sur des bourdonnets à l'extrémité des pinces, ou au bout d'un très-petit pinceau.

VII. Dans l'angine charbonneuse, le siége de l'affection, comme on l'a déjà vu, est sur les parois de la fosse gutturale; la suffocation prompte du malade en est ordinairement la suite, si on n'y porte de prompts remèdes. On a pu remarquer avec quel avantage M. Petit avait porté hardiment le feu, à l'aide d'un fer à cautère, à 14 reprises différentes dans le fond de cette cavité, le succès marqué que chaque application avait eu, et le bien-être que le malade en avait éprouvé.

Mais les secours peuvent arriver tard, le malade être sur le point d'être suffoqué, ou périr dans le temps qu'on se disposera à l'opérer; dans ces circonstances désespérées, on pourrait avantageusement pratiquer préalablement la trachéotomie; par ce procédé, la liberté de la respiration étant maintenue, on aurait ensuite tout le temps, soit de cautériser la tumeur avec le cautère actuel, ou de la toucher avec de l'acide muriatique oxigéné, qu'on y porterait à l'aide d'un pinceau ou d'un bourdonnet. On ne perdra pas de vue, qu'après l'opération le malade

éprouvera le plus grand soulagement d'un vomitif émétique, tant à raison des fortes secousses qu'il occasionnera, que par l'avantage qu'il aura d'évacuer des matières saburrales qui compliquent presque toujours cette affection. On ne devra pas négliger ensuite non plus l'usage réitéré des gargarismes antiseptiques, détersifs, astringens.

VIII. La nécrose des ardens présente deux ordres de phénomènes : intérieurement, un affaiblissement notable des forces vitales, un relâchement des solides, un appauvrissement manifeste des humeurs; extérieurement, c'est une gangrène sèche qui s'empare d'une portion de membre mortifié. Cette affection, considérée comme le résultat d'un virus d'une nature charbonneuse dont les progrès sont lents et l'action partielle, demande une nourriture excellente, composée de substances d'une digestion facile, néanmoins succulente, des consommés, l'usage modéré de vins généreux et de liqueurs : une nourriture abondante, prodiguée hors de saison, fatiguerait un estomac débilité; comme remède interne, l'usage habituel des toniques, tels que le quinquina, le camphre, ou seul ou uni à des substances amères, l'extrait de genièvre, l'extrait de gentiane, la thériaque, etc. Les forces vitales anéanties, ramenées par ces moyens sagement ménagés à leur type naturel, les portions des extrémités qui avoisinent celles qui sont en état de mortification, reprendront l'action nécessaire pour provoquer leur séparation d'avec celles dans lesquelles la vie est éteinte. Extérieurement, on augmentera le ton de ces mêmes parties par des compresses imbibées d'un vin aromatique animé avec les teintures de camphre, de quinquina, de myrrhe, d'écorce de chêne et autres substances astringentes qui contiennent le plus abondamment les principes du tannin. Toute méthode débilitante et relâchante sera sévèrement proscrite, ainsi que les évacuans, soit vomitifs, soit purgatifs.

IX. La cinquième espèce d'affection charbonneuse présente, à la vérité, dans les deux premières variétés, des accidens

extérieurs, mais symptomatiques, d'où résultent quelques indications à remplir; accidens résultans toujours d'une altération plus ou moins dangereuse des forces vitales, des humeurs, suites de l'introduction d'un virus étranger dans l'économie. Sans négliger ces symptômes extérieurs qui demandent quelques soins, ce sera sur un traitement intérieur plus ou moins actif, suivant les cas, que les vues du médecin doivent être principalement dirigées.

Ainsi les parties couvertes de taches pétéchiales qui caractérisent la première variété, pourront être couvertes de compresses imbibées d'un vin aromatique animé avec l'alcool camphré; on renouvellera fréquemment ces applications: cette méthode ranimera la vie de parties frappées de faiblesse et d'atonie.

Les espèces de pustules qui surmontent ces exanthèmes, ces efflorescences cutanées plus ou moins saillantes, plus ou moins douloureuses qui se manifestent dans la seconde variété, demandent quelques soins de détail. Cette maladie extérieure se borne-t-elle à de simples pustules remplies d'une sérosité âcre, qui occasionnent une douleur vive et brûlante, sans inflammation cependant considérable: on se contentera d'ouvrir les cloches, d'en faire couler le liquide, de fomenter la partie avec une eau détersive alcoolisée, et de la couvrir de compresses imbibées d'un vin aromatique. Rarement dans ces accidens légers l'emploi des digestifs est-il nécessaire.

Mais si les pustules sont nombreuses et douloureuses, remplies d'une sérosité âcre et corrosive, placées sur un boursouflement inflammatoire plus prononcé, symptômes qui rapprochent l'accident des véritables charbons: dans ce cas, après avoir donné issue au liquide contenu dans ces cloches, on pourra toucher ces tumeurs exanthématiques avec quelque caustique, même les cautériser avec le cautère actuel, et les panser ensuite avec un digestif plus ou moins animé, en suivant les méthodes déjà indiquées.

La maladie interne est celle qui demande toute l'attention. Du succès de son traitement doit résulter la cessation de ces symptômes extérieurs déjà décrits ; ces fièvres doivent être considérées comme fièvres de mauvais caractère, se rapprochant plus ou moins de la nature pestilentielle, et c'est sur cette théorie que doit être basée la sage distribution des moyens curatifs ; évacuer au moyen des vomitifs les matières saburrales contenues dans les premières voies, soutenir, accroître les forces vitales anéanties, favoriser des sueurs critiques, prévenir par l'emploi méthodique des antiseptiques les plus puissans, une dégénération putride, la colliquation des humeurs, tel est le but qu'il faut atteindre.

X. La fièvre charbonneuse, enfin, qu'on peut regarder avec raison comme essentiellement pestilentielle, présente dès ces premiers instans une apparence si sinistre, des symptômes si menaçans, laisse si peu de ressource à l'influence du traitement, à raison de la promptitude avec laquelle elle emporte le malade, qu'à peine a-t-on le temps quelquefois de songer à faire quelques tentatives : dès l'invasion, un spasme tantôt général, tantôt occupant la région précordiale, suite de l'impression délétère du virus sur l'économie, s'empare du malade ; ce spasme dégénère bientôt en une inflammation essentiellement atonique et dissolutive, la gangrène lui succède rapidement, frappe les organes les plus essentiels à la vie, et une colliquation prompte des solides et des fluides en est la suite.

Un vomitif émétique, administré dans les premiers instans à dose convenable, aurait le double avantage de dégager les premières voies engouées par des matières saburrales putrides, d'agir secondairement par ses propriétés toniques sur les forces vitales; à l'usage de ce premier moyen, devra succéder, sans le moindre retard, l'administration du quinquina sous la forme qui, sous le moindre volume, contiendra le plus des propriétés élémentaires et spécifiques de cette substance; la poudre, la résine de cette écorce, sont celles des préparations qui méritent

la préférence. Ces remèdes, donnés à haute dose, telle que celle pour l'écorce de 2 et 3 onces dans les 24 heures, et pour la résine de demi-once, n'auront que plus de succès si on les unit à suffisante quantité de musc. On pourra délayer ces substances dans des véhicules appropriés, dans lesquels entrera un vin généreux, l'éther, soit sulfurique, soit acétique : les doses de ces médicamens seront données à des époques rapprochées. Dans les intervalles, on administrera au malade quelques cuillerées de potions cordiales, dans lesquelles entreront les eaux spiritueuses de mélisse, de cannelle, le camphre à la plus grande dose possible, les eaux distillées de fleurs d'orange, de menthe poivrée, un éther quelconque ; on édulcorera ces potions dont on peut varier les compositions.

Malgré l'emploi de ces moyens d'une efficacité reconnue, dans des circonstances moins périlleuses, on n'aura peut-être obtenu encore que peu de succès. On a tout à craindre de la prolongation du spasme; il faut à tout prix le rompre, le convertir même en un mouvement fluxionnaire : la cause n'en est pas équivoque, elle tient à la funeste influence d'un virus horriblement délétère sur les forces vitales; mais on ne peut parvenir à ce but, qu'autant que ce mouvement sera provoqué par des moyens énergiques, dont l'action véhémente déterminera une perturbation métastatique subite.

Les moyens ordinairement d'usage tels que des vésicatoires, des sinapismes, le moxa même, n'agiraient que d'une manière tardive: ces méthodes trop lentes laisseraient échapper le malade. Sans rien préjuger sur un point aussi délicat, je présenterai, en traitant de cette espèce de maladie, à laquelle les animaux sont aussi sujets, et qui les emporte dans l'espace de quelques heures, une méthode qui dans leur traitement a été couronnée du succès le plus complet; s'il était permis de conclure par analogie, on pourrait peut-être en faire une application heureuse à ces circonstances désespérées où on n'a rien plus à ménager.

Dans une affection aussi grave, le canal intestinal est une des

parties organiques sur laquelle, dès les premiers instans, l'impression du virus porte une influence désastreuse; on peut facilement l'apprécier par ces épanchemens d'un sang dissous dont le bas-ventre ou les intestins sont inondés, par les désordres que l'autopsie cadavérique démontre très-souvent que ces parties ont éprouvés, désordres tels qu'en peu d'heures la gangrène et le sphacèle les ont frappés dans une grande étendue. Des organes essentiels, le tube intestinal est l'*ultimum moriens*; et la vie a déjà abandonné l'individu, que le mouvement péristaltique de ce viscère continue encore, c'est aussi sur lui qu'il faut agir; on parviendra à ce but au moyen de lavemens toniques, antispasmodiques, irritans, et fortement antiseptiques; on pourra les préparer avec une forte décoction de quinquina en poudre; on lui associera, suivant les cas, le camphre à grande dose, la teinture de myrrhe, l'éther, soit sulfurique, soit acétique, des substances acides telles que de bon vinaigre, l'assa-fétida, comme puissant antispasmodique; on variera, on combinera les doses convenables de ces médicamens suivant les cas.

On secondera les effets de ces moyens intérieurs par ceux qu'extérieurement on jugera les plus propres à détruire un spasme fixé ordinairement sur l'épigastre, la région précordiale; des embrocations, des frictions faites sur ces parties atteindront ce but; on mettra pour cela en usage les teintures de camphre, de myrrhe, de quinquina, d'assa-fétida, de musc, de castoréum; on y joindra de fortes doses de quelques-unes des différentes espèces d'éther. On renouvellera ces frictions souvent, on les étendra à différentes parties du corps, au bas-ventre, aux cuisses, aux reins.

XI. L'application d'une méthode de traitement intérieur n'a eu lieu jusqu'à présent qu'à l'égard de la dernière espèce d'affection charbonneuse. Dans toutes les variétés précédemment décrites, on a vu que pour peu que le mal fasse des progrès, tirât-il son origine d'une cause externe, fût-il le résultat de l'inoculation, il envahit bientôt de proche en proche l'économie,

et finit par porter une atteinte considérable aux forces vitales; c'est de cet anéantissement dont elles sont menacées qu'il faut les préserver; c'est cette dégénération, cette dissolution des humeurs qui en est une conséquence nécessaire, qu'il faut prévenir.

Ce relâchement général, premier effet de la stagnation du virus dans une partie même éloignée du tronc, provoque presque dès l'invasion une affection gastrique, un état saburral des premières voies, occupant primitivement les parties supérieures, s'étendant bientôt dans tout le tube digestif. Encore quelques progrès de plus, les humeurs s'altèrent, le spasme en est la suite; quelques degrés de plus d'intensité de symptômes, ces mêmes humeurs, dans lesquelles il n'existe presque plus de vie, marchent vers une dissolution, une colliquation générale; à travers le tissu des solides privés d'action et de tonicité, transsudent alors ces mêmes fluides que leur état de flaccité ne peut plus contenir, et les hémorragies colliquatives, les épanchemens de même nature surviennent. Le cerveau permet l'abord de fluides qui ne sont plus en rapport ni avec ses besoins, ni avec son mode de vitalité; il tombe dans un état d'insensibilité, d'où résultent la stupeur, un délire obscur, une affection comateuse, le coma vigil.

L'organe pulmonaire opprimé n'exerce qu'avec la plus grande peine ses importantes fonctions; sa surface, son parenchyme, l'intérieur des bronches, sont bientôt couverts de taches ou vésicules gangreneuses; il en est de même des viscères abdominaux envahis par une inflammation atonique, ils deviennent le siége d'une gangrène qui marche presque de compagnie avec le sphacèle.

L'état saburral des premières voies indique la nécessité de vomitifs actifs; sous bien de rapports, le tartrite de potasse antimonié paraît mériter la préférence: donné à dose convenable, il remplira la double indication, et de nettoyer, et débarrasser les premières voies, et de porter ensuite son action tonique et

stimulante d'abord sur l'organe digestif, et par sympathie dans toute l'économie. Un remède recommandable à tous égards; mais qui dans la circonstance est d'une rigoureuse nécessité, est le quinquina rouge qu'on devra choisir de la meilleure qualité possible; donné en substance et à grande dose immédiatement après l'émétique, il préviendra ses effets trop actifs sur le système nerveux chez certains individus; par sa vertu antiseptique, il neutralisera, anéantira l'influence délétère du virus charbonneux sur l'économie; par sa propriété tonique, enfin, il ranimera les forces de l'estomac et des viscères digestifs. Dans de telles circonstances, donné en apozème, uni à un vin généreux, à quelques gouttes d'éther, il produit le meilleur effet. Le camphre, à raison de ses propriétés puissamment antispasmodiques, et surtout antiseptiques, sera administré à grande dose, soit sous forme de pilules, soit en émulsion, soit dans des potions, ou de toute autre manière que le malade adoptera de préférence.

L'acétate d'ammoniac convenablement étendu dans un véhicule approprié, agit comme stimulant et comme diaphorétique; son usage ne doit pas être négligé, non plus que celui de l'ammoniac liquide, donné à la dose de quelques gouttes dans les tisanes dont le malade fait usage. Les limonades végétales, préparées avec le suc de citron, des groseilles, l'oxycrat, le sirop de vinaigre, l'orangeade, sont, dans bien des circonstances, les boissons dont le malade doit user, à moins que la diarrhée n'en contr'indique l'usage. On remplacera alors ces boissons par des limonades préparées avec des acides minéraux, tels que l'acide sulfurique, l'acide muriatique, etc. Les acides minéraux ont surtout cet avantage, lorsqu'on craint la dégénération putride, d'agir comme puissamment antiseptiques; souvent, dans ces cas, la faiblesse est grande; l'altération qu'éprouvent les malades, les engagent à boire beaucoup; les boissons qu'on leur présente les dégoûtent: une tisane vineuse les désaltérera sans débiliter l'estomac.

Les cordiaux distribués à propos, donnés souvent à doses fractionnées, ranimeront les forces, feront disparaître les angoisses, les anxiétés, souvent le spasme et les convulsions, qui, dans ces circonstances, reconnaissent une cause essentiellement atonique. On pourra préparer, à cet effet, des potions où entreront à dose convenable, et au choix du médecin, les eaux distillées de fleurs d'orange, de menthe poivrée, de sauge, d'anis, de fenouil, ainsi que d'autres eaux distillées spiritueuses, telles que celles de mélisse dite des carmes, celle de cannelle, des teintures telles que celle de vanille, de myrrhe, de quinquina; on leur associera un vin généreux, tel que celui de Malaga, les éthers, soit sulfurique, soit acétique: ces potions seront édulcorées avec un sirop approprié.

Dans les mêmes vues, si des circonstances impérieuses l'exigent, surtout quand les effets d'un spasme opiniâtre sont à craindre, on unira à ces potions le camphre, le castoréum, le musc, la résine de quinquina à doses convenables; ou si le malade le préfère, on pourra composer avec ces dernières substances, ou des électuaires, ou des bols; l'extrait de genièvre, celui de gentiane, pourraient alors servir d'excipiens, ainsi que la conserve de roses rouges. On administrerait au malade ces médicamens à des époques rapprochées, et à petites doses.

Une faiblesse générale, dans cette maladie, se manifeste sur toute l'habitude du corps; l'estomac, les voies digestives en sont au moins alors sympathiquement affectés; le moindre écart de régime a presque toujours des suites funestes : aussi doit-on recommander aux malades la plus grande sobriété; une nourriture même légère, en petite quantité, cause quelquefois des indigestions graves: elles tiennent à un état d'engouement, à une disposition saburrale, toujours prête à se renouveler dans les premières voies. Dès que ces accidens arrivent, la plaie s'affaisse, la suppuration se supprime, les chairs deviennent pâles et blafardes, et les organes intérieurs sont menacés de congestion ou d'une métastase infiniment à craindre. Dans les

premiers instans, il faudra nécessairement favoriser les évacuations par des boissons délayantes, légèrement nitrées, telles que l'eau de veau, de poulet, ou simplement l'eau miellée; mais ces premiers momens passés, il faudra en venir aux amers: le quinquina, dans ces circonstances graves, sera employé de préférence; dans des cas moins menaçans, les autres infusions amères, telles que celles de camomille romaine, de petite centaurée, d'absinthe, le vin même d'absinthe, suffisamment étendu, produiront l'effet désiré. Pour peu d'ailleurs que les fonctions digestives soient rétablies, les forces du malade revenues, et que l'état des premières voies le permette, c'est le cas d'en venir à des purgatifs. Dans une telle occurrence, outre qu'ils nettoyent et débarrassent le canal intestinal, ils ont l'avantage inappréciable de rappeler la suppuration à la plaie: j'en ai fait la remarque dans plus d'une circonstance; et c'est même une chose reconnue, que dans bien des cas où il n'y a ni indigestion, ni accident grave, autre que l'état saburral des premières voies, et une suppuration peu abondante sur la plaie, ou qui s'établit difficilement, un purgatif placé à propos la fait paraître ou la rappelle; mais alors, c'est toujours à des purgatifs toniques, sans être drastiques, qu'il faut recourir.

D'autres indications qui ne sont pas à négliger quand la faiblesse est grande, qu'on craint la répercussion de l'humeur sur quelque organe essentiel, ou que des symptômes non équivoques annoncent un commencement de métastase sur quelque viscère, sont les vésicatoires, les sinapismes; à l'apparence du moindre danger, il faut y recourir, en couvrir alors une surface un peu étendue, et même quelquefois les multiplier; il est presque inutile d'observer que, dans ces cas, le lieu d'élection pour l'application de l'épispastique sera de préférence celui qu'on jugera le plus favorable à la dérivation qu'on veut provoquer.

C'est une remarque que j'ai faite plus d'une fois, surtout dans les maladies caractérisées par un anéantissement, une prostration des forces vitales, et principalement dans celle qui fait le

sujet de cette dissertation, que les plaies résultantes de l'application des vésicatoires avaient l'inconvénient de devenir promptement gangreneuses. Le vrai moyen d'éviter cet accident, est de ne point les laisser suppurer: on enlève avec précaution l'emplâtre vésicatoire, sans déchirer la poche qui renferme la sérosité, et alors avec une aiguille, ou un stylet en argent, on pratique à la partie la plus déclive une très-petite ouverture par où on la fait couler; une compresse ensuite imbibée de vin miellé tiède, appliquée sur la partie et maintenue avec une bande roulée, provoque sa réunion et son rétablissement dans les 24 heures; et pour continuer l'action tonique de l'épispastique, et ne pas en perdre le fruit, quelques heures avant de lever ce premier vésicatoire, on en place un autre dans une autre partie. Dans pareilles circonstances, on emploie encore les sinapismes, mais simplement comme rubéfians, et en les promenant successivement sur différentes parties. Si cependant la crainte fondée d'une métastase avait seule déterminé l'application de l'épispastique, si l'on jugeait nécessaire aussi d'entretenir la direction du mouvement fluxionnaire qu'on a eu pour but d'établir, on entretiendrait la suppuration par les moyens usités. Telles sont en abrégé les méthodes de traitement que j'ai employées toujours avec succès dans des circonstances périlleuses qui se sont présentées quelquefois; c'est aussi par de tels moyens, artistement ménagés, variés suivant les cas, qu'on évitera ces oscillations de la maladie, ces pas rétrogrades, et enfin ces métastases si souvent funestes.

XII. Je terminerai cet article par une seule observation : elle est relative à certaines complications qui ne laissent pas de rendre le traitement interne de la maladie principale embarrassant et délicat. Une affection charbonneuse quelconque peut survenir à une personne scorbutique, scrophuleuse, dartreuse, à des gens déjà attaqués de quelque maladie chronique, ou atteints d'obstructions dans les glandes mésentériques, ou les viscères abdominaux; de telles complications exigent bien de

ménagemens, beaucoup de circonspection dans l'administration même des remèdes vraiment utiles, et souvent des soins de détail. Présenter pour de telles circonstances des règles générales, est une chose impossible, surtout quant à un traitement intérieur; les circonstances elles-mêmes et surtout l'expérience, indiqueront bien plus sûrement la conduite à tenir.

DEUXIEME SECTION.

De la diathèse charbonneuse considérée dans les animaux.

§. I.er

Espèces, variétés, symptômes des charbon des animaux.

Sept modifications diverses, sous lesquelles se présente l'affection charbonneuse parmi les animaux.

Première espèce. Charbons, sous forme d'efflorescences, d'exanthèmes ou de tumeurs aplaties, peu saillantes. Trois variétés.

Première, efflorescence charbonneuse, essentielle, aplatie, infiniment peu saillante, occupe spécialement la tête du mouton.

Seconde, taches pétéchiales, livides, blanches ou noires, prenant aussi des nuances diverses. Ce charbon essentiel n'attaque guère que le tissu de la peau qui se soulève, elle devient crépitante et se détache; il est familier surtout aux bêtes à cornes.

Troisième, tumeurs aplaties, peu saillantes, essentielles ou symptomatiques. Elles occupent ordinairement le tissu cellulaire qui se trouve entre la peau et les chairs. Ce charbon s'étend assez profondément dans les muscles, détache la peau; son siége ordinaire est sur les côtes, les flancs, le ventre; il est fréquent surtout parmi les bêtes à cornes.

Seconde espèce. Charbon blanc. Ce charbon, qui ordinai-

rement est essentiel, ne soulève point les tégumens, à peine la tumeur qui en résulte est-elle visible, le mal fait ses progrès dans le tissu musculaire; il est fréquent surtout parmi les bêtes à cornes.

Troisième espèce. Charbons des extrémités. Deux variétés.

Première, trousse-galant du cheval, noire-cuisse du mouton; occupe presque toujours la partie interne de la cuisse, rarement l'externe. Ce charbon presque toujours essentiel, est commun aux chevaux, mulets, bêtes à cornes, moutons et cochons.

Seconde, charbon du sabot. Le siége du mal est dans les parties que le sabot recouvre immédiatement. Il provoque en peu de temps la chute du sabot; il est commun au cheval, au mulet, aux bêtes à cornes, il est presque toujours essentiel.

Quatrième espèce. Anthrax. Trois variétés.

Première, anthrax essentiel, commun à tous les animaux.

Seconde, anthrax symptomatique, rapide dans sa marche, commun à plusieurs espèces d'animaux.

Troisième, anthrax symptomatique, parcourant lentement ses périodes, commun à plusieurs espèces d'animaux.

Cinquième espèce. Charbon des glandes, presque toujours essentiel. Quatre variétés.

Première, charbon de la glande sous-linguale; il est familier surtout aux bêtes à cornes.

Seconde, charbon des glandes sous-maxillaires et parotides, commun à plusieurs espèces d'animaux.

Troisième, charbon de la glande thyroïde, commun aux bêtes à cornes et aux cochons.

Quatrième, charbon des glandes inguinales, commun à plusieurs espèces d'animaux.

Sixième espèce. Charbons de l'intérieur de la bouche, sous forme d'efflorescences, de tumeurs peu saillantes, ou même d'excavation; ce charbon est presque toujours essentiel. Deux variétés.

Première, glossanthrax, comprend les charbons de l'intérieur

de la bouche, de l'intérieur des lèvres, de la voute palatine; du voile du palais, de la langue; il est commun à plusieurs espèces d'animaux.

Seconde, angine charbonneuse, dont le siége est dans la fosse gutturale; cette variété est commune à plusieurs espèces d'animaux.

Septième espèce. Fièvre charbonneuse, proprement dite; elle est commune à plusieurs espèces d'animaux.

I.

Symptômes des trois variétés de la première espèce.

Les efflorescences charbonneuses essentielles, première variété, surviennent subitement, sans mouvement fébrile antécédent, sans même un état maladif apparent; c'est sur les moutons, plutôt que sur les autres espèces d'animaux, qu'on les remarque le plus fréquemment. On reconnaît la maladie aux signes suivans: une efflorescence très-peu élevée, mal circonscrite, paraît d'abord sur la tête de l'animal, dans la région frontale ordinairement; la peau se sépare du péricrâne, elle devient comme soufflée, bientôt elle se dessèche et passe à un état gangreneux; le tissu cellulaire, puis le péricrâne, sont détruits; l'humeur corrosive se répand sous l'oreille, sous le périorbite, détruit avec la plus grande rapidité l'un et l'autre de ces organes; le pouls devient fébrile et précipité, l'animal est étourdi et tombe dans une affection comateuse, les convulsions succèdent à ces symptômes, et l'animal succombe dans l'espace de deux ou trois jours.

L'autopsie cadavérique laisse entrevoir le cerveau infiltré d'une sanie noirâtre, la substance cérébrale est déjà souvent altérée, réduite à un état pulpeux ou presque détruite; les glandes pinéales et pituitaires présentent une teinte noirâtre, et sont souvent presque décomposées; le plexus choroïde, le rêts admirable de Willis sont noirs et charbonneux: on a vu les os du crâne noircis sur l'une et l'autre face et dans leur épaisseur.

La deuxième variété, qui se présente sous forme de taches pétéchiales, est une espèce d'efflorescence qui affecte spécialement le bœuf, le mouton, le cochon. La maladie s'annonce par des taches blanches et livides, ou même noires : ces différentes nuances se succèdent selon la progression de la maladie ; ces taches n'intéressent que la peau, qui est presque toujours soulevée, détachée et crépitante, surtout dans les bêtes à cornes : l'humeur âcre et corrosive, déposée dans son tissu propre, altère la contexture de la face interne, creuse lorsque le mal a fait certains progrès en-dessous, pénètre les chairs qui tombent bientôt dans un état de dissolution putride; le mal s'étend de proche en proche, plus ou moins rapidement. Quoique les périodes de ce charbon se succèdent assez promptement, cependant elles n'arrivent pas, d'une manière aussi précipitée que dans d'autres espèces; le virus pour cela n'en est pas moins délétère, ni la terminaison moins funeste.

La troisième variété se montre sous la forme d'une espèce de tumeur aplatie, mal circonscrite; son siége paraît être dans le tissu cellulaire: le virus pénètre et s'étend dans ce tissu, entre cuir et chair, attaque le panicule charnu ; un épanchement d'une humeur âcre et corrosive, d'une couleur roussâtre, dénature, en peu d'instans, les parties qu'elle a envahies; la peau se détache, se boursoufle, et lorsqu'on la comprime, elle rend le bruit d'un parchemin sec, qu'on froisserait entre les doigts: cette crépitation est toujours un signe de sphacèle. Cette espèce de charbon, qu'on aperçoit le plus souvent sur les muscles long-épineux, long-dorsal, sacro-lombaire et intercostaux, occupe souvent une grande partie de la colonne vertébrale ou des côtes, les flancs, le ventre. Les bêtes à cornes y sont particulièrement sujètes; parmi ces animaux, ceux qui sont d'une constitution faible, chez lesquels les humeurs sont altérées, qui ont été excédés de travail, mal nourris, dans lesquels enfin le tempérament lymphatique domine, en sont attaqués de préférence.

I I.

La seconde espèce de charbon, connue vulgairement sous le nom de charbon blanc, ne présente qu'une seule variété. Il attaque indistinctement toutes les parties du corps; le plus souvent, parmi les bêtes à cornes, c'est le long de la colonne épinière qu'il a son siége ; il prend souvent naissance dans le tissu propre des muscles long-épineux, long-dorsal, sacro-lombaires ou des muscles intercostaux des vraies ou fausses côtes; il se présente aussi assez souvent dans le tissu des muscles qui recouvrent l'abdomen. Les efflorescences qui résultent du dépôt et de la stagnation du virus dans la partie, ne sont pas toujours très-apparentes ; la tuméfaction est peu sensible ; le mal, dans ces cas, fait ses progrès dans l'épaisseur même des muscles, sans soulever les tégumens; mais l'œil exercé ne peut s'y méprendre, c'est au tact que l'engorgement, quelque peu considérable qu'il soit, se reconnaît toujours. En passant la main sur la suface du corps de l'animal, on distingue très-bien une dureté plus ou moins enfoncée, plus ou moins bien circonscrite; d'autres fois une espèce d'enfoncement, résultant de la détérioration des chairs déjà en dissolution gangreneuse, ou une tuméfaction plus ou moins prononcée des muscles de l'abdomen, et enfin la crépitation de la peau dans cet endroit. Ce charbon, plus commun parmi les bêtes à cornes, que parmi les autres espèces d'animaux, se reconnaît à certains symptômes, tels qu'une sensibilité plus ou moins grande de la colonne dorsale, sensibilité douloureuse et aisée à reconnaître; au mouvement de flexion, d'abaissement que fait l'animal, pour peu qu'on presse avec la main l'épine, ou qu'on cherche à pincer la peau qui la recouvre: le froid des cornes, des oreilles, de toute la surface du corps, un état de tristesse et de stupeur, la cessation de la rumination, le refus de toute espèce de nourriture; le museau devient sec et aride, on n'y aperçoit plus ces petites gouttelettes qui en couvrent la surface dans l'état de santé; la bouche se remplit d'une bave

épaisse et visqueuse, qui coule plus ou moins copieusement ; la langue est sans mouvement, et comme paralysée ; l'animal ne se lèche plus, n'avale plus sa salive, il devient faible et abattu, les excrétions sont interceptées, les fonctions de la digestion suspendues, son haleine exhale une odeur infecte, et enfin la météorisation et une diarrhée colliquative le conduisent à la mort. Quelquefois cependant ces animaux périssent sans gonflement manifeste, même sans diarrhée : on trouve à l'ouverture des cadavres, des épanchemens lymphatiques et sanguinolens, sous la peau, dans le tissu cellulaire, entre les muscles; cet épanchement a quelquefois la consistance d'une gelée. Le panicule charnu, chez certains individus, s'est aussi trouvé converti en une espèce de gelée rougeâtre; les viscères plus ou moins infiltrés, gangrenés et sphacelés; les cadavres exhalent toujours une odeur infecte, rebutante, c'est la couleur et la nature de ces épanchemens qui leur a fait donner le nom de charbon blanc.

I I I.

La première variété de cette troisième espèce, connue sous le nom de trousse-galant ou noire-cuisse, occupe ordinairement la partie interne et supérieure de la cuisse, rarement l'externe. Chez le cheval cette variété fait des progrès à vue d'œil; peu après l'invasion, la jambe devient énorme, une fièvre très-forte se déclare; le pouls devient précipité, les accidens de toute espèce se manifestent avec une étonnante rapidité, les facultés vitales et organiques s'anéantissent, et l'animal succombe dans le court espace de 12 à 24 heures : plusieurs périssent après une attaque de paralysie dans l'arrière-main.

Certains chevaux entrent dans une agitation extrême, mordent le sol, la mangeoire, tout ce qui est à leur portée, tombent dans un accès phrénétique, se livrent aux fureurs ordinaires aux animaux enragés. L'autopsie cadavérique présente l'intérieur des parties de l'arrière-main gangrenées; les nerfs sacrés, la moëlle allongée, à compter des dernières vertèbres dorsales, sont noirs ou bleuâtres, ou teints de sang.

Dans les bêtes à cornes, ce charbon ne parcourt pas ses périodes avec la même célérité, l'appareil des symptômes n'est pas aussi menaçant, mais les suites n'en sont pas moins funestes; quelque espèce d'animaux que cette maladie attaque, la partie, siége de l'affection, prend un volume énorme, devient difforme, excessivement douloureuse; la claudication, quoiqu'assez forte, l'est moins cependant que dans le charbon du sabot.

Cette seconde variété a effectivement son siége dans le corps cannelé, ou le corps pyramidal, et autres parties que l'ongle recouvre: les chevaux, les mulets, les bêtes à cornes, les chèvres y sont sujets, les extrémités antérieures de ces animaux en sont rarement affectées; en général, le mal se déclare dans un des pieds et successivement dans l'autre, qui forment le bipède postérieur; le premier affecté, ne pouvant soutenir la masse; l'autre, chargé de tout le poids de l'arrière-main, se fatigue, s'enflamme; les humeurs, par une espèce de mouvement fluxionnaire, y abordent en quantité. Ces parties, frappées par le virus charbonneux qui s'y développe, se gangrènent; la fièvre, la douleur, les anxiétés arrivent, dans l'espace de 10 à 12 heures, à leur plus haut période; les sabots se détachent, tombent dans la litière, et l'animal succombe après avoir éprouvé des tourmens cruels.

Ce qui annonce l'influence délétère de ce charbon sur l'économie, c'est l'autopsie cadavérique; les viscères présentent les symptômes d'une inflammation atonique, avec commencement de gangrène; on trouve des points d'engorgement dans le poumon, dans le cerveau. Les progrès de cette espèce de charbon sont moins rapides dans les bêtes à cornes et à laine: rarement les deux sabots du même pied sont attaqués, et le côté qui reste sain, concourant à soutenir le poids du corps, retarde les effets du mal, ce qui laisse plus de temps pour secourir ces animaux. Il n'en est pas de même du mulet: les progrès du charbon, dans le sabot de cet animal, sont plus rapides encore que chez le cheval; on voit de semblables charbons se mani-

fester à la suite de causes locales, telles que des clous de rue, une enclouure, des chicots, surtout dans les pays très-chauds; ils sont très-fréquens à St.-Domingue, où les animaux qui en périssent, éprouvent en général, avant de succomber, une affection tétanique plus ou moins violente.

Le pied des animaux n'est jamais affecté de cette maladie, sans qu'ils ne deviennent tristes, qu'ils ne portent la tête basse; si ce sont des ruminans, cette fonction est suspendue : les uns et les autres refusent toute espèce de nourriture; le membre malade est dans un mouvement presque continuel; au tact, on sent au pied, à l'endroit connu sous le nom de couronne, une chaleur forte, un mouvement de pulsation qui annonce l'éruption du charbon; les veines latérales se gorgent de sang, la circulation se ralentit dans les artères du même nom, elles deviennent dures; la claudication devient bientôt telle, que l'animal ne peut aller à une distance même peu éloignée.

IV.

L'anthrax essentiel, première variété de la quatrième espèce, ou paraît tout à coup, ou se forme peu à peu; mais, dans ce dernier cas, ses progrès sont à leur dernier période, au bout de 12 à 18 heures : l'anthrax est presque toujours unique dans le cheval, le mulet et le chien; dans les bêtes à cornes, il en paraît quelquefois deux et trois, mais plus les tumeurs sont nombreuses, moins leur volume est grand. Dans certains anthrax, la chaleur de la partie n'est pas dans le principe en proportion de la douleur; mais dès que la tumeur a acquis un certain volume, le genre d'inflammation atonique qui lui est propre, est très-marqué; quelquefois l'un et l'autre de ces symptômes marchent de front, ils sont toujours en raison de la célérité avec laquelle la tuméfaction s'accroît.

Dans l'un et l'autre cas, dès qu'il est parvenu à son point d'accroissement, qui n'excède guère celui d'une forme de chapeau dans les grands animaux, la chaleur et la douleur s'évanouis-

sent, le sphacèle se manifeste par des espèces de phlyctènes; l'insensibilité et le froid qui annoncent la mortification de la partie.

Cette tumeur est à peine au tiers ou à la moitié de son accroissement, que l'irritation et l'inflammation paraissent, augmentent d'intensité pendant quelques heures ; un sentiment d'anxiété se manifeste chez l'animal ; les yeux sont enflammés, hagards ; le pouls est soulevé, accéléré, et donne quatre-vingt dix à cent pulsations par minute : ainsi sa vitesse est trois fois plus grande que dans l'état de santé. Bientôt la gangrène survient, les forces s'anéantissent, le pouls s'efface, devient lent et intermittent; l'intermittence naturelle au pouls du chien devient considérable, on trouve des intervalles de 10 à 12 pulsations ; les yeux deviennent abattus, un affaissement général est remarquable dans toute la machine; plus l'animal est massif, fort et gras, plus il succombe vite. Les forces se raniment pour un instant, mais elles ne sont que le présage d'une mort prochaine ; les convulsions surviennent, l'animal se livre à des mouvemens plus ou moins effrénés qui finissent avec la vie. Cette série de symptômes se succède dans l'espace de 24 à 36 heures.

Certains anthrax essentiels que j'ai observés et suivis sur des chevaux, des bêtes à cornes, des cochons, avaient leur siége sur le milieu de la joue de l'animal, peu à peu l'occupaient en entier, s'étendaient même depuis la base de l'oreille, jusqu'à la branche de la mâchoire inférieure et à la commissure des lèvres: la petite tumeur fabi-forme, qui en occupait le centre, avait à peine paru, qu'un gonflement œdémateux suivait de très-près ; il était si peu douloureux, que l'animal ne témoignait éprouver aucun sentiment pénible, exerçât-on même une pression assez forte; le poil hérissé et à contre sens laissait entrevoir la peau déjà livide et rembrunie; si on enfonçait le doigt dans la circonférence de la tumeur, l'impression y demeurait. L'animal avait l'œil triste et éteint ; le pouls était faible, petit, précipité, presque effacé même. Dès les premiers temps de l'éruption, un certain

sentiment de stupeur, qui paraissait avoir son siége dans l'organe cérébral, s'emparait de l'animal; chez les bêtes à cornes, la rumination était suspendue, les uns et les autres refusaient toute espèce de nourriture, aucunes évacuations n'avaient plus lieu; si alors on n'y portait de prompts remèdes, la tumeur prenait un volume énorme, gagnait l'auge de la mâchoire inférieure, l'animal bavait, laissait pendre sa langue, la fosse gutturale était bientôt envahie, la suffocation survenait, et l'animal expirait dans un état de stupeur et d'insensibilité, dans l'espace de 12 à 18 heures.

D'autres anthrax essentiels ont leur noyau au poitrail, à la pointe des épaules, au fanon, sur les côtes; la tumeur paraît d'abord du volume d'une noix, ses progrès en peu de temps sont tels, que dans l'espace d'une heure au plus, ils ont acquis la grosseur d'une tête d'homme; ils s'étendent ensuite à la faveur du tissu cellulaire, avec une promptitude extrême, sous le ventre, l'épine, l'encolure et la gorge. L'animal tombe en quelques instans dans un état de roideur insurmontable; les coups les plus violens ne peuvent le déterminer à changer de place; les artères sont distendues, saillantes et dures; le spasme qui occupe la région précordiale, rend sensibles les battemens du cœur; on les aperçoit à la vue, on les sent au tact entre les muscles intercostaux, au défaut du coude; les pulsations de cet organe étant d'une force démesurée, produisent un bruit sourd, qui s'entend même d'assez loin.

Dès que la tumeur s'est étendue sous la gorge, ou a pénétré dans la cavité thorachique, l'animal tombe et rend les derniers soupirs; à l'ouverture du cadavre, on trouve l'organe pulmonaire, inondé d'un sang noir, épais; un épanchement d'un sang dissous, ou plutôt d'une sérosité ichoreuse, sanguinolente, occupe les cavités de la poitrine; on aperçoit des traces de gangrène dans la plèvre, le médiastin, le péricarde.

L'anthrax essentiel peut encore prendre un caractère décidément chronique. J'ai gardé six ans consécutifs chez moi une

vache chez laquelle une tumeur charbonneuse reparaissait souvent et occupait constamment la joue gauche ; dans les premiers temps, malgré un traitement méthodique, elle en était atteinte cinq à six fois l'année, à des époques indéterminées ; enfin, dans le cours de la sixième année, elle en fut atteinte treize fois : je reviendrai dans la suite sur l'histoire de cette maladie, qui a présenté quelque chose de singulier.

La seconde variété de l'anthrax est le symptomatique, dont le caractère particulier est de parcourir rapidement ses périodes. Il paraît après une commotion fébrile d'une plus ou moins longue durée; on se gardera bien de le confondre avec d'autres éruptions charbonneuses moins prononcées, les taches pétéchiales, les efflorescences que j'ai déjà décrites, ou qui sont les crises de fièvres de mauvais caractère; la nature, d'ailleurs, de la tumeur, sa forme, suffisent pour la faire distinguer. Cet anthrax ne fait éruption qu'à la suite d'une commotion fébrile, qui dure, six, douze, dix-huit, vingt-quatre et trente-six heures : les symptômes précurseurs sont ordinairement le dégoût, la tristesse ; chez les bêtes à cornes, la cessation de la rumination, le froid des oreilles, des cornes, des extrémités, une douleur qui occupe la colonne vertébrale, notamment les lombes, douleur aisée à reconnaître, à la grande sensibilité que témoignent ces animaux, pour peu qu'on presse l'épine ; la dureté de la panse, surtout si la maladie s'est déclarée, ainsi qu'il arrive fréquemment, après qu'ils ont mangé ; toutes les fonctions digestives sont alors suspendues, et les accidens sont d'autant plus considérables, que l'indigestion résultante de cet état de faiblesse, est plus forte. Le pouls est concentré, les pulsations sont traînantes et irrégulières, les urines sont rares ou supprimées, les déjections alvines complètement suspendues; le frisson se manifeste bientôt, si déjà il n'a précédé. A ces frissons, tantôt fugaces, tantôt très-intenses, succède la chaleur du corps, des oreilles, de la bouche ; l'air expiré par l'organe pulmonaire, présente un degré de chaleur bien plus marqué que dans l'état

de santé ; le battement de flanc est considérable, quelquefois assez précipité; le pouls devient dur et fréquent, plutôt caprisant qu'intermittent : c'est alors que l'anthrax paraît. Dans cet instant, on aperçoit facilement une détente générale dans toute la machine, l'animal paraît mieux et l'est effectivement, il est moins affaissé, plus développé, plus libre dans ses mouvemens et dans sa marche ; il cherche à manger et surtout à boire ; le pouls devient ondulant et souple, à peine y remarque-t-on alors un léger mouvement fébrile; la chaleur du corps est uniforme partout.

Mais si, dans ce moment critique qui toujours est d'assez courte durée, on n'emploie pas un traitement actif, la tumeur ou les tumeurs se sphacèlent de plus en plus, la gangrène gagne de proche en proche, le pouls s'efface, la prostration des forces survient, les anxiétés succèdent à la faiblesse, l'animal s'agite, gratte le sol avec ses pieds de devant, se couche, se lève sans cesse, il hennit, mugit, gronde plus ou moins fortement; la respiration devient laborieuse, entrecoupée; les mâchoires se frottent convulsivement, il grince des dents, la bouche se remplit de bave, la tumeur ou les tumeurs s'affaissent, l'humeur qu'elles contiennent est reportée dans le torrent circulatoire, et l'animal succombe plus ou moins promptement.

Assez souvent une partie de cette humeur se fait jour à travers les tégumens, au moyen de crevasses qui y surviennent, et se répand sous forme de sérosité roussâtre ou rougeâtre ; une autre partie infiltre le tissu cellulaire voisin, et dans l'un et l'autre cas, elle altère, corrode, gangrène toutes les parties qu'elle pénètre ou qu'elle touche. Lorsque l'humeur se fait ainsi jour à travers les tégumens, la mort de l'animal est un peu moins prompte ; il est même des circonstances extrêmement rares, où cet effort critique de la nature seul sauve le malade. Ces sortes de charbons sont presque toujours sans chaleur, sans douleur; la gangrène s'en empare presque dès qu'ils paraissent,

et l'humeur qu'ils renferment, horriblement fétide, contient les principes les plus malfaisans. Elle est quelquefois si délétère, qu'elle produit dans les hommes et les animaux chez lesquels elle s'est insinuée, les désordres les plus effrayans, et la mort même, s'ils ne sont promptement secourus.

L'anthrax symptomatique, qui constitue la troisième variété, quoiqu'identique avec le précédent, soit quant à la nature de la tumeur, soit quant à la manière en laquelle l'éruption se fait, ne présente point une série de symptômes aussi dangereux et aussi insidieux : on voit quelquefois des animaux résister à ses effets l'espace de 12, 18 et même 20 jours, au bout desquels, lorsque le mal a été abandonné à lui-même, il survient une colliquation générale des solides et des fluides ; leur corps, leurs excrémens, leur haleine, exhalent une odeur fétide et cadavéreuse. Constamment dégoûtés de tout aliment solide, ils ne prennent presque plus de nourriture : chez certains, la tête, l'encolure se météorisent ; d'autres dépérissent à vue d'œil, et les uns et les autres meurent boursoufflés ou entièrement desséchés et atrophiés.

Des causes inconnues, un état pathologique bien différent, influent nécessairement, tantôt sur la rapidité avec laquelle le mal fait ses progrès, tantôt sur cette lenteur affectée avec laquelle il parcourt ses périodes ; on peut cependant conjecturer, avec quelque espèce de raison, que les principes du virus sont alors moins actifs, ou que les organes essentiels à la vie ne sont intéressés qu'à une époque bien plus tardive.

Ce qui semble confirmer cette conjecture, c'est que dans les animaux qui périssent des suites de la variété d'anthrax précédemment décrite, l'autopsie cadavérique laisse apercevoir le médiastin ou les poumons, le cœur et le diaphragme, le foie ou le pancréas, l'estomac ou les estomacs, les intestins, les reins ou la matrice, les vésicules séminales ou la vessie, plus ou moins affectés de gangrène ou de taches gangreneuses.

Dans cette troisième variété, au contraire, c'est dans l'épais-

seur du mésentère, dans les glandes mésentériques, qu'on aperçoit plus particulièrement des tuméfactions noires et gangrenées; ainsi que dans l'épaisseur de la graisse ou de l'axonge qui enveloppe les reins, entre le péritoine et les muscles abdominaux; c'est aussi dans ces cas, qu'on rencontre des épanchemens sanguins, sanguinolens ou séreux, dans la poitrine, le bas-ventre, la vessie, les intestins et la matrice; épanchemens qui vraisemblablement fournissent à ces hémorragies colliquatives, qui ont lieu peu avant la mort de ces animaux, par les ouvertures naturelles.

V.

Une cinquième espèce de charbon se développe exclusivement dans certaines glandes; les vaisseaux lymphatiques sont-ils alors la voie que la nature choisit de préférence pour y aller déposer un virus dont elle cherche à se débarrasser? C'est ce qu'on a presque droit de soupçonner, surtout si on a égard, et à la nature de la tumeur, qui ne ressemble ni aux anthrax, ni à aucun autre charbon, et à la congestion prodigieusement délétère qu'on trouve renfermée dans le foyer.

Certains charbons d'ailleurs, tels que celui de la cuisse, quelques-uns de la tête des animaux, sont consécutifs à l'engorgement d'une glande; c'est donc de ce foyer, surtout quand elle se trouve noyée dans des parties charnues, qu'elle transmet, par de funestes irradiations, à ces mêmes parties, l'humeur virulente dont elle est elle-même pénétrée.

Il n'y a peut-être pas de congestion charbonneuse dans l'économie, qui produise des effets aussi prompts et aussi terribles, que celle qui a lieu dans la glande sous-linguale. Le tissu de cette glande n'est pas plutôt en contact avec le virus, qu'elle devient rouge, enflammée, très-apparente, acquiert en quelques heures le volume d'un œuf de pigeon, et beaucoup plus; son intérieur recèle alors une sérosité ou jaune ou roussâtre, ex-

cessivement âcre et corrosive; l'humeur, après avoir séjourné quelque temps dans ce foyer, et s'y étant accumulée, fait éclater la glande; ses bords découpés et irrégulièrement déchirés se renversent; l'intérieur de cette capsule présente une surface d'une nature cancéreuse; une sanie horriblement fétide, prodigieusement délétère, se fait jour par cette ouverture, se répand dans la bouche, se mêle à la salive; l'animal n'en a pas avalé quelques gouttes, qu'il chancèle, tombe en convulsions, et expire. J'ai vu et suivi cette maladie, qui a été épizootique, parmi les bêtes à cornes, dans plusieurs communes de mon voisinage, dans le courant d'août et de septembre 1795.

Les glandes soit parotides, soit sous-maxillaires, sont encore assez fréquemment le siége primitif d'une affection charbonneuse très-grave; que l'une de ces glandes soit envahie dans le principe, l'autre n'est pas long-temps à être affectée.

L'intervalle compris entre l'apophyse mastoïde, et le condyle de la mâchoire inférieure, celui qu'on rencontre entre les deux branches de cette même mâchoire, connu sous le nom d'auge, sont bientôt le siége d'une tuméfaction énorme : le virus s'étendant de là en tous sens, dans le tissu cellulaire, dans les muscles, la sous-maxillaire, la parotide du côté opposé, s'engorgent aussi, ainsi que l'arrière-bouche; et dans l'espace de quelques heures, l'animal périt suffoqué. Les bêtes à cornes, les chevaux, les cochons, sont très-sujets à cette espèce de charbon.

La glande thyroïde est aussi assez souvent le siége de cette affection; le virus charbonneux une fois déposé dans son parenchyme, elle prend en peu d'heures un volume énorme; l'accroissement dans cette partie est d'autant plus rapide, que ce tissu glanduleux par sa contexture, ses fonctions, le nombre infini de vaisseaux de toute espèce qui y abordent, favorise le développement de la tumeur. La trachée-artère est bientôt comprimée, la fosse gutturale envahie, la respiration devient

laborieuse, la déglutition presque impossible, et si on ne porte à l'animal les secours les plus prompts, il périt suffoqué. Les bêtes à cornes, les cochons, sont les animaux les plus sujets à ce genre d'affection.

Dans les charbons, enfin, connus sous le nom de trousse-galant, noire-cuisse, le foyer primitif est quelquefois dans la glande inguinale. Dès l'invasion, cette glande se tuméfie, prend un volume considérable; le virus déposé dans son intérieur, y demeure en stagnation quelques heures: pour peu qu'on soit observateur, à la contenance de l'animal, à sa démarche, et à quelques autres symptômes déjà décrits et ordinaires aux éruptions charbonneuses, on peut en soupçonner l'existence. Si l'on s'en aperçoit à temps, ce n'est pas un petit avantage que de l'opérer, avant que l'humeur qui y est déposée ait gagné l'intérieur de la cuisse; on prévient ainsi des accidens très-graves, presque toujours les suites des progrès du mal, dans une partie, où, lors même que l'opération réussit, c'est à la charge de délabremens énormes.

V I.

La sixième espèce comprend les charbons de l'intérieur de la bouche. La première variété, désignée sous le nom de glossanthrax, renferme ceux qui ont leur siége sur la membrane muqueuse qui tapisse l'intérieur de la bouche, la membrane coriace du palais, et sur la langue.

Les efflorescences charbonneuses qui attaquent la membrane muqueuse, sont fréquentes parmi les bêtes à cornes surtout; elles occupent ordinairement la partie moyenne du palais: dans sa partie inférieure, celle qui correspond aux fentes incisives; en ce cas, la membrane pituitaire est plus ou moins endommagée, plus ou moins engorgée. Cette efflorescence, connue des vétérinaires sous le nom de spina-ventosa, après avoir détruit et gangrené la membrane coriace, creusé et percé la voûte os-

seuse du palais, se répand sur la membrane pituitaire, les cornets du nez; carie plus ou moins l'os ethmoïde, les sinus frontaux, les sinus maxillaires; y dépose une sanie, un sang dissous qui en remplit la capacité: tous ces désordres arrivent souvent dans un temps très-court.

Dans d'autres cas, c'est l'organe lingual lui-même qui est frappé, soit sur ses faces supérieures et inférieures, soit sur les latérales, sa base et le frein. Cette espèce de charbon, assez commun parmi les bêtes à cornes, se manifeste par des phlyctènes, des vessies blanchâtres, blafardes, quelquefois livides, assez souvent noirâtres. La plupart de ces vessies s'ouvrent aussitôt qu'elles sont formées.

D'autres fois, sur ces mêmes surfaces, paraissent des vessies épaisses et opaques; ces dernières résistent bien plus long-temps à l'action de l'humeur qu'elles contiennent, quoique cette humeur très-caustique agisse continuellement sur leurs parois. Elle parvient enfin, après s'être réunie en assez grande quantité, à les dilacérer; elle se répand dans l'intérieur de la bouche, se mêle à la salive; les propriétés âcres et corrosives du virus produisent bientôt après la météorisation de l'animal, qui ne tarde pas à succomber. L'ouverture des cadavres montre la panse parsemée de taches gangreneuses, on en rencontre encore soit dans le pharynx, soit dans l'œsophage.

Le charbon de la langue se manifeste encore, dans les bêtes à cornes, sous la forme d'une tumeur ronde, oblongue, plus compacte et plus consistante encore que celle précédemment décrite; la membrane extérieure de leur langue, très-épaisse, en est soulevée; une escarre gangreneuse, sèche, dure et compacte, en couvre la surface; l'espèce de capsule que cette escarre dérobe à la vue, est remplie d'un sang décomposé, ou d'une lymphe très-corrosive, qui, sans attaquer l'escarre, creuse et exfolie plus ou moins profondément le tissu propre de l'organe. Cette espèce de charbon ne borne pas souvent encore ses désordres à la partie de la langue sur laquelle il s'est

manifesté ; après avoir perforé la langue, il attaque encore les parties molles, le tissu cellulaire, surtout celui compris entre les deux branches de la mâchoire inférieure; il forme de plus une tuméfaction très-saillante qui remplit la ganache, la déborde même ; il finit par étendre ses désordres dans la fosse gutturale, et provoque la suffocation de l'animal, si déjà il n'a succombé.

Les symptômes graves et menaçans qui accompagnent ces diverses tumeurs, ne paraissent le plus souvent avec un certain degré d'intensité, que lorsque la tumeur est ouverte, et que l'ulcère qui en résulte est grand et profond. Ces sortes de dilacération sont d'autant plus dangereuses, qu'ayant leur siége sur un organe renfermé dans une cavité, elles échappent plus long-temps à la vue.

Des symptômes extérieurs accompagnent cependant à peu près toujours l'éruption de ces sortes de tumeurs : tels sont la tristesse, le dégoût, la cessation de la rumination, la suppression du lait chez les femelles, une diminution très-marquée dans les forces. Cette maladie fait en peu de temps des progrès si rapides, qu'on a vu des langues percées, coupées ; on en a vu tomber en lambeaux, et alors elles sont presque toujours tuméfiées et gangrenées.

D'autres fois, dès l'apparition des premiers symptômes, on trouve dans la bouche, sur la langue surtout, des ulcères, dont les bords sont plus ou moins épais, renversés, calleux : ces ulcères sont rouges et enflammés, ou noirs et livides; il en découle une sérosité, ou plutôt une sanie âcre très-caustique ; on l'a vue retenue sur le frein de la langue, endommager prodigieusement cette partie. Ces ulcères, dans certaines épizooties, se développent avec une telle célérité, qu'on a soupçonné, peut-être avec raison, qu'ils s'étaient formés sans tuméfaction. Une certaine enflure cependant, qu'on aperçoit sur les bords, annonce assez qu'un engorgement a existé dans le principe.

Parmi les cochons, de petites vésicules noirâtres, de la

grosseur d'un haricot, font éruption sur la membrane muqueuse qui tapisse la partie interne et inférieure de la joue, précisément à l'endroit où cette membrane se replie pour recouvrir la gencive. C'est dans cette espèce d'angle, que ces vésicules, au nombre de deux ou trois, sont logées; on en trouve quelquefois de pareilles, sous la langue, à peu de distance du frein. Quelque place qu'occupent ces petites tumeurs, l'état de l'animal indique assez combien l'économie chez lui est profondément affectée; à la tristesse, à la stupeur, au dégoût de toute nourriture, se joignent encore la pâleur du museau, la petitesse du pouls, une faiblesse extrême surtout sur le train de derrière, et une diarrhée horriblement fétide. Pour peu qu'on tarde à secourir l'animal, les petites vésicules s'ouvrent, le virus qui y est contenu se mêle à la salive, descend avec elle dans les voies digestives, les forces diminuent progressivement, la diarrhée colliquative va toujours croissant, l'animal perd la vue, ne sait plus où il va, il chancelle, et expire enfin douze ou vingt-quatre heures après l'invasion, en répandant l'odeur la plus infecte.

L'angine charbonneuse, seconde variété, est une des plus terribles affections de l'intérieur de la bouche; cette maladie est commune aux chevaux mulets, bêtes à cornes et cochons; elle a son siége sur les parois de la membrane muqueuse qui tapisse la fosse gutturale. La tuméfaction subite de cette partie, la gangrène qui s'en empare à mesure que l'inflammation s'y manifeste, la chute subite du pouls, la prostration des forces, la gêne de la respiration, l'état de stupeur, même apoplectique où tombe l'animal, sont autant de signes non équivoques. S'il n'est promptement secouru, toute communication entre l'organe pulmonaire et l'air extérieur est interceptée dans l'espace de quelques heures, et il tombe asphyxié.

La fièvre charbonneuse, 7.e et dernière espèce de charbon, est une maladie extrêmement aiguë: les symptômes se succèdent avec tant de rapidité, que le virus demeure concentré

dans les organes les plus essentiels, et l'animal périt toujours, avant qu'aucune éruption critique ait pu avoir lieu. On ne peut se faire une idée des désordres que cette cruelle maladie produit dans quelques heures sur toute l'économie, souvent elle est épizootique et très-contagieuse : les chevaux, les mulets, les bêtes à cornes, les cochons et plusieurs autres espèces d'animaux y sont sujets. Parmi les chevaux et mulets, elle marche avec une étonnante rapidité; ces animaux n'en sont pas atteints, qu'ils périssent quelquefois sans avoir donné le plus léger symptôme maladif, plus d'une fois ils tombent roide-morts en travaillant. La plus longue durée est de 2 à 4 heures : l'animal paraît égaré, étourdi, il lève et baisse la tête, il se secoue, se tourmente, se plaint, hennit; les yeux sortent pour ainsi dire de leurs orbites; il chancelle, tombe et meurt dans des convulsions plus ou moins violentes. Cette maladie est surtout fréquente dans les chaleurs de l'été, parmi les jeunes chevaux et mulets; ceux qui ont dépassé la 6.e ou 7.e année, y sont moins exposés.

Parmi les bêtes à cornes, la fièvre charbonneuse tue quelquefois subitement l'animal, en travaillant, mangeant, ruminant, et il tombe mort, sans qu'on ait pu apercevoir sur lui le moindre symptôme maladif. D'autres fois, la maladie met bien plus de temps à parcourir ses périodes; elle dure trois, six, huit et même douze heures; l'animal très-altéré boit alors sans cesse; le pouls petit et faible est prodigieusement accéléré; le battement de flanc survient, la respiration devient laborieuse et haletante; si on passe légèrement la main sur la colonne vertébrale, l'animal témoigne la plus grande sensibilité; l'œil est rouge, hagard et larmoyant, il semble vouloir sortir de l'orbite. Le mouvement des membres devient difficile et douloureux; l'animal marche avec peine, se laisse quelquefois battre plutôt que d'avancer; la chaleur sur toute l'habitude du corps est considérable; la langue est brûlante, le cuir craque, le spasme devient général, il se manifeste surtout dans la région précordiale; il paraît éprouver un sentiment vif

d'anxiété, les urines et les selles se suppriment, le battement du cœur est apercevable à travers les muscles intercostaux, les convulsions surviennent, il se lève et se couche à de courts intervalles, il finit enfin par rendre le dernier soupir. Assez souvent quelques instans avant la mort, une hémorragie d'un sang noir et dissous se fait jour par les ouvertures naturelles. Cette maladie est fréquemment épizootique parmi les bêtes à cornes, et excessivement contagieuse.

Il n'est guère possible quelquefois de la reconnaître qu'à l'ouverture des cadavres : on remarque alors chez tous les animaux qui y ont succombé, les mêmes désordres que dans le charbon essentiel; mais plus particulièrement, dans ce cas, des tumeurs noires, sanguines et gangrenées dans le mésentère, près le tronc de l'artère mésentérique antérieure, entre celui de la cœliaque et cette même mésentérique, dans l'épaisseur du foie, de la rate, du pancréas; on aperçoit en outre des ecchymoses dans le cerveau, sur la surface extérieure du cœur, dans son tissu propre, sur la surface de l'organe pulmonaire, dans son parenchyme. On trouve de plus des épanchemens de sang noir et dissous dans les différentes cavités; dans les ventricules du cerveau, dans les intestins, la vessie, dans le tissu musculaire, dans le tissu cellulaire, et principalement dans celui qui contient de la graisse.

§. II.

Méthode de traitement adaptée à chaque circonstance.

La thérapeutique de l'affection charbonneuse des animaux, embrasse deux ordres d'indications à remplir : les premières ont pour objet des accidens extérieurs extrêmement graves, auxquels il faut nécessairement remédier; les secondes tendent à agir sur l'économie, les forces vitales et les humeurs.

Les tumeurs charbonneuses, de quelque nature qu'elles soient,

peuvent rigoureusement être considérées comme un effort conservateur de la nature, comme une crise tantôt parfaite, tantôt imparfaite; mais qui toujours a un but unique, celui de chasser de l'intérieur, et porter hors du cercle circulatoire un virus dont presque toujours elle a éprouvé l'influence. Pour seconder cet effort critique, c'est dans cette partie où elle travaille à faire une collection, qu'il faut établir un centre de fluxion, ou dénaturer, neutraliser ce virus qu'elle y a déposé. Une expérience constante démontre, en effet, que la maladie ne devient mortelle, qu'autant que cette tumeur délétère, déposée dans la tumeur phlegmoneuse, efflorescente ou autre, rentre de ce foyer dans le torrent circulatoire, et vient ainsi, par de funestes irradiations, frapper une seconde fois l'économie. Les effets de cette terrible réaction ne sont point équivoques; la prostration des forces vitales, et cette série de symptômes graves, qui suivent de si près ce retour, en sont une preuve bien évidente.

Une règle générale donc, pour toute espèce de charbon, quelque forme extérieure qu'il affecte, sur quelque partie qu'il s'établisse, est de l'attaquer dans cet endroit par des moyens prompts, actifs, efficaces et proportionnés à la gravité des circonstances. La cautérisation, au moyen du cautère actuel, est de toutes les méthodes, celle qui, sans aucune espèce d'inconvénient, réunit tous ces avantages. J'ai déjà fait sentir, en traitant des charbons auxquels les hommes sont sujets, les inconvéniens graves, les suites souvent funestes de ces scarifications préalables, auxquelles certains praticiens tiennent encore; je n'insisterai pas, d'autant qu'une expérience constante démontre que tout au moins elles sont inutiles.

La vraie méthode de procéder consiste à circonscrire, le plus exactement possible, les tumeurs phlegmoneuses, exanthématiques, efflorescentes et autres, à les sillonner ensuite avec des raies ou rayons, suivant la forme des tumeurs; à proportionner leur nombre et leur distance à l'étendue de ces mêmes tumeurs, et ce, au moyen de fers à cautères rouge-blancs; à distribuer

ensuite de distance en distance, des boutons de feu qu'on plonge plus ou moins profondément dans ces tumeurs, ayant toujours égard à leur volume, leur masse et aux parties plus ou moins délicates sur lesquelles elles se sont établies. Je vais faire le plus brièvement qu'il me sera possible, l'application de cette règle générale, à chaque cas particulier.

I.

Ainsi, dans ces efflorescences qui se manifestent sur la tête des moutons, on circonscrira la tumeur; on la rayonnera, en évitant soigneusement d'offenser le péricrâne : une manœuvre imprudente sur cette partie pourrait avoir des suites; on ménagera, s'il est possible, l'œil, l'oreille, toutefois autant que l'étendue de la tumeur le permettra; on distribuera, en outre, de distance en distance quelques boutons de feu qu'on fera pénétrer plus ou moins profondément, suivant que les parties seront plus ou moins charnues.

I I.

Dans les engorgemens plus ou moins prononcés, mais qui occupent une surface très-étendue, ce qui embrasse les seconde et troisième variétés de la première espèce, la seconde espèce elle-même, connue sous le nom de charbon blanc, les circonscriptions, cautérisations, seront toujours proportionnées à l'étendue qu'occuperont ces engorgemens, soit en surface, soit en profondeur dans les parties qui avoisinent. Une règle de prudence est d'attaquer tout ce qui est frappé, même d'aller un peu au-delà, sans cependant mutiler et tourmenter sans nécessité des parties saines et vivantes. On déterminerait par-là des escarres plus grandes, plus profondes, et la cicatrice deviendrait plus longue, plus difficile à obtenir; on finirait par altérer des parties et des tissus qu'on a intérêt de ménager.

I I I.

La première variété de la troisième espèce, désignée sous le

nom de trousse-galant, etc. demande, dans l'administration de la cautérisation, quelques précautions, telles que de raser particulièrement chez le mouton la partie malade; de cette manière, on procédera avec plus de méthode, on préviendra même bien des inconvéniens: cette précaution doit pareillement avoir lieu pour toutes les parties, dont les poils ou la laine pourraient dérober à la vue la structure naturelle ou la conformation accidentelle. Circonscrivant ensuite la tumeur, le plus exactement possible, l'attaquant même assez profondément dans son centre, si son élévation le permet, on tirera de ce centre des rayons qui iront tomber sur la ligne circulaire ou ovalaire déjà décrite. Dans tous les endroits où on pourra pénétrer sans inconvénient, on distribuera ensuite des boutons de feu, ce qu'on devra faire dans les parties charnues, sans aucun ménagement. On évitera cependant soigneusement d'intéresser en aucune manière la veine saphène, encore moins l'artère crurale, on respectera aussi les nerfs cruraux. La lésion de parties si nécessaires à la locomotion, aurait les suites les plus fâcheuses, telles que la paralysie et l'insensibilité de la partie.

Quant à la seconde variété de la même espèce, dont le siége est dans le pied et le sabot, on n'a pas un instant à perdre; le mal, comme on a pu le voir, fait rapidement ses progrès; la douleur est vive, la fièvre locale intense; pour peu qu'on tarde à secourir l'animal, la gangrène s'empare de la partie, et la chute du sabot en est la suite. Le vrai moyen, le seul efficace, consiste à dessoler l'animal; ce préliminaire rempli, il est aisé de reconnaître la partie dont le charbon s'est emparé, et dont les feuillets sont déjà endommagés. Assez souvent chez le cheval et le mulet, le corps pyramidal est attaqué, une couleur noire et rembrunie indiqueront l'étendue que le mal a parcourue: alors on enlève la partie du quartier qui y correspond, ce qui donne la facilité de cautériser ensuite tout ce qui a été frappé par la gangrène, ce qui doit être fait avec ménagement et adresse. Je n'entre quant à présent, dans aucun

détail sur les méthodes de pansement, sur les topiques convenables pour couvrir les parties opérées, réservant à cet objet un article séparé.

IV.

La quatrième espèce comprend les trois variétés de tumeurs phlegmoneuses, connues sous le nom d'anthrax ; ces tumeurs assez bien circonscrites, très-apparentes, très-saillantes, puisqu'on en rencontre souvent de la grosseur d'une forme de chapeau, perforées ou non, seront rasées à leur surface, après quoi on les circonscrira et cautérisera profondément en parcourant toute leur base. Sur la partie la plus élevée, devra être placé un bouton de feu; c'est de ce centre qu'on partira pour tracer des rayons qui iront tomber à la circonférence; le volume et l'étendue de la tumeur décideront du nombre de ces rayons. On reconnaît que la cautérisation a été bien faite, à la profondeur des sillons et à la couleur d'un jaune orangé que prend la partie sous le passage de l'instrument. Entre ces mêmes rayons on distribuera de distance en distance des boutons de feu, qui pénétreront profondément dans l'intérieur de la tumeur ; on y tournera même les fers à bouton, de manière à l'attaquer et à la miner en tout sens : je reviendrai dans la suite sur les avantages qui résultent de cette manœuvre. Dans un très-grand nombre d'anthrax qui se sont présentés, je n'ai jamais employé d'autre méthode, et quelque volumineux qu'ils fussent, quelque caractère de malignité qu'ils portassent, jamais je n'ai vu aucun de mes malades m'échapper.

V.

Le traitement des quatre variétés de la cinquième espèce, que j'ai désignée sous le nom de charbon des glandes, demande quelques détails particuliers à chaque variété ; ils sont relatifs à la structure des parties, et à la manière de procéder.

On a déjà vu combien était terrible sur l'économie, l'épanchement du virus contenu dans la glande sous-linguale ; ainsi, dès qu'on s'aperçoit de la formation de cette tumeur, il faut tirer à soi, et renverser sur le côté la langue de l'animal, et plonger dans son centre un fer à bouton le plus chaud possible : on doit insister sur de nouvelles applications, jusqu'à ce que les cautérisations réitérées aient absorbé toute la sérosité ichoreuse qui y est contenue ; des lotions, des injections détersives, légèrement styptiques, contribueront ensuite à assurer l'efficacité de ce traitement.

Rarement la glande parotide devient-elle le siége d'une congestion gangreneuse, sans que la sous-maxillaire du même côté ne participe bientôt à l'accident ; il en est de même, lorsque c'est dans le parenchyme de la sous-maxillaire, que le charbon prend naissance : dans le premier cas, la position de la parotide entre l'apophyse mastoïde et le condyle de la mâchoire inférieure, le passage qu'elle donne à plusieurs rameaux considérables de l'artère carotide, presque à sa surface, exigent quelques précautions. En circonscrivant alors et rayonnant la tumeur, ainsi qu'en plaçant des boutons de feu, on évitera de plonger assez profond pour intéresser ces rameaux artériels ; ce qui d'ailleurs est assez facile à éviter, vu le volume extérieur que prend la tumeur dans le tissu cellulaire qui enveloppe la glande.

La cautérisation est encore le vrai moyen d'arrêter les progrès du mal, lorsque le siége primitif de l'affection est dans la sous-maxillaire ; dans cet endroit, on peut porter plus hardiment le fer à cautère, en évitant cependant d'atteindre l'artère maxillaire qui contourne la mâchoire dans sa partie moyenne.

Quand, chez les bêtes à cornes, la glande thyroïde devient le siége d'une affection charbonneuse, le plus court parti est de pratiquer dans la tumeur une incision longitudinale, en évitant néanmoins d'intéresser les artères thyroïdiennes supérieures et inférieures, et c'est peut-être la seule tumeur charbonneuse où l'incision convienne ; on porte ensuite des fers cutélaires

rouge - blancs, dans les deux lobes que forme alors la tumeur; on cautérise très-exactement tout son intérieur sans aucun ménagement. La résolution survient ensuite peu à peu, mais sans suppuration.

Le charbon qui attaque cette même glande chez le cochon, demande, relativement à sa position, une marche différente; cet animal a le cou assez arrondi, et pour peu qu'il soit en bon état, la glande se trouve noyée dans un tissu cellulaire graisseux. Le seul procédé convenable, et que j'ai vu réussir, consiste à cerner et à circonscrire la tumeur qui résulte de ce charbon, et qui toujours est très-volumineuse; à la sillonner en tout sens, en procédant comme je l'ai déjà dit, et à distribuer sur sa surface, quelques boutons de feu, de distance en distance: on évitera de plonger les fers à bouton, aussi profond que dans les anthrax; et la tumeur fût-elle très-considérable, ils devront pénétrer à la profondeur d'un pouce au plus.

La glande inguinale est aussi quelquefois le siége primitif du charbon de la cuisse: si l'on s'aperçoit de l'accident à temps, et avant que le virus renfermé et en stagnation dans la glande, ait pénétré dans les parties charnues de la cuisse, on préviendra des accidens graves par une cautérisation prompte; la tumeur est assez saillante pour pouvoir être assez facilement cautérisée. C'est à la vérité dans le foyer même qu'il faut attaquer le mal; mais en y procédant, il y a quelques ménagemens à garder, tels que d'éviter d'intéresser les nerfs cruraux ou l'artère crurale. L'application du feu méthodiquement faite, le mal alors cède assez facilement.

V I.

La sixième espèce comprend tous les charbons de l'intérieur de la bouche, celui de la glande sous-linguale excepté. De quelque nature que soient ces charbons, ou efflorescens, ou présentant des tumeurs saillantes, ou étant déprimés et formant des excavations, des ulcères profonds, la méthode vraiment

efficace est encore la cautérisation ; elle est assez facile au moyen d'instrumens faits exprès : on y porte les fers à diverses reprises, jusqu'à ce que des cautérisations réitérées aient renouvelé toutes les surfaces ulcérées ou gangrenées. Il vaut mieux y revenir à plusieurs reprises, que de tomber dans l'inconvénient d'une négligence timide qui pourrait avoir des suites funestes ; pour peu d'ailleurs qu'on ait procédé méthodiquement, l'accident cède facilement et sans retour.

L'angine charbonneuse, seconde variété de la sixième espèce, présente des accidens infiniment graves qui, comme je l'ai déjà dit, marchent avec une étonnante rapidité. Dans ces circonstances désespérées, des vétérinaires très-instruits ont proposé et pratiqué, avec le plus grand succès, la bronchotomie. La liberté de la respiration maintenue par ce procédé simple et ingénieux, on a tout le temps d'opérer la tumeur qui occupe la fosse gutturale. Deux méthodes qui ont également réussi, ont été mises en usage : la première consiste à toucher ces tuméfactions gangreneuses avec des caustiques, tels que l'ammoniac liquide, ou l'acide muriatique oxigéné. On porte le caustique dont on a fait choix, à l'aide d'un pinceau ou d'un bourdonnet attaché à l'extrémité d'une tige de baleine, dans la fosse gutturale, et on touche à diverses reprises toutes les parties frappées ou qu'on soupçonne l'être.

La seconde qui, sous quelques rapports, mérite la préférence, est la cautérisation avec le cautère actuel, qu'on porte alternativement sur toutes les parties frappées par la gangrène.

VII.

En terminant cet article, qui a pour objet le traitement extérieur du charbon dans les premiers instans, il n'est pas inutile d'observer, qu'un traitement analogue convient dans toutes les autres espèces dont j'ai pu négliger la description, tels que ceux des mamelles, des parties génitales : la marche, l'in-

fluence de la maladie sur l'économie étant la même, exige un traitement de même nature. Je ferai remarquer en outre qu'un des grands avantages du cautère actuel, dans tous ces cas, est de mettre à l'abri des inconvéniens graves qui résultent de l'application de certains caustiques sur des parties externes. Les animaux malades, en se mordant ou se léchant, peuvent les atteindre avec leur langue, les bêtes à cornes entr'autres et les chiens; ils en entraînent toujours alors quelques parties souvent assez considérables qu'ils avalent, et on prévoit d'avance quelles peuvent être les suites de l'introduction de substances en général très-corrosives dans les organes digestifs, surtout dans un moment de maladie.

VIII.

Les tumeurs charbonneuses, de quelque nature qu'elles soient, exigent dès l'instant qu'elles ont été cautérisées, un traitement suivi et méthodique, qui previenne des accidens subséquens qui pourraient se manifester, et conduise les plaies à une cicatrice prompte et parfaite. Dans ces cas, des applications très-convenables sont des digestifs, dont on couvre les plaies qu'on a faites ; on peut suivant les circonstances en varier les préparations. Ainsi, si l'opération faite, la tumeur ne présente rien d'inquiétant, un digestif simple, composé de parties égales de *jaune d'œuf*, *terébenthine*, *eau-de-vie camphrée*, convenablement mêlés ensemble, sera très-suffisant.

Lui désire-t-on des propriététés un peu plus stimulantes : on le préparera avec *térébenthine* 2 *parties*, *onguent ægyptiac* 3, *essence de térébenthine* 1, *eau-de-vie camphrée* 1.

Lui veut-t-on des propriétés fortement irritantes : le mélange de 3 *parties terébenthine*, 4 *onguent ægyptiac*, 1 *cantharides en poudre*, 3 *eau-de-vie camphrée*, 2 *essence de térébenthine*, remplira cette dernière indication.

Lui désire-t-on enfin des propriétés légèrement stimulantes,

et antiseptiques en même-temps : le mélange de 2 *parties térébenthine*, 2 *quinquina en poudre fine*, 2 *eau-de-vie camphrée*, 1 *teinture d'aloès*, remplira le but.

Ces digestifs seront étendus, ou sur la plaie même, ou sur les plumaceaux d'étoupe, dont il convient toujours de la couvrir exactement pour la défendre du contact de l'air, et de l'approche des mouches et autres insectes. A chaque pansement la partie sera lotionnée avec un vin aromatique, animé avec l'eau-de-vie camphrée, et rendu styptique par l'addition d'une petite quantité de sulfate d'alumine. Les parties naturellement sensibles et douloureuses, telles que la tête des moutons, les plaies de l'intérieur du sabot, éprouveront un bien sensible d'applications réitérées de compresses imbibées du même vin aromatique, qui dans ce cas devra être miellé; ces compresses recouvriront immédiatement les plumaceaux chargés du digestif.

A la chute des escarres, si les chairs sont fongueuses, mollasses, si les bourgeons charnus s'élèvent avec trop d'activité dans certaines parties, on les réprimera au moyen du sulfate de fer, du sulfate d'alumine brûlé, du nitrate d'argent, de la potasse caustique. Si la plaie présente une grande surface, qu'une sérosité abondante en découle, l'application d'une couche légère d'onguent ægyptiac, donnera aux chairs l'activité nécessaire pour les conduire à une cicatrisation prompte; on hâtera cette cicatrisation par l'application de plumaceaux d'étoupe, imbibés ou d'essence de térébenthine, ou d'eau-de-vie camphrée : ces deux substances très-vulnéraires par elles-mêmes, produisent sur les plaies des animaux tout l'effet qu'on peut désirer.

Quant aux plaies de l'intérieur de la bouche, de la langue, de la fosse gutturale, des lotions faites avec un vin aromatique miellé, auquel on ajoutera un dixième eau-de-vie camphrée, détergeront les plaies de cette partie. L'action du médicament sera encore plus active, si avec cette préparation on fait sur les plaies des injections avec une seringue propre à

cet usage. Ce moyen utile et efficace sera renouvelé à plusieurs reprises dans le jour, et continué jusqu'à ce que les ulcères soient cicatrisés; ce qui arrive en peu de jours quand on y donne les soins convenables.

Après avoir exposé, le plus brièvement possible, les moyens extérieurs qui m'ont paru le mieux convenir aux tumeurs charbonneuses, moyens que j'ai toujours employés avec le plus grand succès, et qui sont choisis dans la classe de ceux, qui, à une efficacité reconnue, joignent l'avantage d'être peu dispendieux et de se trouver partout, je vais passer à la méthode à suivre dans un traitement intérieur.

I X.

Le traitement dont il s'agit doit être varié suivant les circonstances. Ainsi, certains charbons essentiels font promptement éruption, affectent peu l'économie; et si le traitement extérieur a été méthodique, un traitement intérieur, légèrement antiseptique, suffit souvent. Il n'en est pas de même dans les charbons symptomatiques, ou autres accompagnés d'accidens graves, et surtout de la prostration des forces; le traitement extérieur alors ne remplirait que bien imparfaitement le but qu'on s'est proposé. Dans les anthrax symptomatiques, dans les charbons des extrémités du sabot surtout, quoique essentiels, les forces vitales ont déjà éprouvé une très-forte atteinte, et les désordres intérieurs sont grands, quoique l'éruption n'ait eu lieu que depuis peu de temps. Le spasme se manifeste promptement chez certains animaux, chez lesquels les nerfs sont sensibles et irritables, tels entr'autres, le cheval: il faut le prévenir ou en enrayer les effets; il conduirait très-vite abandonné à lui-même à une terminaison funeste. Il faut soutenir et ranimer les forces anéanties, neutraliser intérieurement l'action du virus, et prévenir la dégénération septique des humeurs, débarrasser les premières voies engouées de subs-

tances saburrales, chargées souvent de principes malfaisans; provoquer enfin les excrétions des urines, des matières fécales que la maladie a suspendues.

Dans les charbons essentiels qui ne sont accompagnés ni de fièvre, ni de prostration des forces, ni de suppression des excrétions, ni de battemens de flanc, ni de perte d'appétit, ni de suspension de la rumination et de digestions, le traitement extérieur est presque suffisant; on fera toujours bien d'en assurer l'efficacité en tenant l'animal à une diète légère, en lui donnant pour boisson de l'eau de farine d'orge légèrement acidulée; on pourra y joindre l'usage de quelques breuvages très-simples, préparés avec *une infusion amère*, telle que celle de *sauge, dans pinte de laquelle on mettra, racine de gentiane en poudre une once, muriate de soude une once et demie, eau-de-vie camphrée 2 onces;* on pourra remplacer l'eau-de-vie camphrée, si l'on veut, par *une once de fort vinaigre*. On pourra donner à l'animal deux ou trois de ces breuvages, de douze en douze heures; le premier sera administré immédiatement après l'opération.

On observera de plus pour les herbivores, comme une règle générale, de les mettre, du moment de la maladie, aux fourrages secs, parmi lesquels ceux provenant des prairies naturelles doivent toujours être donnés de préférence. Avec de telles précautions il est rare que ces charbons aient des suites.

J'ai déjà fait remarquer que le charbon symptomatique exigeait un traitement intérieur méthodique; les moyens que j'ai toujours employés, et que je vais proposer, joignent en général à une efficacité réelle, de n'être pas très-dispendieux. Le plus souvent, les animaux frappés de la maladie appartiennent à la classe des cultivateurs peu fortunés, il convient de proposer des moyens curatifs qui soient à leur portée.

Ainsi, dans tous les cas déjà énoncés où l'intensité des symptômes annonce une affection grave intérieure, à la suite du traitement extérieur, on ne négligera pas l'usage des remèdes

internes, qui doivent à la fois être toniques, antiseptiques et antispasmodiques. Je joins ici successivement plusieurs formules; on choisira entr'elles celles qui paraîtront le mieux convenir au degré d'intensité de l'affection.

Prenez: *eau de fontaine 2 verres, eau de menthe poivrée 2 verres, quinquina rouge en poudre une once, eau-de-vie camphrée 4 onces, éther sulfurique 4 gros*, agitez le mélange, donnez-le à l'animal malade en une dose: ce remède héroïque est aussi actif, aussi antiseptique, qu'on puisse le désirer.

Prenez: *eau distillée de rhue ou de sabine*, à votre choix, *2 verres, eau de fontaine 2 verres, racine de gentiane en poudre 2 onces, teinture d'absinthe 2 onces, acide sulfurique 1/2 gros*, donnez à l'animal en une dose: ce remède est tonique et antiseptique.

Prenez: *eau de fontaine 2 verres, eau distillée de sauge 2 verres, valériane sauvage en poudre une once, camphre dissous dans un jaune d'œuf 2 gros, assa-fétida*, réduit par la trituration avec de l'eau à l'état d'une pâte claire, *1/2 once, éther sulfurique 1/2 once*: ce remède antispasmodique convient dans le cas de spasme, de convulsion.

Prenez: *eau de menthe poivrée 2 verres, eau de fontaine 2 verres, quinquina en poudre demi-once, camphre dissous dans le jaune d'œuf 3 gros, assa-fétida 2 gros, éther sulphurique 2 gros*: ce dernier moyen est tonique et antispasmodique en même-temps.

Je ne présente ici que quelques formules pour donner simplement une idée des combinaisons les plus appropriées aux circonstances; on pourra varier ces sortes de préparations à son choix. Je me borne à observer que les moyens qui dans ces maladies m'ont le mieux réussi, dont j'ai remarqué des effets souvent surprenans, sont les suivans, savoir:

Pour les eaux distillées, celle de menthe poivrée, que je mets en première ligne à raison de ses propriétés spéciales, celles de rhue, de sabine, de sauge. Les infusions amères sont celles

d'absinthe, de camomille romaine, d'hysope et de sauge. Ces infusions forment des menstrues très-convenables dans lesquelles on peut donner toute espèce de remèdes.

Les teintures spiritueuses sont celles de camphre, d'absinthe, de gentiane, d'aloès, l'eau vulnéraire spiritueuse; on peut les préparer conformément au code pharmaceutique de Parmentier.

On peut mettre 2 *ou* 3 *onces de teinture d'absinthe, ou de gentiane, dans une pinte des infusions amères* ci-dessus: dans les cas ordinaires ce remède est très-utile; on peut aussi mettre les mêmes teintures dans *du vin seul, ou étendu d'eau*; tous ces moyens sont toniques et cordiaux.

Pour donner aux animaux certaines substances pulvérulentes, telles que le *quinquina*, *le camphre*, *l'assa-fétida*, on trouve quelquefois préférable de choisir la forme de ce qu'en vétérinaire on nomme *bol*, ce qui n'est autre chose, qu'un *électuaire* plus ou moins consistant; on peut alors incorporer ces substances dans *du miel*, et les introduire dans la bouche de l'animal au moyen d'une spatule en bois.

Les acides minéraux qui, comme antiseptiques, produisent chez les animaux des effets surprenans, doivent aussi entrer dans le traitement: ces acides sont, *le sulphurique*, *le muriatique*, *l'acide sulphurique alcoolisé*, *l'acide nitreux alcoolisé*; étendus à dose convenable, ou dans des *eaux distillées*, ou dans *des infusions amères*, ils deviendront un remède efficace et peu dispendieux. Parmi les acides végétaux, *le vinaigre*, qu'on a toujours sous la main, est un moyen qui n'est pas à négliger, surtout quand on n'a pas à combattre la diarrhée dans la maladie. *L'ammoniac liquide*, à raison de sa propriété excitante, mérite de trouver place parmi les médicamens à mettre en usage; on peut en donner à l'animal jusqu'à *demi-gros*, dans une des *eaux distillées* ci-dessus, étendue dans autant d'eau de fontaine, ou dans *une infusion amère*.

Les sels neutres agissent très-efficacement sur les animaux:

ainsi le *muriate de soude* à dose modérée, agit et comme excitant et comme antiseptique ; le *nitrate de potasse* à la dose d'*une once* au plus, comme diurétique et rafraîchissant; le *sel d'epsom*, suivant la dose, ou comme altérant, ou comme purgatif : si on veut maintenir seulement la liberté du ventre, donné à la dose de 3 *ou 4 onces*, uni à *une once de racine de gentiane en poudre*, le tout étendu *dans pinte d'eau*, il produira cet effet. Si l'embarras des premières voies exige une purgation complète, alors à 8 *onces de ce sel*, on ajoutera *deux onces de racine de gentiane en poudre*; il faudra nécessairement alors étendre le tout dans 2 pintes de liquide; on pourra aussi, au lieu de racine de gentiane, unir au *sel d'epsom*, soit *la rhubarbe en poudre*, à la dose d'*une once*, ou *le jalap* à celle de *demi-once*; dans ce cas, il faudra diminuer de moitié à peu près la dose du sel. Cette méthode évacuante et tonique en même-temps, convient très-bien dans ces circonstances. On voudra bien ne pas perdre de vue que la dose de tous les médicamens que j'ai indiqués, est toujours pour *pinte de liquide* à peu près; en second lieu, que les formules, telles que je les ai données, sont destinées pour les chevaux, mulets, bœufs de la première taille; que la quantité de ces mêmes remèdes doit être graduellement proportionnée à la taille et à la force des animaux auxquels on les destine, de manière qu'on ne donnera aux cochons que *le quart* ou *le cinquième* de la dose, et aux moutons *le cinquième* au plus.

Dans bien des cas, il devient indispensable d'agir sur le canal intestinal des animaux malades, et alors on a pour but, ou de solliciter l'évacuation de matières fécales retenues, dont le séjour est dangereux dans les premières voies, ou de diminuer le spasme du tube digestif et de l'abdomen, ou même d'agir sur les forces vitales par l'intermède de cet organe; *une infusion de séné* unie *au miel* et *au sel d'epsom*, remplira la première. Le *camphre* dissous dans le *jaune d'œuf*, uni *au quinquina* et à l'*assa-fétida*, le tout étendu dans *une infusion de camomille*,

remplira la séconde, et enfin l'*eau-de-vie camphrée*, *l'éther*, *le vinaigre*, étendus dans *une infusion de rhue*, rempliront la troisième indication.

Si les animaux sont de prix, si on ne craint point la dépense, on peut leur appliquer quelques-unes des méthodes de traitement que j'ai indiquées, en parlant de l'affection charbonneuse des hommes, telles, entr'autres, que les potions cordiales, dont alors il faudrait beaucoup augmenter les doses et supprimer le sirop. Le musc est un antispasmodique qui agit puissamment sur eux; il conviendrait au cheval naturellement très-irritable, dans la fièvre charbonneuse surtout; mais chaque dose devra être au moins de 25 à 30 grains, et il serait nécessaire de la répéter plusieurs fois dans 24 heures.

Enfin, l'unique tisane qu'on puisse administrer aux animaux, est l'eau de farine d'orge; on la leur préparera en délayant dans un seau d'eau une jointé de cette farine, cette boisson devra être légèrement nitrée et acidulée avec le vinaigre. La même farine d'orge, levée comme pour en faire du pain, dont on délaye une jointée dans un seau d'eau, leur convient d'autant mieux dans cette maladie, qu'ils ont une préférence décidée pour cette boisson.

Rien, au surplus, ne dispose les animaux, en général, aux maladies de toute espèce, comme la répercussion de la transpiration, soit sensible, soit insensible; la suppression brusque de cette excrétion suffit pour développer, parmi les chevaux, mulets, bêtes à cornes, des accidens graves. C'est par conséquent une méthode tout autant prophylactique que curative, qui trouve une application utile aux affections charbonneuses surtout, que de la solliciter et activer: pour cela il n'y a qu'à bouchonner fortement l'animal, ou le brosser à rebours du poil. Ces espèces de friction sèches, réitérées plusieurs fois le jour, lui font éprouver un soulagement marqué, lorsqu'il est malade, favorisent singulièrement les éruptions qui doivent avoir lieu; ouvrant d'ailleurs les pores de la peau, elles ont toujours une

efficacité marquée, pour prévenir le développement d'une maladie qu'on voudrait lui éviter.

Il me reste à traiter de la fièvre charbonneuse. Deux histoires d'une épizootie de cette nature, survenue à des bêtes à cornes, que je joins ici, en présentant un tableau détaillé de la maladie, me permettront de donner en même-temps au traitement, tout le développement convenable.

Première histoire. Jean Bouchet, riche propriétaire et fermier dans la commune de Malintrat, département du Puy-de-Dôme, envoya au printemps de l'année 1806, un troupeau d'environ 90 bêtes à cornes, passer la belle saison, comme d'usage, dans les riants pâturages des montagnes du Mont-d'or. Le troupeau entier y jouit de la meilleure santé pendant tout son séjour. Au commencement de septembre, moitié à peu près de ce troupeau fut reconduite à la ferme ; de ce nombre étaient des vaches pleines très-avancées, de jeunes bêtes et quelques-unes sur le retour. Ces animaux furent mis au pacage dans les prairies de la ferme et autres du voisinage. L'eau coulait en abondance dans les ruisseaux qui les bordaient ; ce mois de septembre fut excessivement chaud ; des pluies, des orages fréquens, succédaient rapidement à des temps chauds et humides ; une fièvre charbonneuse se manifesta dans ce troupeau sans cause connue, et enleva dans l'espace de deux jours six ou huit de ces animaux, dont plusieurs étaient de prix.

J'engageai de suite M. Baldran, médecin-vétérinaire d'un mérite distingué, qui demeure à Clermont, à se transporter avec moi sur les lieux ; il reconnut à l'épizootie les caractères d'une fièvre charbonneuse très-contagieuse : certains symptômes précurseurs annonçaient, soit dans ce troupeau, soit dans les bœufs destinés à l'exploitation de la ferme, une disposition maladive plus ou moins prononcée. Ces symptômes étaient la débilité, la tristesse, une sensibilité très-grande au moindre contact sur la colonne dorsale, particulièrement dans la partie qui correspond à la poitrine ; la diminution de l'appétit, la

suspension momentanée des fonctions digestives. De prompts secours furent administrés à tout ce qui paraissait atteint ou menacé de la contagion; des sétons chargés d'épispastiques leur furent passés au fanon, à l'endroit où les muscles pectoraux répondent au sternum. On leur administra des remèdes fortement antiseptiques, toniques en même-temps, préparés d'après les formules que j'ai déjà indiquées. La diète, un régime convenable furent prescrits, et les progrès de la contagion semblèrent s'arrêter.

Mais, malgré la plus grande surveillance, au moment où on s'y attendait le moins, des symptômes maladifs parurent sur des animaux qui n'avaient point été soumis au traitement. Quelques-uns en furent la victime; la maladie se manifesta sur plusieurs autres, on s'occupa sans délai de ces derniers, et au moyen d'un traitement prompt et méthodique, on vint à bout de les conserver.

Le caractère insidieux que prenait alors la maladie, décida M. Baldran à en venir à un traitement général préservatif, auquel tout ce qui restait de ces animaux, malades ou non, fut soumis. Il consistait dans des sétons chargés d'épispastiques, qu'on leur passait au fanon, en des breuvages fortement antiseptiques et autres qu'on leur administrait, suivant les circonstances : tout le troupeau fut mis à un régime sévère. Ce traitement eut tout le succès qu'on pouvait désirer.

A peine était-on hors d'inquiétude pour ces malades, que l'autre partie du troupeau que la saison avait forcé de ramener, fut aussi atteint de la contagion ; il était placé à plus de demi-lieue, et il n'avait pu y avoir d'autre moyen de communication de la contagion, que des miasmes pestilentiels qui avaient pu imprégner les habits de laine des pâtres, qui allaient alternativement d'un troupeau à l'autre. C'est cependant, parmi les bêtes de ce second troupeau, que la contagion sévit avec plus de violence. De demi-heure en demi-heure, on voyait des bêtes fortes et vigoureuses, tomber mortes dans la prairie, sans

présenter presqu'aucuns symptômes maladifs, autres qu'un léger battement de flanc, et une altération qui les ramenait constamment au ruisseau pour y boire. Dès ce moment on surveilla ce troupeau avec la plus grande attention : sur le soir on me conduisit plusieurs vaches, chez lesquelles des symptômes graves annonçaient l'invasion de la maladie; quoique la distance ne fut pas grande, elles étaient presque expirantes lorsqu'elles arrivèrent. Les symptômes étaient une respiration laborieuse, un pouls vite et serré, le battement de flanc, la tristesse, l'œil hagard, le trépignement des pieds, des anxiétés, un spasme manifeste qui occupait la région précordiale : il était reconnaissable surtout aux battemens précipités du cœur, qu'on entendait et qu'on voyait à travers les muscles intercostaux; une sensibilité très-grande de la colonne dorsale, le craquement du cuir.

Convertir ce spasme, qui paraissait porté à son comble, en un mouvement fluxionnaire par une méthode fortement perturbatrice, était le seul moyen de sauver ces animaux. Sans perdre de temps, je traversai, à plusieurs endroits, leur fanon avec des fers à cautères rouge-blancs; ces ouvertures furent remplies d'un épispastique très-irritant, composé d'onguent ægyptiac, de térébenthine, de cantharides en poudre et d'eau-de-vie camphrée. Des breuvages anti-septiques, choisis parmi les formules les plus actives déjà indiquées, leur furent administrés, ainsi que des lavemens toniques et antispasmodiques; et le lendemain matin tous ces animaux, dont quelques instans avant le traitement on désespérait, furent hors de danger, et en peu de jours ramenés à la santé.

Dans la nuit, d'autres bêtes qu'on ne soupçonnait pas malades succombèrent. M. Baldran se rendit au point du jour à la ferme: un examen attentif de chaque individu le convainquit que, quoique les fonctions organiques parussent s'exercer passablement, le germe de la maladie était chez la plupart au moins prêt à se développer. Un traitement général, tant ex-

térieur, qu'intérieur, fut résolu et exécuté dans la journée même. Il consista dans des sétons chargés d'épispastiques, des breuvages fortement antiseptiques, des cordiaux, des boissons acidulées avec les acides minéraux, des purgatifs toniques, administrés aux animaux chez lesquels l'engouement des premières voies en indiquait la nécessité, des lavemens, ou laxatifs, ou antispasmodiques, suivant les cas. La contagion s'arrêta sans retour, et ce qui restait du troupeau fut conservé.[1]

Deuxième histoire. Une épizootie charbonneuse se manifesta, sur la fin de l'été de l'année 1788, dans une des fermes de Madame de St.-Fargeol, située près Rochefort, département du Puy-de-Dôme, sur un troupeau nombreux de bêtes à cornes; la contagion en peu de jours fit plusieurs victimes. M. Baldran fut invité à se transporter sur les lieux; à son arrivée il apprit que depuis qu'on l'avait mandé, quelques animaux encore avaient succombé, mais les bergers lui ajoutèrent que dans le moment aucune bête ne paraissait malade. Laissons parler M. Baldran.

« A peine descendu de cheval, malgré tout ce qu'on put me dire du bon état du troupeau, je visitai chaque animal séparément, je les trouvai tous en assez bon état en apparence. Une écurie spacieuse, à deux rangs de crèche, contenait la plus grande partie du troupeau; la nuit approchait : d'après mes ordres, des falots furent placés de distance en distance, afin que cette écurie très-vaste fût parfaitement éclairée; je la parcourais d'un bout à l'autre, regardant à droite et à gauche, observant avec la plus scrupuleuse attention chaque animal en particulier. L'ouverture de quelques cadavres que j'avais faite en arrivant, ne me laissait aucun doute sur la nature de la maladie. J'étais en défiance, j'avais raison. Une vache forte et vigoureuse, qui était à ma gauche, tomba roide morte en ruminant; deux minutes après, une autre du côté opposé tomba aussi en se léchant, et eut le sort de la première; un jeune taureau, placé à l'extrémité de l'écurie, se laissa aller sans

donner aucun signe de vie. J'appelai du secours, je me saisis de fers à cautère à boutons très-gros, et sans délibérer, je plaçai un bouton de feu sans aucun ménagement, sur chacun des muscles grands-fessiers de tous les animaux qui me parurent suspects. (Dans cette épizootie, les plus grands désordres se remarquaient dans les viscères abdominaux.) Ces plaies grandes et profondes furent remplies, à mesure, d'un digestif très-irritant ; des breuvages fortement antiseptiques furent administrés.

Cette opération terminée, je quittai l'écurie pour prendre quelques instans de repos ; je me mis à table où une société nombreuse était réunie ; je ne fus pas assis, que des anxiétés, des maux de cœur, un sentiment de stupeur et de faiblesse, m'annoncèrent que j'avais à redouter pour moi-même les effets de la contagion. Je regardai un de mes doigts, où j'éprouvais depuis peu un certain prurit, un picotement léger mais accompagné d'une douleur sourde et profonde ; j'aperçus à son extrémité une petite tumeur gangreneuse, je me levai de table, et passant dans une pièce voisine, je fis rougir un fer à cautère, et touchai fortement avec son extrémité le doigt attaqué d'un charbon, j'avalai une forte dose d'éther ; soulagé dans l'instant même et fortifié, je me remis à table ; personne ne s'aperçut de mon aventure, je soupai malgré mon accident avec assez d'appétit.

Je retournai auprès de mes malades, je passai la nuit à les surveiller ; au point du jour, je me décidai à un traitement général, destiné même à ce qui paraissait sain et bien portant ; je procédai en la même manière que j'avais déjà fait la veille. Ce traitement eut tout le succès que je pouvais en attendre ; l'inflammation s'empara des plaies résultantes de la cautérisation ; au bout de quelques jours la suppuration s'y établit. Par des soins assidus, continués plusieurs jours, les fonctions organiques se rétablirent, les forces vitales reprirent l'énergie qu'elles avaient perdue. »

Cette méthode vigoureuse, fortement perturbatrice, a enrayé, comme on voit, les effets funestes d'un spasme atonique,

et c'est ainsi qu'un troupeau qui, sans une bonne méthode de traitement, des soins assidus, aurait succombé par l'effet des suites de la contagion, a été conservé presque en entier.

A ce précis historique qui donne une idée exacte des fièvres charbonneuses contagieuses, des traitemens méthodiques qui ont eu le plus grand succès, je n'ai qu'une réflexion à ajouter : elle est est relative à la célérité avec laquelle un spasme atonique, suite de l'expansion dans l'économie d'un virus extrêmement délétère, a cédé dans l'une et l'autre épizootie, aux tentatives vigoureuses et hardies, que des circonstances désespérées ont nécessitées. Une commotion vive, suite de l'impression du feu et de l'irritation locale qu'il a occasionée, a, dans l'un et l'autre cas, ranimé dans l'instant les forces vitales, appelé sur les surfaces cutanées une humeur virulente qui produisait intérieurement les plus grands désordres.

Cette méthode à l'appui de laquelle je pourrais citer beaucoup d'autres exemples, si je ne craignais d'être entraîné au-delà des bornes que je me suis prescrites, ne pourrait-elle pas, comme je l'ai déjà laissé entrevoir, trouver une application heureuse à cette fièvre charbonneuse déjà décrite, qui emporte en quelques heures les hommes qui en sont atteints ; à ces fièvres pestilentielles, ces maladies insidieuses, dans lesquelles une humeur virulente et délétère porte en quelques instans une impression désastreuse sur l'économie, et moissonne les hommes par milliers.

Si l'on considère en effet, d'un côté, que si dans certaines affections charbonneuses, un charbon symptomatique survient ; que si, dans les maladies pestilentielles, des bubons, des charbons font éruption, les malades éprouvent dans l'instant un soulagement marqué ; que le plus grand nombre en réchappe, surtout si cet effort de la nature est secondé par un traitement méthodique ; si, d'un autre côté, l'on veut bien remarquer que, dans les affections charbonneuses des animaux, les charbons symptomatiques sont aussi pour eux des crises souvent salutaires, ou que l'art

peut rendre telles; que lorsque la nature est impuissante, on peut y suppléer par des voies artificielles; serait-ce trop hasarder que d'en tirer cette conséquence, que, dans des cas pareils, où il n'y a qu'une crise de cette nature qui puisse arracher un malade à une mort inévitable, on peut la provoquer par une méthode perturbatrice, semblable à celle dont j'ai cité des exemples.

SECTION TROISIÈME.

Considérations générales sur la Diathèse charbonneuse.

I.

En présentant cet aperçu sur la diathèse charbonneuse, je n'ai tracé qu'une esquisse légère d'une maladie terrible, contagieuse par sa nature, et commune aux hommes et aux animaux. Les bornes d'une dissertation académique, le manque du temps nécessaire, celui d'observations intéressantes que je n'ai pu réunir dans le moment, ne m'ont permis ni de présenter les détails historiques, ni d'entrer dans les développemens qu'exige une matière de cette importance. L'exposé qui a précédé donne cependant quelques renseignemens sur le caractère essentiel de l'affection, sur sa marche, ses effets sur l'économie, et le danger de la contagion; danger que quelques observations qui vont suivre feront encore mieux apprécier.

Les causes les plus légères, ainsi qu'on l'a déjà vu, suffisent pour faire naître cette affection, même chez un individu sain et bien portant, soit homme, soit animal; l'inoculation, l'absorption du virus sur les surfaces cutanées, lui donnent naissance.

La respiration, l'inhalation intestinale l'introduisent soit dans l'organe pulmonaire, soit dans les voies digestives. C'est de là

que, se répandant par de funestes irradiations dans l'économie, il y produit les plus grands désordres. Ainsi s'expliquent ces accidens fréquens, si souvent funestes, qu'on voit se renouveler sans cesse.

MM. Énaux et Chaussier rapportent qu'une femme fut attaquée d'une pustule maligne, pour avoir préparé un lièvre; qu'un homme contracta un charbon, pour avoir écorché un loup trouvé mort au bord d'un ruisseau. Nombre de personnes ont été atteintes d'accidens semblables, pour avoir porté la main dans le rectum de chevaux, mulets, bœufs et vaches, attaqués de charbons, ou pour avoir introduit avec les doigts des médicamens dans la bouche de ces mêmes animaux, pour avoir porté sur leurs épaules leurs dépouilles sanglantes. MM. Chabert et Huzard rapportent qu'un vétérinaire dont le visage était naturellement couvert de boutons, y ayant porté sa main teinte du sang d'un bœuf mort du charbon, dont il faisait l'ouverture, fut sur le champ atteint d'un érysipèle charbonneux du plus mauvais caractère: les maux de cœur, les frissons, la syncope enfin, suivirent de près le contact du sang de l'animal, et c'est au milieu de ces accidens que ce malheureux expira.

Un vétérinaire se blessé à la main avec l'instrument imprégné du sang d'un bœuf dont il extirpait une tumeur charbonneuse, et expire quelques heures après, malgré tous les secours qu'on peut lui porter. Deux hommes ont l'imprudence de saigner à la gorge un taureau attaqué du charbon, et prêt à périr; le seul contact du sang de l'animal sur les bras de ces hommes, y détermine, en peu d'heures, des taches livides, suivies d'une tuméfaction considérable. Ce gonflement subit a été accompagné de maux de cœur, fièvre violente, sueurs copieuses; les malades enfin n'en ont réchappé, qu'après avoir couru les plus grands dangers.

Un berger est mort dans l'espace de 8 heures, pour avoir écorché un bœuf mort du charbon; une femme a succombé dans le même espace de temps, pour avoir introduit sa main

dans le rectum d'un cheval attaqué du même mal. Un vétérinaire se blesse à la jambe avec l'instrument avec lequel il venait de faire l'ouverture d'un animal mort du charbon; une tumeur charbonneuse dans la partie en est la suite, et il n'a dû son salut qu'à un traitement méthodique.

Une femme, en pansant son mari, porte à sa joue sa main imprégnée de la sérosité qui découlait d'une pustule maligne dont il était atteint; en peu d'instans, une tumeur charbonneuse qui fait les plus grands progrès, paraît à cette même joue.

M. Vicq-d'Azir rapporte, dans un précis historique plein de faits intéressans sur une épizootie charbonneuse qui désolait le Languedoc en l'année . . . . . ., et pour la surveillance de laquelle il avait eu une mission du Gouvernement, qu'un homme voulut couper d'un coup de hache, la jambe d'un cheval mort du charbon : on venait d'enterrer cet animal, et sa jambe sortait hors de terre d'un pied environ; la force du coup fit jaillir quelques gouttes d'une sérosité sanieuse dont le membre était infiltré; une seule goutte de cette sérosité n'eut pas atteint son visage, qu'il tomba en syncope, et expira.

Le même auteur rapporte que les chiens qui, dans le cours de cette épizootie qui fut infiniment meurtrière, dévoraient les cadavres des animaux qui y avaient succombé, éprouvaient les accidens les plus terribles, devenaient furieux ou enragés. Les hommes qui furent mordus par ces chiens, furent attaqués peu après d'affections graves, accompagnées de symptômes effroyables: ils tombaient dans un état de délire furieux, poussaient des hurlemens semblables à ceux des chiens, tombaient enfin dans des états spasmodiques, des convulsions, et périssaient avec des symptômes d'hydrophobie.

II.

Bien des personnes se méprenant souvent sur des affections extrêmement légères, croient, à l'apparition de la moindre pe-

tite tumeur, avoir des charbons, conçoivent ainsi des inquiétudes déplacées qui troublent leur tranquillité. Pour lever toute équivoque à cet égard, je joins ici quelques observations propres à prévenir une telle méprise. Et d'abord les symptômes qui caractérisent chaque espèce de charbon, ont été décrits avec assez de détail et d'exactitude, pour qu'on ne puisse pas s'y tromper ; d'ailleurs les accidens journaliers qui surviennent, ont aussi des caractères particuliers : ainsi la piqûre du cousin fait éprouver, pendant quelques heures, un prurit incommode, une démangeaison même vive et cuisante; un petit bouton pointu en est la suite ; il est surmonté quelquefois d'une phlyctène qui contient une petite quantité de fluide séreux. Mais cet accident infiniment léger n'a jamais une couleur pâle et rembrunie, et n'est point accompagné des symptômes propres aux charbons, entr'autres, à la pustule maligne.

Les cloux et les furoncles sont aussi aisés à reconnaître à leur forme, ils tiennent toujours du caractère du phlegmon dont ils sont un diminutif ; leur forme, la pointe dure et saillante qui les surmonte, la rougeur, la douleur qui leur est propre, les pulsations réitérées qui se font sentir dans leur intérieur, l'absence d'ailleurs des symptômes gangreneux qui caractérisent les charbons, les en feront toujours distinguer.

Le phlegmon lui-même porte avec lui des caractères aisés à discerner. Toujours accompagné de l'exaltation des forces vitales, le mode de sensibilité de la partie qui en est le siége, est bien différent; la chaleur est douce et halitueuse, un mouvement de pulsation intérieur s'y fait sentir : dans la première période, la partie est dure ; rouge et enflammée ; dans la seconde, il y a déchirement des cellules du tissu cellulaire, épanchement de pus dans un foyer, fluctuation, mais jamais, sur les surfaces cutanées, ces symptômes de mortification et de gangrène, qui caractérisent les affections charbonneuses.

L'érysipèle lui-même est si commun, si aisé à reconnaître à la manière en laquelle son éruption a lieu, à l'étendue qu'il

prend sur les surfaces où il a son siége, à sa couleur d'un rouge rosacé, au gonflement aplati de la partie, à l'impression que le doigt appliqué dessus y laisse, qu'il est impossible de s'y méprendre.

III.

Les affections charbonneuses de toute espèce présentent, suivant l'âge, le tempérament des individus, des caractères légèrement variés. Ainsi, parmi ceux qui parvenus à l'âge mûr sont d'un tempérament bilieux ou mélancolique, dont la fibre est sèche et ferme, la tumeur en général est un peu plus superficielle, la chaleur plus âcre et plus mordicante, les démangeaisons plus vives, l'engorgement plus compact, la tension plus rénitente. Et quand ces mêmes tumeurs sont exanthématiques, elles présentent quelque ressemblance éloignée cependant avec l'érysipèle phlegmoneux ou gangreneux.

Une œdématie qui s'étend assez au-delà de ces mêmes tumeurs, les caractérise dans le tempérament lymphatique; le tissu lâche de la fibre, l'abondance de la lymphe, rendent leurs progrès moins rapides dans le moment de l'éruption; mais les accidens dans la suite n'en sont pas moins graves pour cela : chez ces tempéramens, la suppuration est lente, presque toujours séreuse, et c'est surtout chez les enfans que cet accident est fréquent, particulièrement s'ils portent avec eux une disposition scrophuleuse; il en est de même de bien des femmes et de certains vieillards.

Les tumeurs, enfin, qui ont leur siége sur des parties dont le tissu cellulaire est lâche, abondant, telles que la paupière, les joues, le menton, le nez, les lèvres, s'étendent davantage et se circonscrivent moins. Ainsi, à la tempe, les charbons causent un gonflement accompagné d'une tension douloureuse, et assez souvent d'un caractère érysipélateux qui s'étend au visage et au cuir chevelu. A la joue, le gonflement gagne le long du cou, pénètre dans l'intérieur de la bouche, cause alors une espèce

de strangulation très-fatigante. Les tumeurs qui ont leur siége sur le cou, occasionnent un gonflement considérable qui se répand sur toute la poitrine; la constriction de l'œsophage, de la trachée-artère en sont les suites. La respiration et la déglutition deviennent difficiles, le malade est quelquefois menacé de suffocation, une certaine disposition apoplectique en est la suite; la tuméfaction du visage devient énorme, il y a salivation, les hémorragies nasales qui surviennent alors affaiblissent les malades sans les soulager.

Les charbons qui ont leur siége sur la poitrine, sont presque toujours suivis d'une enflure œdémateuse, qui s'étend d'abord sur les muscles pectoraux, et enfin aux aisselles, même au cou. Sur le dos de la main où le tissu cellulaire est lâche, l'enflure devient considérable, monte le long des bras, s'étend sous l'aisselle, même sur la poitrine. C'est surtout chez les femmes enceintes que les affections charbonneuses ont des suites fâcheuses, principalement quand la grossesse est avancée; un accouchement prématuré en est quelquefois la suite, et si une hémorragie utérine considérable survient, il y a tout à craindre pour la mère. Dans les temps humides et malsains, les froids rigoureux, les chaleurs excessives, ces mêmes affections prennent un caractère plus grave, et cèdent plus difficilement à un traitement même méthodique.

IV.

De quelque cause que proviennent les charbons, en général, l'impression définitive qu'en éprouve l'économie, et chez les hommes et chez les animaux, est exactement la même, surtout quand un mal de cette espèce est abandonné à lui-même. Qu'on suppose l'accident, si l'on veut, local, dans le principe, le résultat de l'inoculation: les humeurs ne tardent pas à en éprouver une impression fâcheuse, et le malade finit par succomber. Qu'on considère, au contraire, l'éruption des tumeurs charbonneuses, comme la suite d'une fermentation septique des

humeurs, la terminaison encore, dans ce second cas, sera la même. Mais comment le concours de certaines circonstances développe-t-il ce virus dans l'économie ? Quel est le genre d'impression qu'en éprouvent les humeurs ? Quelles sont celles qui en ressentent primitivement l'influence ? C'est un point sur lequel les physiologistes ne sont pas d'accord. Les phénomènes extérieurs que présentent les diverses tumeurs charbonneuses, ne sont pas assurément les mêmes ; si, en effet, parmi les hommes, on compare les douleurs atroces qui accompagnent l'éruption prompte et spontanée de l'anthrax, qui toujours a son siége dans les parties profondes, ce sentiment de brûlure et d'érosion qu'éprouve le malade, ce mouvement fébrile assez prononcé, qui survient toujours, avec ce prurit léger ; ces démangeaisons souvent à peine sensibles, ces picotemens peu douloureux qui surviennent et disparaissent par intervalles, ces pustules séreuses et superficielles par où débute la pustule maligne, le temps qu'elle met quelquefois à parcourir ses premières périodes, lors même qu'une cause interne lui donne naissance : n'a-t-on pas quelques raisons de soupçonner, ou que dans le principe, dans l'un et l'autre cas, ce ne sont pas les mêmes humeurs qui ont été affectées, ou tout au moins qu'elles ont éprouvé du virus une impression bien différente.

Les choses, dans cette maladie, se passent encore exactement en la même manière parmi les animaux. Certains charbons leur occasionnent des douleurs excessives, exaltent chez eux la sensibilité d'une manière très-marquée ; leur éruption prompte est suivie d'accès de fureur, de spasmes, ou généraux, ou qui occupent certains organes ; tandis que dans d'autres, au contraire, l'éruption est plus lente, la tumeur est œdémateuse ; dès l'invasion l'animal est frappé de stupeur et d'adynamie, n'éprouve aucun symptôme qui annonce une exaltation de sensibilité ; la tumeur n'est point douloureuse, la maladie parcourt ainsi ses périodes, et la vie s'éteint, enfin, sans que la mort soit précédée d'agitation ou de convulsions.

Les causes qui influencent, dans l'une et l'autre circonstance, les humeurs et les forces vitales d'une manière si différente, demeureront sûrement long-temps inconnues ; mais toujours en quelque manière que l'éruption ait lieu, quelque ordre de vaisseaux appartenant au système circulatoire, que la nature choisisse pour porter le virus de l'intérieur sur les surfaces cutanées, cette opération a toujours lieu au milieu de quelque altération des forces, d'une certaine langueur de l'action circulatoire que la faiblesse du pouls rend très-sensible. A mesure que les congestions ont lieu dans l'un et l'autre cas, la couleur livide des parties qui en sont le siége est la même, et la gangrène y marche de front avec une inflammation atonique.

Une congestion contenant des principes aussi malfaisans, quoique réunie dans un foyer, en altère tous les tissus, dénature ensuite de proche en proche toutes les parties voisines, s'étend en tout sens, frappe de mortification et de sphacèle tout ce qui se trouve en contact avec elle, par le moyen des absorbans s'insinue dans la masse du sang et des humeurs, rentre avec ces fluides dans l'économie, et finit enfin par y anéantir la vie.

Voilà tout au moins une circonstance où des humeurs pénétrées d'un virus malfaisant *impressionnent* d'une manière désastreuse les forces vitales : les solides alors, malgré la tonicité, la contractilité qu'ils ont en partage, et qui constituent leur vie, cèdent à une impression débilitante, tombent dans un état de stupeur et d'insensibilité ; toute réaction de leur part devient alors impossible, et la nature sans ressource, sans action, au milieu d'un choc impétueux, d'une lutte inégale, finit par succomber.

V.

Une cautérisation méthodique, au moyen du cautère actuel, peut seule, comme on l'a déjà vu, prévenir des accidens aussi prompts et aussi funestes ; les faits nombreux que j'ai présentés prouvent déjà beaucoup en faveur de cette méthode ; on jugera

encore mieux de ses avantages par les réflexions qui vont suivre.

On a pu remarquer, 1.° que l'action bien dirigée du cautère actuel est infaillible.

2.° Que cette méthode prévient efficacement ces hémorragies atoniques si funestes, dont on appréciera encore mieux les conséquences par les faits que je rapporterai bientôt.

3.° Le virus dénaturé cesse dans l'instant toute influence sur l'économie; car aucun principe dans la nature ne paraît approcher de la propriété spécifique reconnue aujourd'hui à l'oxigène, de neutraliser dans l'instant l'action délétère des virus en général; et la cautérisation d'une tumeur charbonneuse par le moyen du cautère actuel, mettant en contact le virus qui y est contenu avec une grande quantité de ce principe, une combinaison nouvelle a lieu, et le virus dénaturé, modifié, perd dans l'instant toute son activité. C'est encore en la même manière que tous les autres caustiques ordinairement employés dans ces cas, exercent une action salutaire sur les tumeurs charbonneuses; ils cèdent leur oxigène: aussi a-t-on bien remarqué que les caustiques les plus actifs et les plus efficaces, sont ceux qui en contiennent le plus, et l'abandonnent le plus facilement.

4.° Le feu administré avec méthode pénètre jusqu'aux parties vives, les stimule, et par son action puissante y détermine, en exaltant leur sensibilité, cette inflammation vraie, si nécessaire pour provoquer la séparation des parties saines d'avec celles que la vie a abandonnées.

5.° Cette action puissante ne se borne jamais à la partie sur laquelle on agit mécaniquement; en peu d'instans toute l'économie en éprouve l'influence, l'excitation du système vasculaire en est la suite, excitation remarquable surtout à la force et à l'énergie que reprend en peu d'instans un pouls presque anéanti quelque temps avant.

C'est sans doute une excitation vive de cette nature, qui dans les deux histoires de fièvres charbonneuse que j'ai rapportées, a produit, presqu'aussitôt après l'application du feu, ces métas-

tases subites et heureuses ; et ranimé une vie presqu'éteinte. Sous un tel rapport, le feu peut être considéré comme un puissant tonique, un stimulant très-actif, et par conséquent comme un vrai cordial.

6.° Par l'application du feu, on évite une perte considérable de substance, ces délabremens énormes toujours à craindre sur des surfaces étendues : point de contact alors de la part de l'air extérieur avec la plaie, d'où il résulte qu'à l'époque où l'escarre se détache, les bourgeons charnus en pleine activité ont tout préparé, tout disposé, pour une cicatrisation prochaine.

7.° Par cette méthode on ne fait point souffrir inutilement le malade, sans rien ajouter à l'efficacité du traitement, et si d'ailleurs la douleur résultante de l'application du feu est momentanément vive et pénétrante, elle est aussi d'une bien moins longue durée que celle des autres caustiques, qui n'ont qu'une action lente et graduée ; aussi les malades qui ont été à portée de faire la comparaison de l'un et de l'autre procédé, redoutent-ils bien moins son action que celle des autres caustiques.

8.° Enfin l'opérateur neutralisant par cette méthode le virus dans son foyer même, se met à l'abri de la contagion, en préserve ceux qui entourent le malade, et prévient ainsi des accidens désastreux dont on ne cite que trop d'exemples.

Rien au surplus n'est plus fait pour faire juger de la puissante action du feu sur les ulcères de mauvais caractère, que les deux faits suivans.

En donnant l'histoire d'un anthracos, survenu à M. A. T., j'ai dit qu'un ulcère carcinomateux dans la partie avait succédé au charbon. Le traitement de cet ulcère fut alternativement confié pendant trois années consécutives, soit à des gens de l'art, soit à des empiriques, qui par des traitemens plus ou moins méthodiques pallièrent les accidens sans jamais parvenir à une cure complète ; la quatrième année aucun traitement ne fut mis en usage, et pendant ce laps de temps le mal fit des progrès. Au printemps enfin de l'année 1810, M. T. ayant

passé la plus grande partie de la nuit dans une prairie par un temps froid et humide, un érysipèle du plus mauvais caractère lui survint dans la journée d'après, il occupait grande partie de la joue gauche, et tout l'œil carcinomateux. Par suite de cet accident, la paupière inférieure fut complètement détruite, le globe de l'œil atrophié se retira sous l'arcade orbitaire, et laissait entrevoir dans la fosse du même nom, un délabrement effrayant. La paupière supérieure en suppuration conservait à peine sa partie moyenne; un flux ichoreux, une sanie fétide très-abondante, découlait de toutes ces parties en pleine suppuration; une douleur pongitive et profonde, lancinante par intervalles, que le malade rapportait à l'intérieur du cerveau et à l'occiput, le tourmentait sans relâche, et la fièvre s'était mise de la partie.

C'est dans de telles circonstances que M. T. me confia sa situation et voulut à tout prix être opéré. M. Chomet, docteur en chirurgie et chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Clermont-Ferrand, dont les talens sont connus soit par ses concitoyens, soit de tout le département, se rendit chez moi. Là, cédant à mes instances, à celles du malade et de sa famille, il se décida à faire l'extirpation du globe de l'œil, seul moyen, dans l'état des choses, d'arracher le malade à une mort prompte et inévitable, sans dissimuler cependant les suites que cette tentative pouvait avoir.

L'œil fut enlevé avec adresse et dextérité de la fosse orbitaire; et cette fosse, ce qui restait des muscles orbiculaires des paupières, partie de la joue, furent cautérisés sans aucun ménagement au moyen du cautère actuel. Le malade soutint très-bien l'opération, et contre toute espérance, elle eût les suites les plus heureuses. Les accidens intérieurs disparurent successivement, et un traitement intérieur et extérieur, dirigé par M. Chomet, conduisit cette plaie qui était énorme à une cicatrice presque complète, lorsqu'une douleur sourde et profonde, quoique peu intense, un prurit incommode, une certaine formication, se manifestèrent sur le muscle sourciller, et

la peau qui recouvrait l'arcade orbitaire ; en peu de jours la cicatrice se délabra dans une assez grande étendue. Une nouvelle cautérisation devenait alors d'une urgente nécessité, le malade l'exigea et j'y procédai après qu'il eut marqué lui-même au crayon toutes les parties où le plus léger prurit se faisait sentir. Cette seconde tentative eut un tel succès, que dans l'espace de quarante jours, la cicatrice fut complète, et M. T..... rétabli et en état de vaquer à ses affaires. Au mois de novembre dernier, il était bien portant et n'avait point éprouvé de rechute.

Autre fait. Une femme de la commune de. . . âgée d'environ 60 ans, mais d'une constitution forte et robuste, était atteinte depuis quelques années d'un chancre situé sur l'os carré du nez ; ce chancre qui occupait toute la partie supérieure de la narine gauche, en avait corrodé toute la surface et s'étendait jusqu'à la paupière inférieure. Divers moyens mis en usage, des caustiques successivement appliqués, n'avaient pu le détruire. Au mois d'octobre 1810, la malade vint me trouver et voulut être opérée. Forcé de me rendre à ses instances, je cautérisai, au moyen du cautère actuel, toute cette surface cancéreuse à plusieurs reprises et sans aucun ménagement. Elle supporta courageusement l'opération, exigea même que je réitérasse les applications du cautère ; la plaie fut ensuite pansée avec un digestif approprié, et une cicatrice qui fut complète dans l'espace de 15 jours, ne laissa aucune trace du carcinome qui avait rongé et détruit la partie.

J'ai déjà exposé les dangers des hémorragies, suites des scarifications pratiquées sur les tumeurs charbonneuses : voici un fait qui vient à l'appui de ce que j'ai avancé. Une femme de la commune de. . . . fut atteinte d'une pustule charbonneuse à la partie interne et moyenne du bras ; les scarifications jugées nécessaires par le chirurgien qui fut appelé, furent faites avec adresse et dextérité, et un caustique appliqué sur la partie, dès que les circonstances le permirent. Quelques précautions

qui eussent été prises il y eut hémorragie atonique, la malade était naturellement faible et délicate, mal portante avant l'éruption de la pustule; toute la partie tomba dans une telle atonie, un tel relâchement, que le tissu cellulaire placé en-dessous de la peau entra en suppuration dans toute l'etendue du bras et de l'avant-bras; un gonflement énorme survint, et la peau entière de tout ce membre se détacha jusqu'au bout des doigts; la première couche des muscles du bras et de l'avant-bras à découvert, laissait entrevoir la suppuration qui avait pénétré dans le tissu cellulaire qui les sépare; outre une grande faiblesse que toute cette partie conserva long-temps, et qui réduisit la malade à l'extrémité, la cicatrice qui fut difficile à obtenir, ne fut complète que près de trois mois après.

Mais rien n'est plus propre à faire sentir le danger des saignées locales dans toutes les inflammations atoniques et disposées à une dégénération putride et gangreneuse, que le fait suivant.

M. B., âgé d'environ 58 ans, mais d'une constitution forte et robuste, jouissant de la meilleure santé, se promenant dans sa chambre, se heurta la jambe dans la partie latérale externe et moyenne contre un meuble. Une légère égratignure nullement faite pour donner de l'inquiétude en fut la suite; les jours qui suivirent, il sortit à l'ordinaire, vaqua à ses affaires, passa, suivant son usage, les soirées dans les sociétés. Quatre jours après, la petite plaie s'enflamma, un érysipèle y survint, et prit dans son centre un caractère gangreneux; une affection gastrique compliqua cette inflammation. Un homme de l'art appelé espéra remédier à ce double accident par un régime délayant et antiphlogistique: ainsi, intérieurement les eaux de poulet, les laits d'amandes, les boissons émulsionnées, furent prodiguées; extérieurement il travailla à diminuer l'inflammation considérable de la jambe, par l'application de 12 sangsues qu'il disposa tout autour du cercle inflammatoire qui circonscrivait la partie gangrenée. Après la chute des sangsues, des cataplasmes émolliens et résolutifs furent placés. L'effet des

moyens mis en usage fut tel qu'il devait nécessairement être dans une inflammation essentiellement gangreneuse ; la gangrène fit les plus grands progrès, la jambe devint énorme. La même méthode de traitement fut néanmoins encore continuée, ainsi que des applications réitérées de sangsues, à des distances toujours plus éloignées du siége primitif de la maladie.

En peu de jours la gangrène fit des progrès prodigieux, gagna successivement toute la jambe, la partie externe de la cuisse, de là, la paroi latérale du bas-ventre, l'hypocondre du même côté, s'étendit sur les côtes, sur le même côté du thorax, enfin jusqu'au-dessous de l'aisselle. La peau de toutes ces parties se détacha des muscles; le tissu cellulaire en pleine suppuration fournissait une sérosité ichoreuse très-abondante et horriblement fétide, qui découlait par de larges incisions qui avaient été pratiquées.

Un traitement plus rationnel mis alors en usage, mais trop tard n'eut aucun succès ni l'emploi des antiseptiques et des stimulans sur les parties gangrenées, ni un régime intérieur tonique et fortifiant, ni l'usage du quinquina à grandes doses, des acides minéraux, du camphre, etc., ne purent enrayer la suite d'accidens graves qui se succédèrent avec une étonnante rapidité, et au milieu desquels le malade succomba presque complètement gangrené, éprouvant des douleurs atroces, d'autant plus fatigantes, qu'on ne pouvait lui donner aucune position, répandant même avant la mort une odeur infecte, qui annonçait une putréfaction commencée; elle devint telle enfin, qu'à peine avait-il rendu le dernier soupir; on se hâta, quoique en hiver, d'inhumer son cadavre, de crainte d'accidens fâcheux.

VI.

Tous les détails qui ont précédé sur l'affection charbonneuse, démontrent jusqu'à l'évidence, que la marche de cette maladie est exactement la même, et dans les hommes et les animaux.

1.° Dans les uns et les autres, l'inoculation du virus sur les surfaces cutanées y détermine une tumeur phlegmoneuse, qui devient bientôt un foyer où se réunissent des humeurs qui, à mesure qu'elles y sont apportées par les exhalans, y contractent des propriétés aussi malfaisantes que le virus lui-même. Des humeurs ainsi altérées, après avoir gangrené les parties qui les renferment, rentrent par la voie des absorbans dans l'économie, y altèrent les forces, répandent partout leur funeste influence, et finissent par amener une terminaison funeste. Telle est la marche de l'affection charbonneuse résultante de l'inoculation du virus sur les surfaces cutanées, lorsque le mal est abandonné à lui-même; rarement, dans ces circonstances même, qui présentent le degré le plus léger de l'affection, la nature provoque-t-elle une crise salutaire, sans l'intervention de secours étrangers.

2.° Le même virus, dans les uns et les autres, développé dans l'économie par une cause connue ou inconnue, mêlé aux humeurs, combiné avec elles, cédant à l'action puissante des forces vitales, à un effort conservateur de la nature, vient sans *impressionner* d'une manière très-grave l'économie, former des tumeurs, des exanthèmes, des efflorescences, sur les surfaces cutanées: là encore, ou par l'effet d'une crise naturelle, ou par les secours de l'art, il borne ses ravages sur le seul point où l'éruption a eu lieu. Dans les mêmes circonstances, également abandonné à sa funeste influence, il rentre par la voie de la circulation dans l'intérieur, porte par-tout le désordre, et provoque des évènemens désastreux.

3.° Dans d'autres circonstances, le même virus, ou élaboré et combiné intimément avec les humeurs, ou développé dans leur masse, par suite d'un mouvement fermentatif, d'une combinaison septique de ces mêmes humeurs, donne lieu, parmi les uns et les autres, à des accidens graves, à des fièvres de mauvais caractère, accompagnées souvent de symptômes menaçans, et qui parcourent leurs périodes avec plus ou moins

de rapidité et de régularité; cède encore dans cet état de choses, à l'action des forces vitales, qui viennent à bout de concentrer son activité et son influence, dans un foyer qui va occuper les surfaces cutanées. Du moment où l'éruption a lieu, la position des malades s'améliore, la vie presque anéantie se réveille, le système vasculaire reprend de l'énergie, le pouls plus consistant se développe, et la nature travaille efficacement à une crise salutaire. Dans de telles circonstances, les secours de l'art administrés à propos complètent cette crise, et les malades sont arrachés au danger qui les menaçait. Ces mêmes secours, ou négligés, ou impuissans, la barrière que la nature semblait avoir voulu établir entre elle et son ennemi, est bientôt franchie; une humeur délétère rentre impétueusement dans une machine où déjà tout languissait, inonde en quelques instans le système vasculaire, frappe successivement tous les organes essentiels, et laisse dans toute l'économie des vestiges de désordre et de dévastation.

4.° Enfin le même virus, doué de propriétés prodigieusement actives, horriblement délétères, concentre dans l'intérieur de l'économie sa funeste influence, dénature, dissout en quelques instans les humeurs dans les uns et les autres, paralyse l'action des solides, frappe tous les organes essentiels, et amène une terminaison funeste, avant qu'aucune éruption ait lieu, qu'aucune tumeur ou efflorescence gangreneuse fournisse aucune indication précise. Telle est, en peu de mots, l'histoire abrégée du charbon inoculé, du charbon essentiel, du charbon symptomatique, et enfin de la fièvre charbonneuse ou pestilentielle.

Un des attributs spécifiques de ce virus, est d'agir avec une activité singulière sur tout ce qui est doué de sensibilité et de contractilité, de produire des anomalies de toute espèce, de porter par-tout une impression débilitante, et de donner ainsi lieu à un spasme atonique qui a toujours les suites les plus funestes. La gangrène le suit de près, et le sphacèle; là

mortification, la putréfaction, en sont les conséquences immédiates.

A tout ce que j'ai déjà dit de ce spasme atonique, je joins ici un fait remarquable rapporté par M. Vicq-d'Azyr. Une vache malade du charbon est surprise dans cet état par un taureau; l'utérus et les organes sexuels éprouvent dès l'instant même une impression telle, que les désirs de l'acte vénérien se réveillent avec fureur chez cette bête malade; cet état de spasme de l'utérus dura avec la plus grande violence jusqu'à sa mort, qui arriva quinze ou dix-huit heures après.

On a vu également des taureaux atteints de maladies charbonneuses, dans le temps qu'ils étaient à la poursuite de vaches en folie, entrer en fureur, être tourmentés d'un satyriasis violent, montrer le plus grand acharnement, la passion la plus vive, et expirer dans cet état.

Un fait plus singulier encore, rapporté par M. Vicq-d'Azyr, est celui-ci: dans le cours de la même épizootie, un bœuf atteint du charbon dans un canton où il faisait les plus grands ravages, fut conduit, ainsi que les autres animaux de son espèce, au bord de la fosse où on les précipitait, après les avoir assommés. (L'impossibilité d'arrêter la contagion avait déterminé à prendre ce parti extrême.) L'animal arrivé à cet endroit, reçoit sur la tête un violent coup de massue, mais qui étant mal assené, frappa à faux; la force du coup n'étourdit pas l'animal, mais lui fit éprouver une commotion assez violente pour le faire entrer en fureur, rompre ses liens, et se dérober à ses bourreaux; il s'enfuit à une telle distance, devint si farouche, si difficile à approcher, qu'on fut bien du temps à pouvoir le rejoindre; lorsqu'on y fut parvenu on remarqua avec surprise qu'il était parfaitement guéri, aussi fut-il rayé de la liste fatale. On ne peut douter que, dans cette circonstance, une commotion aussi violente que celle qu'il venait d'éprouver n'ait rompu le spasme, et c'est peut-être le cas d'appliquer la maxime: *spasmus spasmum solvit.*

J'ai parlé d'une vache, chez laquelle une affection charbonneuse périodique d'abord avait fini par devenir, pour ainsi dire, constitutionnelle. Cet animal que j'ai gardé six ans, eut dans les premiers temps le charbon cinq ou six fois l'an, à des époques indéterminées; ni des cautérisations exactes et profondes des tumeurs, ni des sétons et autres émonctoires, ni un traitement intérieur puissamment antiseptique repris à diverses époques, ne purent prévenir le développement du charbon.

L'anthrax qui était essentiel occupait constamment la joue gauche de l'animal, quelquefois la glande thyroïde, en même-temps; les nombreuses cautérisations que ces éruptions charbonneuses nécessitèrent, détruisirent complètement cette glande, ainsi que la surface de la parotide et de la sous-maxillaire du même côté, et réduisirent les parties profondes à l'état squirrheux. Enfin, dans le courant de la sixième année, cet animal en fut atteint treize fois; les fréquentes éruptions de cet anthrax sur la même partie, en avaient rendu la peau aussi dure et compacte qu'un cuir préparé; toute espèce de sensibilité y était perdue; quand la tumeur se renouvelait, les fers à boutons ne pénétraient que très-difficilement ce tissu épais et serré; les dernières cautérisations même ne purent plus provoquer de suppuration, seulement les progrès de l'anthrax s'arrêtaient de suite, et la résolution survenait peu à peu. Enfin l'animal dépérit insensiblement, ses forces s'altérèrent, et pour prévenir sa fin prochaine qui aurait été la suite du marasme vers lequel il marchait à grands pas, je le fis abattre.

VII.

Tout ce que j'ai dit de l'affection charbonneuse, démontre jusqu'à l'évidence que cette terrible maladie porte avec elle un caractère pestilentiel, et c'est sous ce dernier rapport que je vais la considérer par rapport aux hommes; car, quant aux animaux, la fièvre charbonneuse produit quelquefois parmi

eux les mêmes ravages, et est aussi contagieuse que la peste puisse l'être chez l'homme.

Les rapports d'analogie entre certaines variétés de l'affection charbonneuse et la peste, peuvent être réduits à six chefs principaux.

1.° Le concours des mêmes causes, soit prédisposantes, soit occasionelles ou efficientes, provoquent le développement de l'une et l'autre maladie. Ainsi les affections charbonneuses sont endémiques dans les plaines, les vallées étroites, les endroits marécageux, dans le voisinage des eaux stagnantes. Elles surviennent surtout pendant les chaleurs excessives, ou des temps humides et chauds; souvent elles sont consécutives à des maladies contagieuses qui ont sévi sur les animaux; elles se manifestent de préférence sur les personnes faibles, mal portantes, dont les humeurs sont altérées, qui habitent des maisons humides et malsaines.

La peste, d'un autre côté, prend ordinairement naissance dans les climats brûlans de l'Afrique, de l'Ethiopie, de l'Égypte; en Afrique, elle survient à la suite des vents brûlans, si communs dans cette contrée; en Éthiopie, consécutivement à des pluies excessives, suivies d'un temps très-chaud; en Égypte, suivant la remarque judicieuse de Prosper Alpin, à la suite des débordemens du Nil, dans les lieux surtout où les eaux de ce fleuve séjournent par une température chaude et humide. Dans toutes ces contrées elle est surtout contagieuse, quand il existe des épizooties meurtrières, des maladies épidémiques, dont un peuple pauvre, malpropre et misérable, est fréquemment attaqué. Des historiens anciens ont attribué des pestes à l'infection résultante de la putréfaction des cadavres de nuées de sauterelles, que certaines constitutions atmosphériques avaient vu naître et périr.

2.° L'une et l'autre maladie porte la même impression désastreuse et débilitante sur les forces vitales. Dans l'une et l'autre, même anomalie nerveuse, même embarras des premières voies,

mêmes symptômes adynamiques et ataxiques, même prostration des forces, faiblesse constante du pouls, même spasme atonique. Progrès dans l'une et l'autre; tantôt rapides, tantôt lents; évacuations également fétides, chaleur intérieure brûlante, délire tantôt furieux, tantôt obscur; douleurs aiguës et exaltation de la sensibilité, ou affection comateuse, hémorragies atoniques, colliquation générale des fluides et des solides.

3.° Le virus de l'une et l'autre, également contagieux, mêmes voies de communication de ce virus d'un individu à l'autre, d'introduction dans l'économie; développement de l'une et de l'autre maladie, provoqué par des causes souvent légères, l'une et l'autre survenant quelquefois spontanément et sans cause connue; affectant toujours primitivement les humeurs, portant une influence désastreuse sur les mêmes organes.

4.° Par rapport aux crises, ressemblance parfaite, dans l'une et l'autre: fièvre souvent intense, suivie de sueurs copieuses, éruption de pétéchies, d'exanthèmes, de pustules, d'anthrax, de bubons pestilentiels, qui passent promptement à l'état gangreneux, et de là au sphacèle et à la mortification.

5.° Une terminaison funeste est marquée, dans l'une et dans l'autre, par des accidens et évènemens à peu près semblables: mort d'autant plus prompte qu'aucune éruption n'a pu avoir lieu, souvent sans symptômes graves apparens; même propriété du virus dans l'une et l'autre maladie, de gangrener et sphaceler en peu de temps les organes les plus essentiels; mêmes désordres intérieurs dans l'un et l'autre cas, putréfaction également prompte des cadavres.

6.° La même méthode de traitement, les mêmes moyens curatifs enraient, dans l'une et l'autre maladie, les accidens, et amènent une terminaison heureuse. Mêmes avantages et succès retirés de l'administration des antiseptiques les plus puissans, des remèdes les plus héroïques, des antispasmodiques donnés à grande dose, des cordiaux, des toniques; même nécessité, dans l'un et l'autre cas, de favoriser l'éruption des tumeurs, des

anthrax, des bubons; même attention à prévenir la résorption du virus qui se réunit dans ces foyers, de neutraliser son action par le moyen des caustiques, et surtout par le cautère actuel; même régime, enfin, mêmes précautions pour conduire à la convalescence.

Ces rapports d'analogie entre les deux maladies, vrais à certains égards, n'empêchent point que les propriétés spécifiques des virus qui sont propres à chacune, ne contiennent des principes différens. L'expérience démontre que le virus pestilentiel paraît avoir un rapport plus immédiat, plus spécial, avec le mode de sensibilité et d'*impressionnabilité* des organes de l'homme, que le charbonneux: aussi le premier est-il infiniment plus contagieux, exerce-t-il de bien plus grands ravages, et fait-il bien plus de victimes, que le dernier qui le plus souvent se borne à causer la mort de l'individu frappé.

VIII.

En présentant la thérapeutique des affections charbonneuses des animaux, qui m'a paru la plus rationnelle, j'ai passé jusqu'ici sous silence un moyen usité parmi les médecins vétérinaires en certains cas, dont ils ont assuré avoir obtenu les plus grands succès; c'est de la saignée dont je veux parler. Dans certains charbons essentiels, les animaux sanguins, forts et robustes, les chevaux et mulets entre autres, ont été saignés à la jugulaire jusqu'à quatre fois. Dans certains charbons aussi, propres aux bêtes à cornes, mais essentiels, tels que ceux qui ont leur siége au poitrail, à la pointe des épaules, au fanon, sur les côtes, etc., les mêmes médecins, à raison d'un *caractère de mobilité* qu'ils leur ont remarqué, *de certains principes de malignité*, et *d'une disposition à s'étendre promptement*, ont mis en usage d'amples saignées, ouvrant même les deux jugulaires à la fois. Dans le charbon du sabot, après avoir enlevé avec l'instrument toutes les parties gangrénées, ils ont laissé saigner la

plaie jusqu'à une défaillance très-marquée du pouls. Dans la fièvre charbonneuse enfin, lors surtout qu'elle s'est manifestée chez des animaux pléthoriques, chevaux, mulets et autres, la saignée à la jugulaire a été réitérée deux et trois fois à d'assez courts intervalles.

L'emploi d'une telle méthode de traitement, a été fondé sûrement sur des indications bien précises. Il est constant, en effet, que le virus charbonneux seul, développé dans l'économie, en quelque manière que ce soit, et y produisant les désordres qui sont les suites nécessaires de ses principes malfaisans, ne contient rien de propre à provoquer un accroissement de vie, une exaltation des forces, une turgescence sanguine; toujours, au contraire, il agit en émoussant la sensibilité, paralysant l'action nerveuse, débilitant la musculaire, et en gênant ou suspendant le jeu des organes essentiels. Un spasme atonique est la conséquence de cet état de choses, et l'inflammation qui suit de près dégénère presqu'aussitôt en gangrène. Les accidens qui suivent, l'état du pouls, ne laissent aucun doute là-dessus. Pour que l'affection charbonneuse puisse prendre un caractère véritablement inflammatoire, il faudrait alors que, par une cause absolument indépendante, la turgescence sanguine, l'exaltation des forces vitales vinssent compliquer cette affection naissante.

Les charbons, en général, surviennent presque toujours aux animaux, à une époque où les humeurs et les forces ont éprouvé une certaine altération, pendant une température chaude et humide, à la suite des variations successives de l'atmosphère, après des travaux forcés, des excès de fatigue, souvent après avoir usé d'une nourriture mauvaise. Dans de telles circonstances, des symptômes adynamiques précèdent presque toujours l'invasion de la maladie, et de telles causes ne sont nullement propres au développement d'une turgescence sanguine, à l'accroissement d'action du système vasculaire. Ce qui semblerait confirmer encore ce que j'avance, c'est que dans le très-grand nombre d'animaux de toute espèce que j'ai traités ou vu traiter

de maladies charbonneuses, je n'en ai pas encore pu voir un seul dans lequel ni l'état du pouls, ni celui des forces indiquât la saignée. Sous certains climats peut-être, pendant certaines constitutions atmosphériques, survient-il de ces complications rares, extraordinaires, que je n'ai pas été à portée d'observer, et qui peuvent donner à la maladie un caractère tout différent.

Une méprise dangereuse sans doute serait de confondre un spasme très-intense, très-apparent, qui se manifeste à bonne heure dans certaines maladies charbonneuses, avec une vraie pléthore; ce spasme est plus que suffisant pour déterminer une grande gêne dans la circulation, une stagnation du fluide sanguin dans certains vaisseaux, dans certains organes, surtout dans ceux qui se trouvent au voisinage des tumeurs. Il y a alors conséquemment répartition inégale du sang dans l'économie, embarras très-marqué dans les principaux troncs artériels ou veineux; les mouvemens du cœur deviennent irréguliers, tumultueux; ce viscère important palpite plutôt, qu'il n'exécute des contractions et des dilatations; les pulsations vibrantes qui se font sentir, annoncent des efforts impuissans par lesquels il cherche à vaincre l'obstacle qui s'oppose à l'exercice régulier de ses fonctions. Il est visible enfin, que dans cet état de choses, il y a plutôt anomalie spasmodique des agens organiques, que turgescence sanguine.

Dans le cours de cette dissertation, j'ai déjà déduit en grande partie les causes qui ordinairement provoquent parmi les animaux le développement des affections charbonneuses; j'ai indiqué dans le nombre les fourrages mal préparés. Certains cependant, assez bien conditionnés en apparence, éprouvent, après avoir été mis en meule, ou en tas considérable, une fermentation souvent assez active, qui donne lieu, ou à la moisissure, ou à une espèce de rancidité, qui leur font acquérir des propriétés malfaisantes, âcres et irritantes, et forment ainsi dans leur masse des combinaisons propres au développement des maladies.

C'est un inconvénient reproché, et avec raison, aux fourrages qui proviennent des prairies artificielles, et surtout aux trèfles. Ces mêmes fourrages, d'après la remarque que j'en ai faite, deviennent encore bien plus nuisibles, lorsqu'on les entasse dans des greniers à foin, établis au-dessus des écuries qui contiennent beaucoup d'animaux, surtout quand les planchers sont mal joints ou à clair-voie, comme les construit ordinairement la classe peu aisée des cultivateurs. Les émanations qui s'exhalent continuellement des animaux qui y habitent soit en été où la chaleur augmente la transpiration, soit en hiver où, réunis en grand nombre, ils échauffent considérablement une atmosphère qui n'est point renouvelée, développent des gaz, des miasmes insalubres, qui, bientôt en contact avec ces fourrages, les pénètrent, se combinent avec eux, et leur font contracter des qualités très-malfaisantes. J'ai été à portée d'observer soit des affections charbonneuses, soit d'autres maladies graves qui paraissaient ne pas reconnaître d'autres causes.

De l'aveu des gens observateurs, rien n'est encore propre à développer, parmi les animaux, des charbons, comme les pâturages abondans en renoncules, en joncs, surtout en joncago, en lesches, queue de cheval, etc. Il en est de même des eaux croûpissantes, séléniteuses, de celles qui reposent sur une vase ou marneuse ou glaiseuse. Les grains avariés enfin, les avoines échauffées surtout, sont encore autant de causes altérantes et débilitantes.

IX.

Je terminerai cette dissertation par trois observations sommaires: la première sera relative au traitement prophylactique de l'affection charbonneuse parmi les animaux; la seconde aura pour objet les moyens propres à prévenir la communication de la contagion d'un canton à un autre; dans la troisième enfin, je présenterai quelques vues générales sur les précautions

que doivent prendre ceux qui approchent les animaux malades.

1.° Le traitement prophylactique, employé avec tant de succès dans les deux fièvres charbonneuses excessivement contagieuses, dont j'ai donné l'histoire, indique déjà en grande partie, les moyens qu'on peut raisonnablement mettre en usage dans des épizooties d'une nature à peu près semblable. Ce traitement préservatif a prévenu bien des malheurs, et a constamment empêché le développement de la contagion chez les animaux jouissant encore de la santé, au moins en apparence.

Dans des circonstances aussi critiques, la surveillance doit être exacte; aucun soin, aucune précaution de détail ne doivent être négligés. Visite fréquente de chaque animal en particulier, attention spéciale à tout l'ensemble de sa manière d'être, mais surtout à l'état des forces et du pouls; examen strict de toutes les surfaces cutanées, de l'intérieur de la bouche, de la manière en laquelle s'exercent les fonctions organiques, les digestions, les excrétions des matières fécales, et surtout la sécrétion du lait : l'altération, la diminution de cette sécrétion, chez les femelles, sont un signe non-équivoque de maladie.

L'épizootie présente-t-elle, chez tous les individus, des symptômes semblables; affecte-t-elle spécialement une partie : c'est celle qu'il faut surveiller. Ainsi, dans les charbons des extrémités qui sont épizootiques, on doit souvent toucher les pieds des animaux, s'assurer s'ils n'ont pas un degré de chaleur plus que naturel, séparer exactement ceux qui sont sains d'avec ceux qui sont malades, et sous un tel rapport, les précautions ne sauraient être portées trop loin. Il est constant, et j'en cite même un exemple, que les miasmes contagieux s'attachent aux meubles, ustensiles, aux étoffes, à celles de laine surtout; voyagent ainsi d'un endroit à un autre, et inoculent la maladie à des distances très-éloignées.

Mais, de toutes les précautions, la plus sûre, la plus efficace, est un traitement préservatif auquel il faut se hâter de soumettre tout ce qui paraît même jouir de la meilleur santé. Des

émonctoires, tels que des vésicatoires placés dans des endroits commodes, et dont on entretient long-temps la suppuration ; encore mieux les sétons toujours plus actifs, plus aisés à panser, sont d'une efficacité reconnue. On assure encore les bons effets de ces moyens par un régime sévère, qui consiste surtout dans des fourrages et une nourriture de bonne qualité, et toujours en quantité très-modérée, des breuvages antiseptiques, dont on peut varier les préparations suivant les circonstances.

(J'ai déjà indiqué quelques-unes des préparations qu'on pouvait mettre en usage.) En général, de fortes infusions amères, nitrées, ou aiguisés avec le muriate de soude, dans lesquelles on étend quelques-unes des teintures amères ci-dessus désignées à la dose de plusieurs onces, celles où entrera l'alcool camphré à grande dose, des breuvages simples et peu-dispendieux qu'on préparera avec l'eau de fontaine, dans laquelle on étendra quelques-uns des acides minéraux ci-dessus indiqués, et une poudre amère, telle que celle de racine de gentiane, agiront de la manière la plus sûre et la plus efficace. Il en est de même des acides végétaux, dont les vertus antiseptiques sont généralement reconnues ; on les donne à dose convenable, étendus dans une infusion amère ; enfin, pour boisson habituelle, les animaux soumis au régime auront toujours une eau pure, dans laquelle on pourra délayer une petite quantité de son de froment, ou de farine d'orge : ces boissons seront légèrement nitrées et acidulées avec un filet de vinaigre.

Dans des cas plus graves, l'application du feu qui aura pour objet d'établir un point d'irritation dans une partie, déterminera une métastase souvent nécessaire, y appellera une suppuration utile, qu'on aura soin d'entretenir long-temps. La machine entière éprouvera une commotion avantageuse par l'emploi de ce moyen efficace. Telles sont, en général, les méthodes prophylactiques les plus rationnelles. On a pu voir que, dans les circonstances où elles ont été mises en usage, les animaux qui n'étaient point atteints de la contagion, ont habité impunément

avec ceux qui étaient malades, sans qu'aucun ait éprouvé la moindre altération dans sa santé.

A toutes ces précautions, on joindra encore les secours tirés de l'hygiène, tels que des habitations salubres et saines, les plus aérées possible, un exercice modéré. La nourriture pour les herbivores consistera toujours en fourrages secs : l'expérience démontre que ceux qui sont donnés verts, tant aux animaux malades, qu'à ceux qui sont menacés de l'être, sont loin de leur convenir, surtout dans des circonstances où un régime exact et sévère est d'une rigoureuse nécessité.

Dans les épizooties de cette nature, les fumiers des écuries doivent être brûlés ou enterrés profondément, surtout ceux sur lesquels ont reposé les animaux qui ont succombé à la contagion; à plus forte raison les animaux eux-mêmes qui en ont été la victime. Le commerce de leurs cuirs, en bonne police, devrait être sévèrement interdit, et pour ôter tout appât à la cupidité, prévenir les abus, une précaution à prendre serait de les lacérer sur les animaux avant de les enterrer. Combien de fois une aveugle cupidité, l'espérance d'un gain sordide, n'ont-ils pas eu pour résultat des malheurs effroyables : la perte de personnes intéressantes, de chefs de maisons ou d'atelier, la désolation d'une famille entière? Combien de fois une maladie contagieuse n'a-t-elle pas été communiquée d'un département à un autre par un tel commerce? Il est des cantons entiers qui ont encore à gémir sur des pertes irréparables pour l'agriculture, qui ne reconnaissent pas d'autres causes.

Un séjour plus ou moins prolongé des animaux chez lesquels la maladie a parcouru ses périodes, ou qui y ont succombé, ne manque presque jamais de répandre des miasmes contagieux dans les écuries, hangards et autres endroits qui leur ont servi de retraite. Une telle infection résultante ou d'un air atmosphérique non renouvelé, ou de ces mêmes miasmes qui s'attachent aux murailles, aux meubles et autres ustensiles, suffirait pour renouveler et propager de nouveau une maladie

dont on se croit débarrassé. On doit donc s'attacher surtout à désinfecter ces endroits : les nouvelles découvertes de la chimie fournissent des agens simples, efficaces, peu dispendieux, qui atteindront facilement ce but. Ainsi, à son choix, on prend une quantité déterminée de muriate de soude réduit en poudre, une livre, par exemple; on la met dans un vase vernissé, on l'humecte légèrement, et on verse dessus moitié à peu près de ce poids d'acide sulfurique à 66 degrés; le mélange doit se faire dans l'endroit même qu'on veut désinfecter, on se retire promptement en fermant aussitôt les portes et fenêtres. On laisse l'endroit clos 12 à 15 heures; ce délai écoulé, on y rentre, et on établit, autant que possible, un courant d'air, en ouvrant par-tout, ce qui dissipe bientôt les restes du gaz muriatique. Si on craint qu'une seule opération ne soit pas suffisante pour neutraliser les miasmes délétères, on peut la réitérer. Une autre méthode très-efficace aussi consiste à mêler un once environ oxide de manganèse, avec demi-livre de muriate de soude pulvérisé; on verse ensuite dessus quatre ou cinq onces du même acide sulfurique, et on procède d'ailleurs en la même manière que ci-dessus. Il est bon d'observer cependant que ces méthodes, quelque simples et faciles qu'elles soient, ne doivent être mises en usage que par des gens de l'art, et en même de surveiller l'opération. La quantité d'ailleurs des agens chimiques qu'en emploie, doit toujours être proportionnée à l'étendue des lieux qu'on a à désinfecter.

2.° Quand une fois la contagion sévit avec violence dans un arrondissement, elle fait promptement, si on n'y met ordre, des progrès inquiétans; depuis long-temps on a mis en usage, et avec succès, une méthode simple et sûre, mais qui appartient à la police : c'est l'établissement de cordons qui interceptent toute communication entre les endroits où la contagion s'est fait sentir, et ceux qui n'ont pas encore eu à s'en plaindre. Pour que la mesure soit efficace, il faut que non-seulement la communication d'animaux à animaux soit interceptée, mais

encore que tout transport d'habillement, d'ustensiles, d'objets, enfin, auxquels les miasmes contagieux pourraient s'attacher, soit interdit. De telles mesures de police ont toujours réussi, quand elles ont été prises de bonne heure et exactement surveillées.

3.° Enfin, soit les médecins vétérinaires, soit toutes les autres personnes qui par état ne peuvent faire autrement que d'approcher les animaux frappés de maladies aussi dangereuses, feront bien d'assurer leur conservation par l'emploi de certaines précautions de prudence, telles que de n'aller jamais les visiter à jeun, ou tout au moins sans s'être prémunis contre la contagion, par l'usage des liqueurs spiritueuses et cordiales, de l'éther, d'un vin généreux, d'un vin dans lequel on aura fait infuser des substances amères, telles, par exemple, que l'absinthe. On pourra également user de toute autre liqueur spiritueuse, antiseptique; d'autres moyens peuvent aussi être mis en usage, comme l'inspiration fréquente d'un vinaigre très-fort, de celui des quatre voleurs, de l'ammoniac liquide. On peut aussi se laver les mains, les pansemens faits, dans un vinaigre aromatique étendu d'eau. Une autre précaution non moins utile sera, en quittant ces animaux, de changer d'habits et de linge.

Les personnes mal portantes, naturellement faibles, cacochymes, celles qui sont accidentellement malades, celles chez lesquelles existent des affections organiques graves, doivent surtout éviter de s'exposer à la contagion. Il en est de même de celles qui sont craintives et timides; voilà autant de causes éloignées, qui rendent ces sortes de personnes plus accessibles que d'autres à ces genres de maladies.

FIN.

Recteur de l'Académie de Montpellier,

M. Charles-Louis DUMAS.

Professeurs de la Faculté de Médecine,

MM. Ch. Louis DUMAS.
Antoine GOUAN, *honoraire.*
Le Sénat.r CHAPTAL, Comte de Chanteloup, *h.re*
J. B. Timothée BAUMES.
J. Nicolas BERTHE.
J. M. Joachim VIGAROUS.
Pierre LAFABRIE.
A. Louis MONTABRÉ.
J. L. Victor BROUSSONET.
G. Joseph VIRENQUE.
C. F. V. Gabriel PRUNELLE.
A. Pyramus DE CANDOLLE.